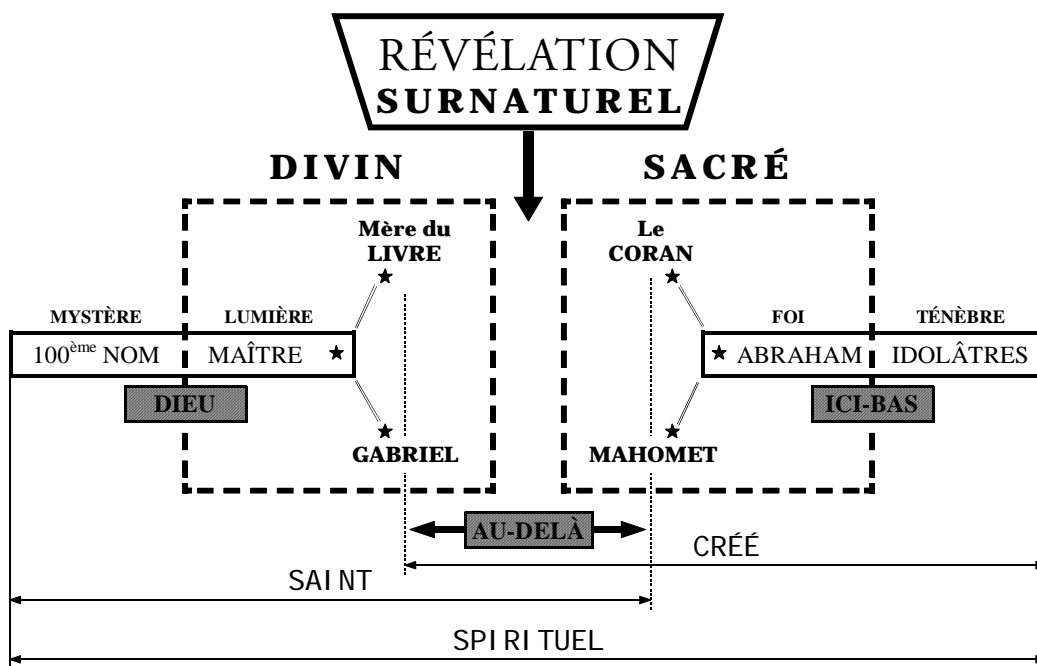


La Mentalité Religieuse

Suivi de

Deux Révolutions Totales



طالب دبري – mars 2004

Église Réaliste Mondiale

Éditions de l'Évidence – 2010

Sommaire

La Mentalité Religieuse

La Foi

La Mentalité Religieuse

La Réalité Religieuse

- I

- II a

- II b

- III

Notes

- Les "Quatre Temps"

- I

- II a

- II b

Confiance – Angoisse

Âge Classique-Dramatique

Idéalisme et empirisme

- III

Dieu Perfectible

...

Deux Révolutions Totales

- La Religion : Racine de la Civilisation

- Le Matérialisme, ce spectre qui hante le Croyant

- La Tragédie du Paganisme Intégral

...

Annexes

- Les 3 espèces de la race-Homme
- Genèse I – 27
- Job
- Le “Pari” de Pascal
- L’Éducation Divine du Genre Humain
- Saint Paul – Éph. 6 : 10
- Un “Veilleur” Musulman
- Descartes selon la Laïcité
- Ô Faute heureuse !
- Panthéistes et Classiques
- Temps Modernes
- Cycle Moderne

Panthéisme sensualiste

- Alméric de Bêne
- Friedrich Engels
- Georges Plekhanov

Matérialistes (Sauvages) et Païens (croyants renégats)

- Saint Augustin
- Salvien de Marseille

Que pensent les sauvages ?

- Letourneau (Libre-penseur)
 - Christus (Clérical)
-

*La Mentalité
Religieuse*

La Foi

Que signifie **la découverte de Dieu** ? Cela coïncide avec la proclamation Dogmatique – violente et paradoxale – que toute la Réalité ne prend de sens qu'à partir du moment où on la regarde comme placée sous le signe de **l'ESPRIT**.

Il est vrai que rien de la réalité que nous pouvons éprouver, imaginer et même concevoir ne correspond à Dieu, au Ciel comme sur la Terre, car tout cela est empreint de **MATIÈRE** d'une façon ou d'une autre ; mais c'est pour cela même qu'il nous faut admettre que tout ce qui n'est pas Dieu est **De-dieu**. Diderot lui-même, qui passe pour matérialiste, dit : "La divinité est aussi clairement dans l'œil d'un ciron (d'un acarien microscopique) que la faculté de penser dans les écrits de Newton"¹.

Mais quelle signification faut-il donner au mot Esprit ? C'est la vraie substance de la réalité, ce qui fait non seulement que l'humanité est une société de **personnes**, mais aussi que la nature est un **système** de choses. Comment peut-on avoir une idée de cette substance immatérielle de la réalité ? Elle s'imposa, spontanément, précisément aux vraies **Personnes**, libres et responsables, c'est-à-dire civilisées, et mesurant tout ce qu'impliquait leur condition d'Individus particuliers appartenant au Genre humain général.

Il est vrai que **pratiquement**, dans la civilisation, l'humain particulier ne s'affirme qu'au travers de la **Cellule** civile qu'est le Ménage, et que l'humanité générale ne s'exprime que par le biais du **Corps** politique qu'est la Nation ; mais ces limites ne viennent que des contraintes matérielles particulières que nous connaissons ici-bas. Ainsi s'explique la combinaison qui nous est imposée : de **Liberté** par la procréation Domestique et la production par l'Entreprise privée, et de

¹ Le microscope fut inventé par le Hollandais Jansen (lunetier) en **1590**.

La Mentalité Religieuse

Monopole par la souveraineté dans la Patrie commune et par l'Administration publique.

Quoi qu'il en soit, la **Personne** se connaît pleinement libre et responsable dans le Chef de ménage légal ; et chacun des membres physiques de la cellule, parvenu à l'âge de raison, découvre que **son Âme** commande fondamentalement à son corps ; que la **Spontanéité** pure de sa conscience accompagne invariablement ses diverses idées, et que sa **Volonté** lui permet de faire prévaloir l'impératif du Bien sur le penchant au Mal.

La Personne qui reconnaît ainsi en elle-même l'Âme comme sa vraie substance a immédiatement foi dans le fait qu'il lui faut aspirer à la condition de vrai **Sujet** dans une autre vie, dans la vraie vie en vérité, où l'Âme revêtue d'un corps glorieux exercera une hégémonie sans entrave sur ce dernier, de sorte que l'existence du Sujet sera immortelle.

D'ailleurs, la même personne **Rationnelle**, conduite à admettre que son Âme constitue son vrai "Moi", fait une autre expérience la décidant pour la religion en tant qu'**Éclairée** socialement : c'est celle des **Grands Hommes**. Qui peut nier l'apparition, dans la Civilisation, des Génies, des Hommes Providentiels, tels Rousseau et Robespierre, Helvétius et Napoléon ?

Que sont donc ces personnes, qu'on dit "nées sous une bonne étoile", qui semblent données à point nommé à la société civilisée comme le **Modèle attendu** de l'exécration du **Mal** et du mépris de la **Mort** ; qui ne paraissent liées à un Ménage que pour exalter l'Individu, et attachées à une Nation que pour glorifier le Genre humain ? Celles-ci, sans aucun doute, attestent la destinée céleste du Croyant. Et c'est bien pourquoi, l'Assemblée Constituante décréta en avril 1791 que le **Panthéon** serait le Temple où seraient reçues les cendres des Grands Hommes².

² Oui, **hâtons l'heure** où le Panthéon cessera d'être souillé par l'intrusion des païens tels Hugo et Zola, et où y seront enfin intronisés les fervents tels Helvétius, Lamennais, Marx, Malcolm X...

La Mentalité Religieuse

Qu'est-ce que la Religion ?

Les maîtres à penser de notre époque – qu'ils se disent Croyants ou pas – ne s'emploient qu'à organiser la confusion sur cette question. Or, être clair sur cette question est de première importance !

Pour cela, quelques points décisifs sont à souligner :

1- La Religion est par-dessus tout une **MENTALITÉ SOCIALE**, et même à prétention nécessairement universelle.

2- L'objet de cette mentalité est de **RENDRE COMPTE DE LA RÉALITÉ**, de toute la réalité : dans son ensemble comme dans le détail.

3- Le contenu de cette mentalité consiste à envisager **LA RÉALITÉ SELON L'ESPRIT** de part en part ; cela veut dire déclarer dogmatiquement que la "vraie substance" de la réalité, son étoffe authentique, est du type de l'Âme "immatérielle" des hommes.

4- La mentalité religieuse existe comme **VÉRITÉ OBJECTIVE**, c'est-à-dire indépendamment des "opinions" – illusions ou préjugés – que telle ou telle personne peut entretenir à l'égard de la conception spiritualiste de la réalité.

5- Par suite, dès qu'il y a Religion, une **DOCTRINE ORTHODOXE** de la réalité selon l'esprit s'affirme, se démarquant nettement des formes jugées Hétérodoxes, anormales, de la mentalité religieuse. Exemples :

- Le Pape, pour qui Dieu n'est invoqué que pour servir l'Église – et non l'inverse –, et les bigots qui subordonnent la Foi au Culte – et non l'inverse –, doivent être déclarés ennemis de la religion.

- À l'inverse, l'Athée qui nie bruyamment "l'existence de Dieu", mais qui est irréprochable dans son attachement à la Raison ordinaire et à la Morale, partage

La Mentalité Religieuse

complètement – dans cette limite – la mentalité religieuse sans s'en rendre compte. Marx disait : ce qui compte n'est pas ce qu'on croit être, mais ce qu'on est !

•••

Insistons bien sur le caractère Social et Objectif de la mentalité religieuse.

1- Toute l'expérience historique établit un fait indiscutable : la mentalité religieuse est le postulat même de la **SOCIÉTÉ CIVILISÉE** ; si bien que s'il y a le moindre doute à ce propos, c'est que nous ne sommes plus en Civilisation !

Jamais l'humanité civilisée n'a considéré la conception spiritualiste de la Réalité comme une "idéologie", ou une "option philosophique" parmi d'autres qui se proposerait aux citoyens. Ne pas être Croyant, en civilisation, ne pouvait être le fait que d'idolâtres, d'hérétiques, d'infidèles, d'athées, de païens et de suppôts de Satan, combattus ou tolérés provisoirement.

2- Dans la société civilisée, il était exclu que la Réalité puisse être conçue officiellement autrement que selon l'Esprit. Réciproquement, on ne pouvait pas imaginer que de "**VRAIS**" **HOMMES** aient pu être dans le passé, ou puissent être à l'avenir, autre chose que spiritualistes sans sombrer dans la "barbarie" socialement.

3- La société civilisée fut toujours animée par les valeurs suivantes, données comme des couples indissociables : **FOI-RAISON** en théorie et **MORALE-LIBERTÉ** dans la pratique. Ainsi, dès qu'il était porté atteinte à la Foi, la Raison se trouvait immédiatement malade ; et dès que la Morale se trouvait bafouée, la Liberté était immédiatement menacée. Il est malheureusement bien nécessaire que ces vérités premières soient aujourd'hui rappelées...

•••

Il convient à présent d'étudier méthodiquement comment la mentalité spiritualiste parvient à rendre compte de la Réalité de façon complète et cohérente. Cette **Réalité Religieuse** est figurée dans notre tableau du "Système d'Allah", qu'il suffit donc d'explorer à fond.

Notre travail sera facilité si nous décomposons l'analyse en deux étapes :

1- D'abord, le tableau sera expliqué en laissant complètement de côté les références à l'Islam qui y sont indiquées. De cette première étape résulteront deux enseignements importants :

- Nous comprendrons la Réalité Religieuse sous sa **forme Pure**, la plus générale, indépendante de toutes les péripéties qu'a pu connaître la mentalité Civilisée selon les contrées et les époques.

- Le caractère profondément **Orthodoxe** de l'Islam sera prouvé indiscutablement.

La Mentalité Religieuse

2- La deuxième étape sera consacrée à faire ressortir le caractère absolument **Original** de la conception de la Réalité par l'Islam à son berceau, c'est-à-dire selon le Coran, et donc à Médine, du temps de Mahomet et des premiers Califes (les Califes "bien guidés"³).

³ رَاشِدُونَ = RACHIDUN.

La Réalité Religieuse

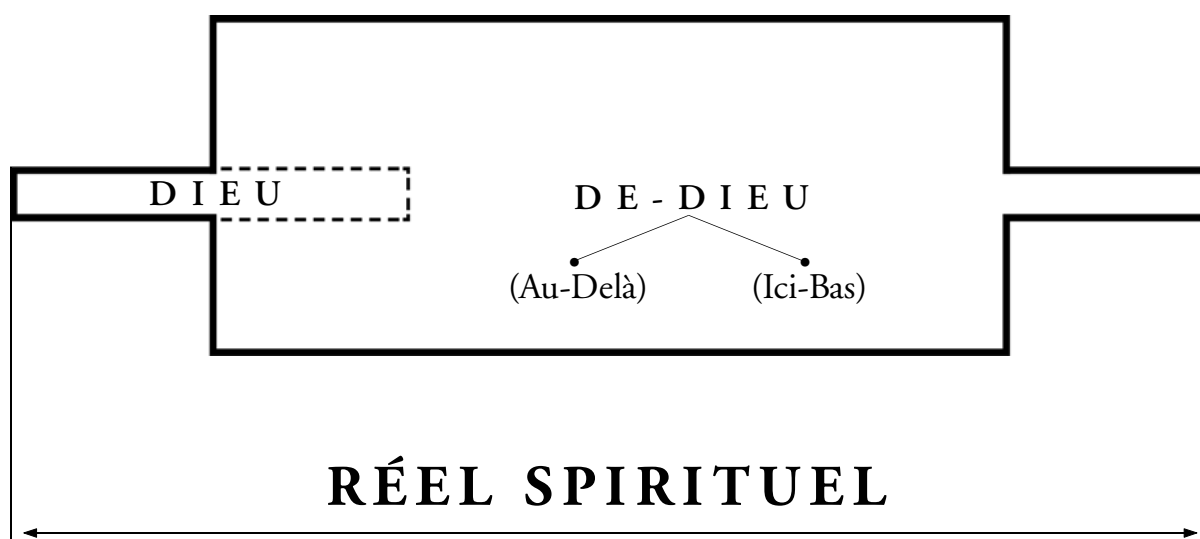
La Réalité Religieuse sous sa forme Pure, la plus générale, se développe logiquement et aisément en Quatre Temps.

I	II a	II b	III	Temps Facettes
Monisme	Complémentarité	Polarité	Hégémonie	Contradiction ¹
Statique	Pondérée	Défaillante	Dynamique	Réalité ²
FOI	CONFIANCE	ANGOISSE	ILLUMINATION	Mentalité ³
Anti-Matérialisme	Certitude	Ignorance	Anti-Superstition	Exemple : ⁴ Réforme
Spirituel	Intelligible	Énigmatique	Perfectible	Caractère
Âge Héroïque	Prêtre	Moine	Moment Béni	Phases
	Âge Classique-Dramatique			

I

La toute première chose que proclame la mentalité religieuse se résume dans l'affirmation dogmatique élémentaire suivante : **tout ce qui est vraiment Réel l'est parce que Spirituel** à un titre ou un autre. En bref, tout ce qui n'est pas Dieu est De-Dieu, sans plus.

I



...

Commentaire :

1- Dans cette proclamation première, la distinction entre Dieu et De-Dieu importe peu ; au contraire, ce qui compte est l'assertion catégorique du **MONISME** spiritualiste, ne souffrant aucune contradiction interne.

En précisant, nous pouvons dire : tout ce qui mérite le nom d'“être” le doit au fait que sa Substance consiste dans l'esprit ; ceci entraînant que tout être ainsi posé se présente dans sa Forme comme indivisible (Identique ou Un, Sujet ou Objet).

2- Accepté comme tel, l'impératif premier auquel la Réalité se trouve soumise – le règne légitime exclusif de l'esprit – n'offre de cette Réalité qu'une image manifestement **STATIQUE** : elle EST spirituelle, un point c'est tout.

La Mentalité Religieuse

3- Le caractère Moniste et Statique qui nous est donné dans un premier temps de la Réalité Religieuse correspond, chez les Croyants, à la découverte de la nécessité primordiale de la **FOI** chez de vrais hommes.

Ceci est absolument Intuitif, de certitude immédiate, et point du tout Discursif, ayant besoin de démonstration quelconque. Là est le moment décisif, le “premier pas qui coûte” de la Mentalité religieuse et de la Réalité religieuse.

4- Pourquoi cette déclaration première, concernant la Réalité religieuse, revêt-elle à tous points de vue une allure Acerbe et Péremptoire ? C’est que le dogme spiritualiste tout nu traduit chez les Croyants un engagement subversif total contre le Mythe adverse du Matérialisme dominant, qui s’avère Obscurantiste et Oppressif à l’extrême, synonyme du Mensonge et du Malheur.

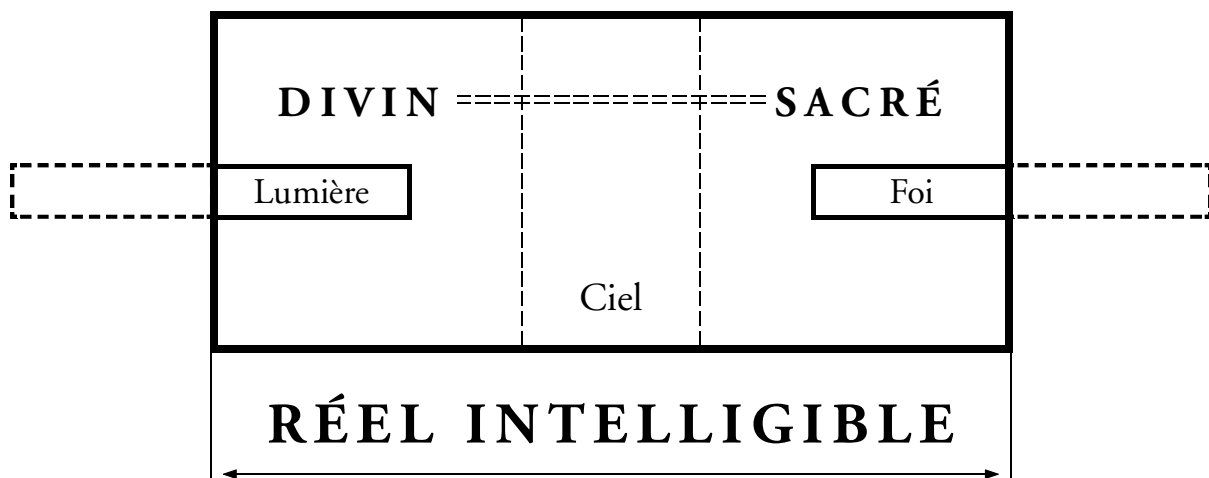
La Foi ainsi simplement déclarée, comme venant de “possédés” du spiritualisme, saisie comme **ANTI-MATÉRIALISME** sur toute la ligne, voit se lever un corps de Croyants qui répond sans balancer à l’injonction de la Réalité grosse de Colère : dans un Dynamisme déchaîné, cette équipe de fidèles assume sa mission de la laver de l’outrage et d’effacer la défiguration qui la frappe.

Au matin des Temps Modernes, le type de ces HÉROS de la Religion surgit en la personne de Martin **Luther** (1517).

II a

En un second temps, la Réalité Religieuse nous est exposée en deux blocs différenciés : le Divin et le Sacré qui s'épaulent mutuellement ; ce qui rend désormais **le Réel Intelligible** à proprement parler.

II a



...

Commentaire :

1- Cette fois, en effet, une **COMPLÉMENTARITÉ** se dévoile au sein de la Réalité entre, d'une part Dieu en tant qu'il est Pour-Nous, et d'autre part notre Monde en tant qu'il est Pour-Dieu.

L'Apologie de la Religion est à présent permise : la Réalité Religieuse possède une solidité incontestable dans le couple Créateur-Création ; la Lumière de Dieu rayonnante et la Foi établie ici-bas se font manifestement écho.

2- Acceptée comme telle, l'harmonie de la Réalité selon l'Esprit offre une image **PONDÉRÉE** au point que, dans l'Au-delà, le Ciel semble empiéter d'une part sur le Divin et d'autre part sur le Sacré ; de sorte que les Bienheureux paraissent courir à la rencontre de l'Éternel, tandis que les Mortels languissent de se trouver agrégés à

La Mentalité Religieuse

leurs frères déjà sauvés ; la tâche déjà effectuée de civilisation du monde donne toute assurance quant à celle qui reste à accomplir.

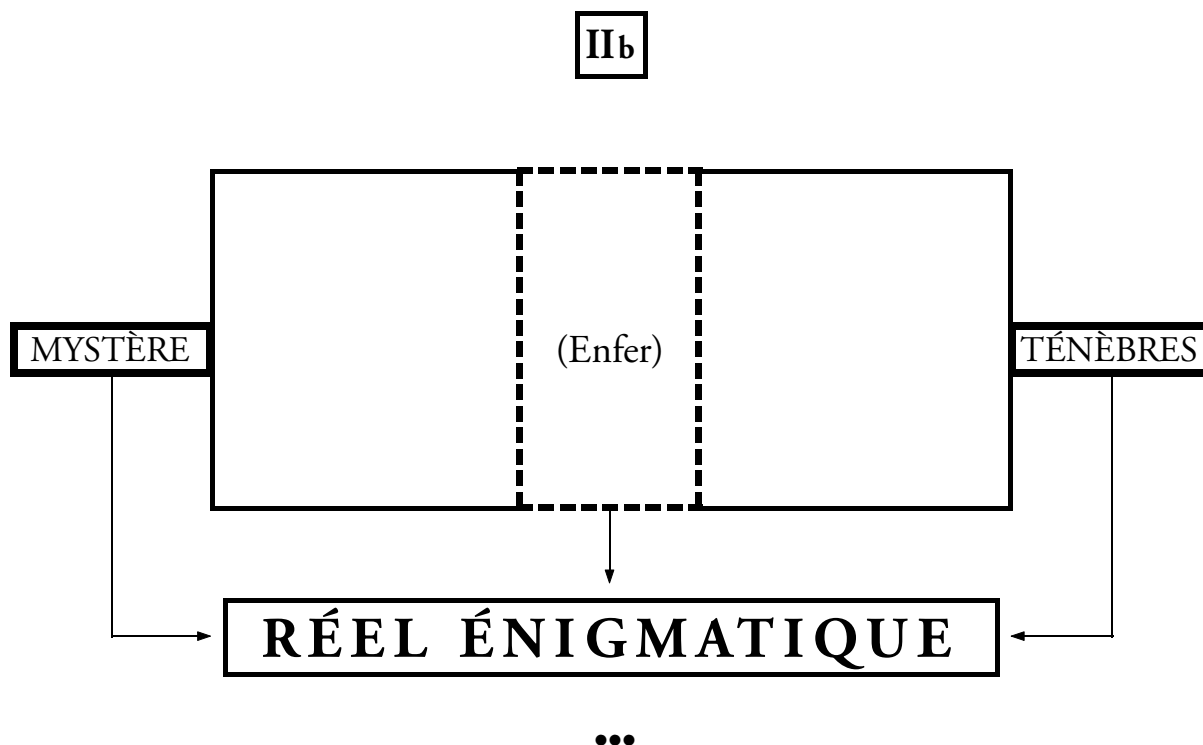
3- Le caractère Complémentaire et Pondéré de la Réalité religieuse correspond chez les Croyants à une sereine **CONFIANCE** : Dieu quoique Transcendant et le Monde quoique empreint de Matière n'empêchent pas que Dieu est Vérité et son Œuvre Bonne. C'est l'heure pour l'Église officialisée de fournir ses Docteurs, pour la Raison de se mobiliser au service de la Religion, pour la Théologie de produire ses "preuves" de l'existence de Dieu avec tous ses Attributs, ainsi que les formes fixes du Culte.

4- Pourquoi cette tranquille **CERTITUDE** de la Mentalité religieuse et la majesté débonnaire de la Réalité selon l'esprit en cette conjoncture ? C'est que la religion vient de conquérir sa position de Droit, après la grande tribulation et le martyre ; il n'est que justice qu'elle exerce son empire magnanime ! Car une fois la Matière ayant perdu la bataille, une nouvelle tâche commence, non point si âpre et périlleuse, mais réclamant sérieux et entrain soutenus : remodeler, comme on se l'était promis, l'homme et le monde selon l'Esprit.

Après l'orage matinal des Temps Modernes – la Réforme –, le type du CLERC SÉCULIER (le prêtre) nous est donné avec René **Descartes** (1637).

II b

En vérité, le second temps de la Réalité Religieuse comporte une autre face ; un puissant mouvement parallèle au contentement, celui de la Mentalité religieuse indignée, s'écrie : la mariée est trop belle ! Hélas, tout l'inverse se confirme : **le Réel est Énigmatique** au dernier degré.



Commentaire :

1- Le revers de la médaille de la religion établie, c'est l'étalement de la **POLARITÉ** qui déchire la Réalité selon l'esprit, la présente tendue entre les deux extrémités que sont, d'une part le Mystère insondable de Dieu en En-Lui-même, et d'autre part les Ténèbres s'avérant absolument inhérentes à notre Monde.

Ici, l'Accusation religieuse est de mise. Que Dieu a-t-il donc à faire d'un Monde, lui qui se suffit dans sa Transcendance véritable qui est Absolue ? Supposer que l'Esprit puisse produire la Matière, c'est-à-dire le Temps et l'Espace que nous expérimentons, à côté de Lui ou bien partie de Lui, n'est-ce pas pur blasphème vis-à-vis de son Éternité et son Immensité ? Et puis, n'est-ce pas pure dérision que le discours selon lequel nous sommes faits "à son image et ressemblance", alors que le penchant à la

La Mentalité Religieuse

Mécréance est visiblement enraciné dans notre espèce, allant jusqu'à maculer la Nature tout entière ?

2- Acceptée comme telle, la Réalité énigmatique de part en part se révèle essentiellement **DÉFAILLANTE**, au point qu'entre ce Dieu Abscons et muré dans son Indifférence pour-Nous, et notre Monde frappé de Caducité et résolument Hostile à la Sainteté, il ne peut y avoir de place que pour l'Enfer où se dresse le trône de Satan. Oui, c'est bien l'Enfer qui ronge, d'un côté le Divin qui ne nous regarde que comme Poussière, et de l'autre côté le Sacré qui ne voit en nous que pécheurs voués à la Damnation.

3- Le caractère Polaire et Défaillant de la Réalité religieuse correspond chez les Croyants à une **ANGOISSE** tragique, celle-là même qui nourrissait les lamentations de Job. C'est l'heure où l'Église confiante suscite les "Fous de Dieu", où les Âmes ardentes pleurent l'Indigence spirituelle de la religion mondaine, où la Mystique lève l'armée des Humiliés de vocation, entendant foudroyer par l'exemple l'officielle "justification par les œuvres", qui met la Grâce en sourdine et porte à faire du Tout-Puissant notre valet !

4- Pourquoi cette proclamation douloureuse de notre **IGNORANCE** fondamentale attestée par la Réalité civilisée ? C'est que la religion de Fait vient immédiatement et sévèrement contredire la position de Droit qu'elle s'est acquise. Aussi, les dévorés de l'Esprit dénoncent-ils la foi des théologiens comme scandaleuse vanité d'une minorité de Doctrinaires. Rien, chez ces tièdes, ne parle au Cœur, clament-ils ? Les pauvres, les femmes et les simples n'auraient-ils donc été que les dindons d'une farce Héroïque ? Cela ne se peut !

En plein midi des Temps Modernes, et combattant passionnément la bonne conscience des clercs séculiers, le type du CLERC RÉGULIER (Moine) nous est donné par Jacob **Böhme** (1620). À l'ouverture de la terrible guerre de Trente Ans (1618-1648), où les Jésuites jouent leur va-tout en Europe centrale, le "Théosophe Teuton", cordonnier sans titre, nouveau Saint Antoine (275) en proie aux tourments qu'il vit dans son Désert intérieur, hurle à tous les vents : nos ministres Protestants ne valent pas plus cher que la prêtraille du Pape ! Sur la Réalité entière pèse le joug du Supplice (Qual) !

•••

"Ce n'est pas ce qu'on croit d'entrer chez les dieux ;

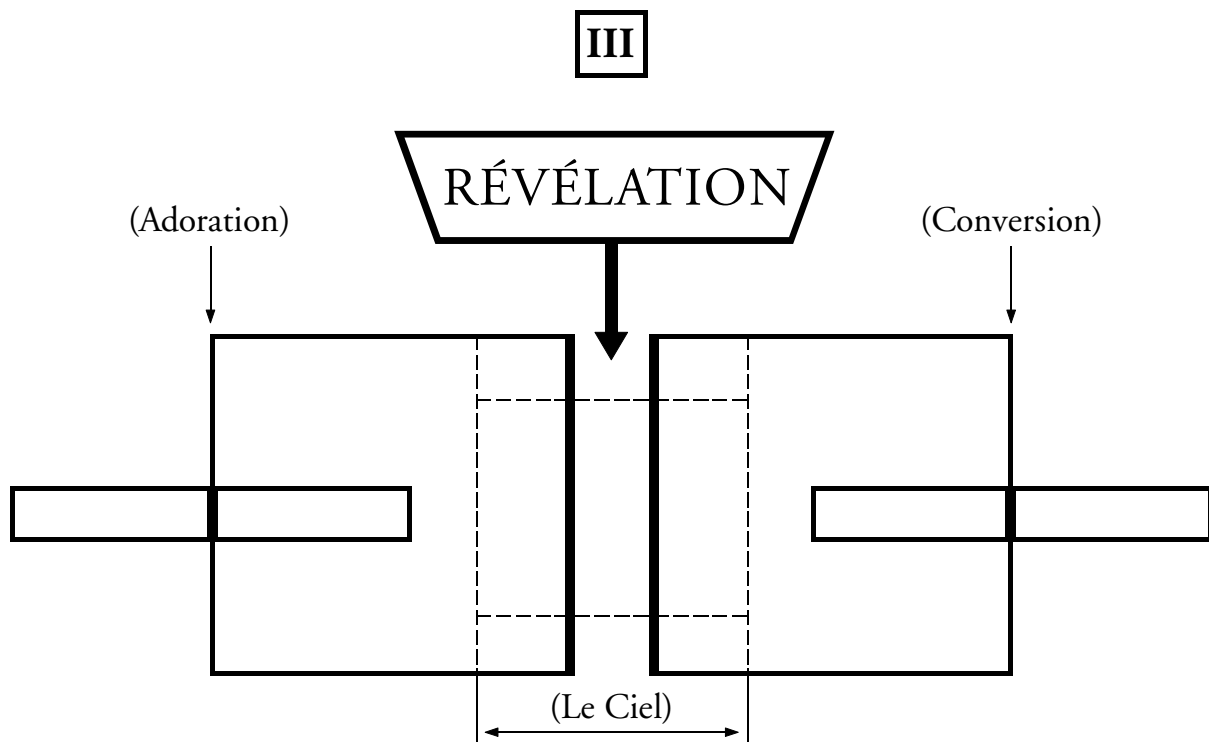
Ce bonheur a souvent de mortelles angoisses."

La Fontaine

III

Le troisième temps de la Réalité Religieuse vient bouleverser la situation de la manière la plus imprévisible. Car c'est un Drame que vit la Religion établie : la Réalité bascule de plus en plus dangereusement entre les deux ornières de l'Intelligible et de l'Énigmatique, l'exotérique et l'ésotérique, le splendide et le scandaleux.

Une issue est-elle possible ? Elle ne se trouve que dans la passion agissante, dans la Déclaration solennelle reconnaissant résolument que **le Réel Immuable ne se laisse atteindre que par le Perfectible.**



Commentaire :

1- En effet, au moment même où l'on craint le plus de voir la Réalité sombrer dans l'Abîme, retourner au Tohu-bohu⁴ (Genèse 1 : 2) originel, d'une bouche obscure, un cri de délivrance retentit, de ceux dont on dit : Vox Populi, vox Dei. Assez ! ordonne la voix prophétique ; vous, les vrais Fidèles, qui de longtemps avez prêté le serment Anti-matérialiste, vous avez brûlé vos vaisseaux ! Assez tergiversé, et pas question de reculer : il n'est d'autre ressource que dans la victoire. Le Décret est rendu : l'**HÉGÉMONIE** irréversible de l'Esprit sur la Matière, quoi qu'il advienne, sera la Loi naturelle de la Réalité Religieuse ; celle opposée à tout obstacle positif qui pourra barrer la route de la Religion.

2- Acceptée comme telle, la Réalité soumise à l'hégémonie de l'Esprit se révèle essentiellement **DYNAMIQUE**, tout à l'opposé de ce qu'elle paraissait dans le Monisme du premier temps.

“Dieu le veut” (1095) a dit la voix prophétique ; c'est qu'elle était l'Écho de la Parole Suprême crevant le Ciel, Parole qui, au même instant, tel un Éclair, provoquait l'ébranlement total de l'Être. D'un coup, en effet, la Réalité paraît réconciliée en tous ses points avec elle-même, sous l'effet d'une Palingénésie (métamorphose) merveilleuse (Palingénésie : Charles Bonnet – 1769). Oui, tout alors, l'Homme, le Monde et Dieu lui-même, se découvre avec un visage inattendu, haussé à un degré supérieur de Vérité.

Par exemple : Dieu n'est plus dit Père des êtres, mais leur Auteur ; le Soleil n'est plus vu comme une planète, mais une étoile ; il n'est plus de sujets nobles et vilains, mais des Citoyens actifs et passifs. Des gnomes de l'intellect n'assistent à cette révolution de la Réalité que pour y voir la Science dévorant la Religion. Balivernes méprisables ! Le fait est que la Religion purifiée entraîne avec elle la promotion de la Science. Lessing l'atteste dans son “Éducation du Genre Humain” : Dieu veille à rabattre un coin de voile, et couvrir ainsi mieux encore son Mystère, au temps marqué où cela ne peut tenter notre incrédulité.

⁴ TOHOU VA-BOHOU = תהו ובהו

La Mentalité Religieuse

3- Le caractère Hégémonique et Dynamique de la Réalité religieuse correspond chez les Croyants à une **ILLUMINATION** salvatrice, celle-là même qui foudroya les grands Amants de Dieu : Saint Paul, Mahomet, Bouddha et quelques autres. L'Illumination est le grand Miracle : les Saints du siècle, voyant toutes les blessures de la Réalité se fermer, voient dans le même moment les stigmates qu'ils en portaient guérir dans leur Personne.

- L'Illumination est d'abord **Révélation**, ce nouvel embrassement de l'Âme et du Corps de l'Élu, reflet du réenlacement du Divin et du Sacré dans le Réel en général.

- L'Illumination est aussi expression dans le Croyant de la Réparation effectuée aux deux bornes de la Réalité : d'une part, Dieu chez qui l'on retrouve soudés, et son Mystère terrible, et sa Lumière sublime, reçoit l'**Adoration** totale qui lui revient ; d'autre part, en Ici-bas partagée entre la Foi et les Ténèbres, l'heure de la **Conversion** recommence à sonner.

Ainsi voyons-nous, sous le signe de l'Illumination, tout se trouver prêt pour que les Souffrants se muent en Vaillants, pour qu'à nouveau se lève la milice de Dieu, vouée au triomphe de Son Règne exclusif, au terme indéfini du Temps. Le slogan de Tertullien, lancé il y a 1800 ans (210), ne cessera de prévaloir dans la religion vivante : "Je crois parce que c'est absurde !" (Credo quia absurdum).

4- Pourquoi cette toujours neuve et jeune folie de la foi, attestée par la Réalité Civilisée ? C'est que l'enjeu n'est autre que la Civilisation du Monde ; et l'emporter dans une seule bataille ne suffit évidemment pas pour gagner la guerre !

- Alors, un cycle complet en quatre temps de la Mentalité-Réalité religieuse, représente-t-il une Réforme, ou bien une Révolution de la Religion ? Le moment Béni de l'Illumination, et l'affrontement impitoyable du temps de la Foi, décident pour la Révolution ; mais c'est le même Dieu, la même Réalité selon l'Esprit, qui empruntent cette voie pour aller seulement de leur forme Simple du début à leur forme Pure de la fin. C'est le Dogme spiritualiste et son ambition Hégémoniste qui imposent ces passages scabreux et survoltés ; sur le fond il s'agit bien d'une **Réforme Révolutionnaire**. D'ailleurs, le cycle se prépare toujours au nom de la Réforme ; et ce n'est qu'à l'âge Classique central, après la victoire, qu'on commémore cette dernière sous le nom de Révolution.

- Un dernier point. Quand la nécessité d'une Réforme Révolutionnaire de la Religion se fait jour, l'élite civilisée animée du feu sacré déverse inmanquablement un flot d'imprécations à l'encontre du "**matérialisme**" **envahissant** le monde. On peut le comprendre, sans pour autant l'excuser : le matérialisme ne peut jamais concerner qu'un monde étranger à la civilisation spiritualiste, tel celui des "barbares", des "idolâtres" ; mais ces derniers ne sont nullement concernés par une quelconque Réforme Révolutionnaire de la religion ; à preuve les simples "missionnaires" qu'on

La Mentalité Religieuse

leur destine. Et pourtant, les catholiques ont traité Rome se réclamant de Jupiter d'idolâtre ; et les Réformés ont qualifié la Messe-sacrifice du Pape de matérialiste. De quoi s'agit-il ? La Réforme Révolutionnaire est une affaire intérieure du monde déjà religieux, et qui débouche sur une guerre Civile : la Guerre Sainte que des croyants Dégénérés – des Païens – ont imposé aux croyants Régénérés comme seule alternative. C'est ainsi que la Réforme Révolutionnaire de la religion ne fait que surmonter la propre Inconséquence de la Religion, le préjugé passager qui paraît nécessairement au sein du Dogme et fait obstacle à l'affermissement de ce dernier. Le combat essentiel mené par la Religion n'est pas Anti-matérialiste, mais **ANTI-SUPERSTITION**.

Dans une nuit de pleine lune, Nuit heureuse d'Adoration des Bergers, l'Illumination vint résoudre la crise de la Réforme. Sur le continent européen, c'est Pascal qui lance son "Pari" aux égarés : "Nous sommes embarqués, il faut choisir ! Et pourquoi hésiter : il n'y a que la Mort à perdre, et l'Immortalité à gagner !" (1654). Pendant ce temps, ce que Pascal disait, **les Saints de Cromwell** le faisaient Outre-Manche, ayant inscrit sur leurs bannières : "Réformons la Réforme ! C'est la Lumière Intérieure qui nous mène, et c'est de la seule Église Invisible que nous sommes les serviteurs !" (1650).

Notes

Les “Quatre Temps”

I	II a	II b	III	Temps Facettes
Monisme	Complémentarité	Polarité	Hégémonie	1 Contradiction
Statique	Pondérée	Défaillante	Dynamique	2 Réalité
FOI	CONFIANCE	ANGOISSE	ILLUMINATION	3 Mentalité
Anti- Matérialisme	Certitude	Ignorance	Anti- Superstition	4 Exemple : Réforme
Spirituel	Intelligible	Énigmatique	Perfectible	Caractère
Âge Héroïque	Prêtre	Moine	Moment Béni	Phases
	Âge Classique-Dramatique			

...

C'est un CYCLE complet de la Religion. Devons-nous être étonné que le SYSTÈME de la Religion vive ! Ledit Système, c'est-à-dire la Mentalité-Réalité religieuse, “immobilisé” à un moment donné, se doit en effet de parcourir le Temps ; et cette aventure temporelle forme un Cycle.

Le Cycle vraiment complet de la Religion couvre en théorie TOUT le Temps, de l'Origine à la Fin du Monde ; bornes posées au Temps de façon absolument nécessaire (même si on les repousse à Perpétuité), puisqu'il ne saurait y avoir aucune commune mesure entre le Temps de la Création et l'Éternité du Créateur.

En pratique, cependant, on n'a longtemps parlé de l'Origine et de la Fin du Monde qu'à propos de la MOITIÉ seulement du Monde, celui d'Ici-bas qui est notre souci direct.

La Mentalité Religieuse

Concernant le temps Global de ce Bas-monde, on devait aussitôt le subdiviser en “temps partiels” : ainsi, la Création, la Chute, la Rédemption et le Jugement. Voici une première expression de “Quatre Temps”.

Il y a une autre façon de mettre en relief Quatre Temps : c’est relativement à l’œuvre de “Civilisation” du Monde, qui est le motif même de la Religion. C’est un point décisif que notre brochure *Vos âmes, Citoyens !* tient à souligner d’entrée : “La religion est parue pour civiliser le monde. Oui, ce fut sa tâche ici-bas, “dans le siècle”, en vue de l’au-delà” (II-1). Sous cet angle, Quatre Temps ressortent encore en Occident : Hellénisme, Catholicisme Impérial, Catholicisme Papal, Déisme.

Ce que souligne le présent exposé, c’est qu’il y a de même des mini-cycles à l’intérieur de ces grandes époques, c’est-à-dire des phases bien distinctes de “perfectionnement”, qui se prêtent aussi à un examen en Quatre Temps. L’exemple historique donné à la ligne 4 de chaque temps est pris dans la première étape du Déisme, celle de la Réforme (cf. Tableau ci-dessus).

Le lecteur de notre exposé pourra être dérouté par l’ordre de succession qui est adopté des Quatre Temps de la Réforme, s’étonnant que ce soit le temps de la Foi qui semble amorcer le Cycle, et non celui de l’Illumination, qu’on peut dire devoir s’imposer à maints égards. Bien sûr que l’Illumination précède la Foi agissante et décide de tout le Cycle. Pourtant, si on n’oublie pas ce moment-clef, son importance est relative d’un autre côté, car les cycles successifs s’enroulent les uns les autres en une spirale ininterrompue. Ce qui a motivé la présentation de notre exposé est encore un autre aspect des choses : ne pas induire en erreur en comparant ce qui n’est pas comparable. En effet, le cycle de la Réforme n’est qu’un mini-cycle à l’intérieur du cycle plus large de la religion Moderne, Déiste ; son importance inégalée tient au fait qu’il initie le cycle Déiste tout entier ; mais c’est justement pour cela que l’Illumination qui motive la Réforme est d’un tout autre ordre que celle qui provoquera les autres MINI-cycles du Déisme : celui des Puritains, celui des Francs-maçons, et finalement celui des Déistes proprement dits (Kant est un “second Luther”, ayant tiré profit de la période intercalaire dédoublée en Puritains-Maçons). Si Luther provoque un séisme religieux, c’est qu’il tourne la grande page du Catholicisme Latin, qui avait duré quelques 600 ans (740-1340), deux fois plus que la durée des Temps Modernes ! Aussi, l’Illumination qui souleva Luther fut le fruit tourmenté de 150 ans de domination du Paganisme barbare (1/3 de la population européenne périt dans cette affaire !). Comment mûrit l’Illumination qui souleva Luther ? Ce fut dans un foisonnement de vocations : d’abord le grand axe qui va de Wyclif aux Hussites ; puis les deux vagues de Mystiques : celle du “dominicain” Eckhart et celle du “franciscain” Bernard Déléicieux ; puis les deux courants de la Renaissance (1450) : les néo-platoniciens de Florence et les néo-péripatéticiens de

La Mentalité Religieuse

Padoue ; enfin la tragédie du martyr de Savonarole (1498), moins de vingt ans avant les “Placards” de Luther (1517). C’est tout cela que revécut en raccourci Luther, avec le déclic que fut sa rencontre de la “Théologie Teutonne”, cet anonyme de Francfort datant, nous dit-on, de 1435 environ.

I

Dieu et De-dieu :

La Religion de l'Âge Héroïque est massive, entière, ne souffrant aucune discussion et nulle opposition, au point de paraître "fanatique". Pourquoi cela, alors qu'en d'autres temps elle fait l'objet de tant de controverses, et est l'occasion de tant de schismes et d'hérésies ?

Quand on entend rendre compte de la Réalité par la simple proclamation impérative de la solidarité entre Dieu et De-dieu, on déclare indissociables : d'une part l'Esprit-sujet ABSOLU, et d'autre part l'esprit-sujet RELATIF. Ce faisant, on affirme deux choses bien distinctes, et on affiche en même temps la résolution de les admettre dans une conviction unique et sans faille. Peut-on justifier cela ?

- D'un côté, l'Absolu et le Relatif se donnent comme exclusifs, disjoints et étrangers mutuellement à la limite. Ainsi, Dieu domine sa Création à sens unique, laquelle Lui est d'ailleurs inutile ; telle est la **Transcendance** divine comprise strictement. Réciproquement, le Croyant pris irrémédiablement dans la Matière, dépend totalement de Dieu ; il sait que si tout son être se réduisait à la poussière de son corps, cela l'obligerait déjà à entonner l'Alléluia, en gratitude d'être sorti du néant ; il avoue également que "la foi est un don de dieu, c'est lui qui la met dans notre cœur" (Pascal), tandis qu'aucune de ses œuvres ne peut payer son salut. Telle est la **Prédestination** humaine comprise strictement.

- D'un autre côté, Absolu et Relatif sont évidemment liés, conjoints, mariés fondamentalement. Puisque Création il y a, Dieu y est nécessairement **Immanent**, de même que l'Homme est **Libre**, chargé d'une mission qui affecte les bases mêmes du Monde, et dont il aura à rendre compte.

Comment la religion héroïque peut-elle unir en une conviction "aveugle" ces deux choses ? C'est toute l'affaire du DOGME spiritualiste. Dieu est Mystère en Lui-même ? Oui, mais non pas mystère de n'importe quoi ; mystère de l'Esprit-sujet, qui est aveuglante Lumière vis-à-vis du Mythe adverse de la Matière-objet qui est à terrasser s'il est question de Civilisation du Monde. La Foi est sans preuve en elle-même ? Oui, mais pas foi en n'importe quoi ; foi que la Raison conséquente découvre comme sa propre limite, et frontière qu'elle doit tracer de la manière la plus précise pour étendre convenablement l'empire qui lui est réservé.

La Mentalité Religieuse

C'est ainsi que la religion héroïque se lance dans l'action, balayant toute objection d'une seule sentence : Eh, quoi ! qui a jamais prêché une "religion sans mystère !" Rions-nous de tous ceux qui voudraient fissurer Mystique-Théologie, Théologie-Science, Prédestination-Libre-arbitre et Grâce-Mérite ! Ce qui n'est pour d'autres que la foi qui sauve, et aussi la foi qui SE sauve, en ne voulant connaître qu'un Culte en Action.

II a

Complémentarité :

La Réalité devient vraiment Intelligible, non plus de manière spontanée, mais réfléchie ; non plus pour la seule Intuition, mais aussi pour la Spéculation.

Pondérée :

La Réalité Complémentaire indique par cela même qu'elle cache un Mouvement intime : Pondéré = équilibré par des actions contraires. C'est donc la négation directe du premier temps marqué par le Statisme interne ; et le mouvement intime invisible du second temps s'oppose aussi directement à l'assaut déclaré contre le Matérialisme au premier temps.

II b

Polarité :

Il y a à présent une tension explicitée, un “tourment” interne mis à jour au sein de la Réalité. Ceci donne un Couple de contraires Complémentarité-Polarité précisément affirmé.

Défaillance :

Nouveau couple affirmé : Pondération-Défaillance ; tout allait bien et rien ne va plus. Ceci fait référence au “péché originel” entendu au sens large, c’est-à-dire au Scandale de la Réalité De-dieu blessée par le Mal et la Mort. Cela n’accuse-t-il pas Dieu lui-même ? Se révéla-t-il sadique et se plaisant à encourager l’impiété en se faisant Créateur ? Satan est-il le plus fort ? Ou bien, lui convient-Il vraiment de nous écraser de sa Puissance pour nous arracher l’aveu que le moindre bien de notre part est impossible sans son Secours ?

Angoisse :

Ce sont les Tribulations intérieures, contraire direct de la Confiance.

•••

Dernier point : le couple **Prêtre-Moine**. Ce n’est pas au sens étroitement médiéval qu’il faut comprendre ces deux noms, dont le couple caractérisa le dédoublement des Clercs. À l’époque Moderne, le Clerc se nomme l’Intellectuel, et c’est à ce titre que Descartes peut être dit occupant la fonction de “prêtre”.

- Chez les Hellènes de l’Antiquité (jupitériens de religion), on vit ce même dédoublement : le Sage se donnant, soit comme Philosophe, soit comme Initié aux Mystères d’Eleusis ou Samothrace ;

- En Orient, les mêmes Sages, adorateurs du “Ciel”, se firent soit prêtres de Confucius, soit moines de Lao-tseu ou Bouddha ;

- Dans l’Islam, un siècle après Mahomet, les Soumis d’Allah devinrent soit Oulémas, soit Soufis.

•••

Confiance – Angoisse

150 ans de domination destructrice du Paganisme Intégral ont rendu moribondes la religion au sens strict et la mentalité religieuse plus largement ; ce qui en est prétendument toléré, mais en réalité impérativement exigé, n'est plus qu'une religiosité interminablement expirante d'un côté, et une anti-religion toujours plus fanatique de l'autre côté. Il ne faut pas croire que les mal nommés Libres-penseurs sont les principaux agents de la putréfaction de la religion ; ce sont au contraire leurs complices Cléricaux, ces forcenés de la bondieuserie, qui se montrent les principaux responsables de cette dépravation.

De ce fait, il incombe à notre Église Réaliste **deux tâches** simultanées mais essentiellement distinctes :

- Rappeler, de A à Z, ce que fut la Religion Vivante d'hier à tous ceux qui restent profondément attachés à la mentalité spiritualiste, et souffrent violemment du sort qui lui est fait aujourd'hui, sans parvenir à rien comprendre au déchirement qu'ils éprouvent ;

- Expliquer ce qui est de toute façon impérissable dans l'idée de Dieu, ce qui vaudra demain comme hier de cette idée, bien qu'il soit absolument impossible de revenir au temps de la religion vivante, et bien que les plus grands Croyants du passé n'aient jamais eu la moindre idée de ce qu'il y avait de vraiment "immortel" dans l'objet de la foi.

•••

La religion établie fut toujours nécessairement travaillée par le double sentiment de Confiance-Angoisse. Les païens dominants attribuent invariablement et sournoisement la confiance religieuse à l'Idiotie congénitale de la masse des Fidèles, et l'Angoisse religieuse au "Haut-mal" héréditaire qui afflige les Saints. Persuadons-nous bien de ce fait, en n'en retenant qu'une seule chose : les célébrités du genre de Léon XIII, le "pape ouvrier", et Émile Combes, Défroqué en chef du Grand Orient, "fils d'un humble prolétaire", ne doivent pas nous amuser de leurs scènes de ménage ; elles forment tout bonnement un couple païen monstrueux et, tels les Frères Siamois Chang et Eng, si la mésintelligence peut parfois troubler l'accord de la paire, il n'est qu'une seule volonté méphistophélique pour la mouvoir au bout du compte.

L'esprit affranchi de ce redoutable diversionnisme peut enfin s'appliquer à ce qui est véritablement de son ressort. Confiance et Angoisse travaillaient à juste titre l'âme du Croyant soucieux Ici-bas de son salut ; mais devait-il pour autant négliger l'étude

La Mentalité Religieuse

de ce qu'il advenait de ce Drame dans l'Au-delà? La question se posait infailliblement. À ce propos, deux préjugés vulgaires doivent être écartés :

- Le premier préjugé prétend qu'on ne peut rien dire de l'Autre Monde. Ceci est totalement inadmissible pour la religion vivante : l'autre monde n'est jamais que du Monde, une contrée du domaine des Créatures, qu'il est donc indigne d'amalgamer au Mystère même de Dieu. Nous pouvons et Devons nous prononcer précisément sur l'Au-delà dès que nous nous voulons Croyants.

- Le second préjugé consiste à régler hâtivement le problème de l'Au-delà en déclarant superficiellement : les Sauvés y éprouveront une Confiance entière, dépourvue d'Angoisse, et les Réprouvés auront en partage une Angoisse complète privée de Confiance. N'oublions pas que l'Autre Monde ne se distingue de celui-ci que par le fait qu'il est le Vrai monde, perpétuel et non éphémère, et en particulier la vraie patrie des Hommes, où ils connaîtront en plein le sort qu'ils se sont choisi dans l'Épreuve que propose l'Ici-bas.

Qu'on ne dise donc pas que l'Autre Monde est peuplé d'âmes au sens d'esprits "nus", dépourvus de tout corps ; ses habitants ont bel et bien un corps de matière "subtile" (invisible), lesquels corps appartenant eux-mêmes à une "Nature" surnaturelle, celle-là même qui constitue la Cité de l'Au-delà.

Qu'on ne dise pas non plus que les habitants de l'Autre Monde sont comme "minéralisés", soit dans le Bien soit dans le Mal, les Bienheureux soumis au gavage des Récompenses et les Damnés soumis au canonnage des Peines. Les païens disent ou pensent : on doit bien s'ennuyer dans la compagnie des Béats ! C'est ce qui fait leur perte : le Ciel est le commencement de la Vraie vie pour les Bons, de même que l'Enfer est le commencement de la vraie Mort pour les Méchants, lesquels sont donc rémunérés avec justice, selon leur propre vœu, puisqu'ils n'ont jamais pratiqué que le culte de la Mort, en combattant par tous les moyens la civilisation de la Terre. La montagne des victimes de leur barbarie en témoigne !

•••

Détails sur la condition des Trépassés.

LES AGRÉÉS DU CIEL

Ceux-ci sont bien délivrés de l'Angoisse vécue Ici-bas. Mais point du tout pour connaître une Confiance passive. Ce dont ils sont délivrés, c'est seulement de tout Doubte concernant l'existence de Dieu et du décret de ce dernier quant à leur Salut. Ceci établi, le Vrai Travail des Élus commence, et c'est ce que signifie la vraie Vie : travail cette fois purement Intellectuel, et qui ne connaît ni repos ni sommeil.

La Mentalité Religieuse

Quel est l'objet du Travail des Élus ? Il est parallèle à l'œuvre civilisatrice poursuivie par les Croyants de l'humanité charnelle de notre monde, et consiste à dissoudre, abolir toujours plus la double frontière qui délimite le royaume d'“En-haut” : celle qui sépare l'Au-delà de l'Ici-bas (frontière que nos Croyants attaquent de l'autre côté) et celle qui sépare l'Au-delà de Dieu.

Comment se présente le Royaume ? En prenant pour exemple le schéma catholique, disons que la Communauté des Saints y a pour Chef le Christ, l'homme-Dieu (lui-même adossé au Verbe Éternel), tandis que la Cité surnaturelle est présidée par sa Mère, la Vierge “reine du ciel”.

Que fait la Communauté des Saints, animée de la plus grande et croissante **FÉBRILITÉ**, sous la direction du couple béni Jésus-Marie ? Elle tend d'abord à se souder elle-même toujours plus, visant à former un seul Sujet, revêtu d'un corps glorieux, Unique ; ensuite, parallèlement, s'opère la dissolution incessante de la matière Subtile de l'Au-delà ; ce qui correspond à la confusion intensifiée des Habitants et de la Cité du Ciel.

Quel est le résultat de cette sanctification ininterrompue du Ciel ? Il est paradoxal pour la Raison humaine, mais confirme d'autant le Mystère de l'Esprit absolu. Peut-on concevoir que l'œuvre de la Communauté des Saints aboutisse ? Est-il possible que la Droite Perpétuelle du Temps cesse d'être le “mauvais infini” de Hegel, une Asymptote du Cercle Immobile de l'Éternité ? Asymptote signifie A-SUN-PIPTEIN, “sans tomber avec”, s'approcher constamment sans jamais rencontrer. Que se passerait-il si le Temps “tombait” dans l'Éternité en parvenant à y toucher, se ramassant alors, pour s'y évanouir, en un seul Point tangent de son Orbe ? Peut-on imaginer que le Relatif puisse se faire l'Absolu ? Ou bien supposer l'inverse même : que l'Absolu se noie dans le Relatif ?

Si le Christ peut envelopper la Communauté des Saints pour ne faire qu'un Sujet Divin dans l'Au-delà, ce même Sujet Divin se dépouille dans le même moment de son corps glorieux ; par suite tout le non-être matériel de la Création tombe dans le néant de Dieu ; alors, le Verbe créateur éternel se fond indistinctement dans la Trinité ; finalement, Dieu n'est plus qu'Un, sans aucune expression Personnelle, et seul Subsiste le Mystère. Dieu sans Création ? L'abolition de la Création serait-elle la réussite du plan voulu par Dieu ? Dieu est le Bien, disait Thomas d'Aquin, et “le propre du Bien est de se diffuser” (Bonum est sui diffusium). Faut-il que la Foi aille jusqu'à abandonner cette conviction, pour ne pas porter atteinte à la Transcendance absolue ?

Les Bienheureux du Ciel n'éprouvent plus l'Angoisse qui les tenaillait périodiquement Ici-bas ; mais à présent, pressant toujours plus le Temps d'accrocher l'Éternité, ils expérimentent toujours plus le fait qu'ils en reculent d'autant la limite

La Mentalité Religieuse

indéfinie, mesurent toujours plus qu'en s'approchant de Dieu-pour-Nous, ils s'éloignent dans la même proportion de Dieu-en-Lui-même ; bref, la Fébrilité croissante des Élus s'accompagne d'une **STUPEUR** croissante devant le Mystère : Dieu ne leur présentera à jamais que sa "nuque", et non point sa "face" (Exode, 33 : 20, 23). À moins qu'Il n'en décide autrement, et qu'en un Instant ahurissant tout s'abîme dans son Néant...

“Stupeur ! Outre mouvance dont tous les jours sont faits,

Un autre mouvement est là, gros d'épouvante :

Les choses ne muent plus comme avant désormais...”

Luís de Camões (1525-1580) : Mudança

•••

LES DAMNÉS DE L'ENFER

Un mot sur ces derniers.

Ce furent des créatures humaines, dotées d'une âme incorruptible, et pour cela trouvant place dans l'Au-delà. Dans la mesure où Dieu ne nous est Intelligible que comme Créateur, et la Création nous étant avérée, nous ne pouvons concevoir que Dieu anéantisse ces âmes qui se sont démontrées "rebelles" Ici-bas.

Quel est le sort réservé à ces Damnés ? C'est celui qu'ils se sont choisis. L'âme des Damnés travaille avec acharnement à sauver leur corps subtil, dont elle se trouve revêtue, de la Dissolution irrésistible à laquelle œuvrent les Bienheureux. Les Damnés sont les ennemis directs de Marie, maîtresse du Corps général de la Cité céleste. C'est à ce corps général que celui des Damnés s'agrippe toujours plus étroitement, se faisant partisans fous d'une Rechute dans le Temps discontinu d'Ici-bas, associé à la Chair corruptible.

Pourtant, les Damnés aveuglés ne peuvent que suivre la Désincorporation progressive de l'Au-delà, et leur cohue ne fait que se désintégrer toujours plus, s'agglutinant hystériquement au corps central de Satan en un essaim mu par la seule Haine mutuelle croissante.

Cette verrue des Damnés sur le corps de la Création a-t-elle malgré tout l'espoir que sa malfaisance sera Perpétuelle, sauf l'in vraisemblable Mystère-des-Mystères d'un reniement par Dieu de son œuvre première ?

•••

La Mentalité Religieuse

Ce qui précède veut être un aperçu d'une Théologie GÉNÉRALE de la Religion, ce que le Déisme moderne même ne put se proposer, ne se comprenant pas Historiquement. J'espère sincèrement que des Croyants mieux armés s'en occuperont.

•••

Âge Classique-Dramatique

Ce moment central du cycle de la Religion est dit **Classique** en mettant l'accent sur la Prospérité de la religion établie qui le caractérise au premier abord. Mais en y regardant de plus près, on découvre cet Âge sourdement **Dramatique** simultanément. Ainsi découvre-t-on dans le moment central une face Exotérique et une autre Ésotérique, la première marquée par l'optimisme et la seconde par le pessimisme. C'est tout au long du moment central que les deux courants se côtoient, et que leur aversion mutuelle se creuse.

C'est donc un tout autre problème que le développement de la prospérité religieuse en deux étapes mutuellement contraires : la première dominée par l'Idéalisme et la seconde par l'Empirisme. Ne nous trompons pas à ce sujet.

- Dans le mini-cycle qui nous sert d'appui, l'Idéaliste Descartes suscite aussitôt l'Empiriste Hobbes, fils de F. Bacon et père de Locke (Hobbes : Traité du Citoyen – 1642).

- Pourquoi prendre pour exemple de Théologien, au sein de l'époque de la Réforme, le catholique Descartes ? Parce que Descartes dominera toute la première étape de la prospérité religieuse Moderne, autrement plus large que la phase restreinte de la Réforme. Et parce qu'on entre précisément dans l'âge Classique du fait que la révolution protestante s'impose irrésistiblement à tous, les catholiques se trouvant forcés de prendre le pli du Calvinisme : d'où le Gallicanisme d'Edmond Richer (1611 – La même année, Bérulle fonde nos Oratoriens anti-Jésuites, appui de Richelieu), le Cartésianisme (1637) et le Jansénisme (1654). La victoire sur le fond de la Réforme amène des formes imprévues ! D'ailleurs, on assiste à l'apostasie lamentable des princes luthériens durant la guerre de Trente Ans, tandis qu'un étranger, le Suédois Gustave Adolphe, doit prendre la tête de la résistance à la Réaction Jésuitique Austro-Bavaroise, le coup de grâce donné au monstre gothique étant laissé au "catholique" Richelieu.

- C'est donc bien sous le signe de la Réforme que vont se développer les Temps Modernes, quelles que soient les étiquettes. La première preuve en est que l'époque

La Mentalité Religieuse

suiuante, Puritaine, sera pour une bonne part le fait de disciples anglais du Théosophe allemand Böhme, et non pas de l'“Introduction à la vie dévôte” (1608) de François de Sales !

N'est-il pas vrai qu'il n'y a **que l'Historisme qui vaille** ?

La Réforme ayant curé à fond l'égout païen du Vatican, et des Monarchies nationales étant fermement assises, des catholiques comme Descartes sont en droit de porter leur attention, plus sur la richesse accumulée par les docteurs Latins durant 600 ans que sur la perversion finale du Papisme. Ainsi, Descartes est émule de Saint Augustin et exhume la “preuve Ontologique” de Saint Anselme. Il est pourtant interdit dans sa doctrine par le Roi et le Parlement, et l'Université papiste de Louvain le condamne, pêle-mêle, avec Calvin et Jansénius...

N'oublions pas qu'en 1633 l'Inquisition peut obliger Galilée à abjurer à genoux, à l'âge de 70 ans.

N'oublions pas non plus que l'Anglicanisme, bien qu'ayant valu à Élisabeth d'être excommuniée par Rome, semble aux yeux de la Réforme n'avoir rompu que politiquement avec le Pape, et ne pratiquer qu'un catholicisme découplé du Saint Siège depuis Henry VIII (qui attaqua Luther en 1521, et promulgua la “Loi de Suprématie” de l'État sur l'Église en 1534).

•••

Idéalisme et Empirisme

Il y a deux manières inverses de justifier la Religion ; elles correspondent aux deux piliers Classiques de la Religion : l'Idéalisme et l'Empirisme. En prenant pour base notre Tableau de la religion complète, on peut dire que chaque École l'aborde par un des deux bouts de la lorgnette : soit en partant de DIEU pour aller vers l'ICI-BAS, soit en partant de l'ICI-BAS pour aller vers DIEU. Dans le premier cas, le croyant se trouve muni d'un Microscope, et dans le second cas d'un Télescope.

- On dit que **l'Idéaliste** s'appuie sur un Postulat, un premier principe donné par l'Intuition, et que, partant de là, il DÉDUIT toute la richesse de la religion. On parle pour cela d'Apriorisme. En s'appuyant ainsi sur un fait intime, l'Idéalisme mettra à l'honneur la Volonté, l'altruisme, la puissance de la société CIVILE, et donc de la masse des Manuels et des Ignorants (les LAÏCS)

- On dit de **l'Empiriste**, au contraire, qu'il s'appuie sur l'Expérience (d'où son nom) et, s'aidant de son Entendement nourri par ses sens, il INDUIT les vérités les plus abstraites de la religion. On parle pour cela d'Aposteriorisme. En s'appuyant

La Mentalité Religieuse

ainsi sur le conditionnement objectif, l'Empirisme mettra à l'honneur l'Intérêt, l'égoïsme légitime, la puissance de l'autorité POLITIQUE, et donc de l'élite des Intellectuels et des Savants (les CLERCS).

•••

- Reprenons.

Idéalisme et Empirisme sont les deux piliers Classiques de la religion parce qu'ils recueillent les fruits d'une Révolution Réformatrice de l'idée de Dieu pour éduquer l'Homme et cultiver la Nature selon cette idée purifiée de Dieu. Ainsi, après Luther et Calvin (la Réforme), Descartes (**1628** : Règles), puis Locke (**1670** : Essai), se présentent successivement pour diriger cette tâche de Bâtisseurs.

La première affaire, base du reste, c'est de produire **les "PREUVES** de l'existence" du Dieu purifié ; en effet, on "croit" toujours d'abord au Dieu émancipé de certaines superstitions, et on en "prouve" l'existence ensuite. Remarquons bien ce fait. Ainsi, Descartes et Locke élèvent d'un degré la religion Latine devenue "parfaite" avec Duns Scot, et "purifient" respectivement la preuve "Ontologique" de Saint Anselme et la preuve "Cosmologique" de Thomas d'Aquin. Ceci veut dire qu'ils donnent une "qualité supérieure", l'un du Créateur latin, et l'autre de la Création latine.

- Quelques précisions encore.

C'est en deux temps que se trouve parcourue l'époque Classique du Cycle religieux : **d'abord** la phase Idéliste, **ensuite** la phase Empiriste. Et l'on a successivement deux démarches inverses qui se complètent, et épuisent donc les possibilités offertes par la Révolution Réformatrice initiale.

Entre les deux phases, il y a toujours un **grand bouleversement** : par exemple, la Révolution Communale (1150) entre Anselme et Thomas ; la Révolution Puritaine (1650) entre Descartes et Locke.

Les appellations "Idéalisme" et "Empirisme" peuvent être trompeuses si on les comprend mal. En effet, des deux côtés on s'appuie sur une **Évidence** première, qu'on dit tirer d'une **Expérience** ! La différence est que Descartes fait primer l'expérience INTERNE sur l'expérience externe, tandis que Locke fait primer l'expérience EXTERNE sur l'expérience interne. D'ailleurs, l'Idéalisme et l'Empirisme revendiquent de la même manière le "composé" humain, la Personne comme union Âme-Corps, et la réalité des DEUX expériences distinctes (c'est pourquoi le Dictionnaire Philosophique de Moscou – 1939 – accuse Descartes et Locke ensemble de "dualisme" !). Quel est l'"idéalisme" commun des deux partis ? C'est que leur "évidence première" est également aprioriste, ne vaut absolument que dans la limite historique de la civilisation, du spiritualisme. Descartes insiste sur le fait que

La Mentalité Religieuse

l'Identité de la Personne dans le TEMPS ne repose que sur l'Âme, le Corps étant divisible indéfiniment ; Locke insiste sur le fait que **l'Unité** de la Personne dans l'ESPACE ne se conçoit pas sans le Corps, l'Âme étant une “feuille de papier blanc”, privée d'idées, sans grain à moudre sans les impressions des sens.

Il reste que l'Idéalisme et l'Empirisme, faisant état d'une Évidence première précise et nettement caractérisée, sous-entendent ensemble que la “nouvelle Révélation” est ACQUISE (celle de la Réforme dans le cas de Descartes et Locke), et qu'il n'est question que de la mettre en œuvre, soit en partant de la nouvelle image du Créateur, soit en partant de la nouvelle image de la Création. Aussi, le mystère du **Néant** en Dieu et le mystère du **Mal** en l'Homme ne peuvent entraver l'action de ces Bâtisseurs.

Notons enfin que la Révolution Protestante avait dû s'en tenir, en **Morale**, à l'Hégémonie des Mœurs sur le Droit (Calvin) ; et en **Physique** à l'Hégémonie de l'Astronomie sur la Médecine (Kepler). Dans la phase Classique – donc avant la Révolution Déiste de Kant –, on observe les deux temps suivants :

- Descartes : Mathématique et Médecine ;
- Locke : Logique et Droit.

•••

Les acteurs de la Religion Vivante – historique – n'eurent pas un regard Lucide sur leur propre œuvre. Ainsi, le fait qu'Idéalisme et Empirisme forment un couple de contraires identiques, contribuant chacun pour sa part à nourrir la phase Classique du cycle religieux, ne fut jamais admis sans arrière-pensées, une rivalité sourde se maintenant entre les deux courants.

J'en donne deux exemples, l'un chez les Catholiques, l'autre chez les Musulmans.

1- Chez les Catholiques, on a le problème des “deux natures” de dieu-le-FILS. C'est l'histoire du Concile de Nicée (325) et de ses suites. Quel était le problème ? Le Fils est tout à la fois, et mystérieusement, vrai-Dieu et vrai-Homme.

- Il est vrai-Dieu, MAIS distinct du Père et de son Esprit, “seulement” Verbe.
- Il est vrai-Homme, MAIS distinct des Prophètes et des Héros grecs, “seulement” exempt du Péché, mourant comme n'importe qui ceci dit.

Bref, le Fils est indissolublement le **Messie** de Paul de Samosate (Antioche), une “apothéose” humaine (ou Élie “enlevé” au Ciel) ; et le **Logos** de Sabellius (Alexandrie), une “épiphany” divine.

Face à cela, les deux successeurs de Constantin sont divisés :

La Mentalité Religieuse

- **Constance**, à Constantinople, dit que le Fils est *SEMBLABLE* au Père. Constance est flanqué par un extrémiste “arien”, Eusèbe de Nicomédie (Constance : 337-361).

- **Constant**, à Rome, dit que le Fils est *LE MÊME* que le Père. Constant est flanqué par un extrémiste “gnostique”, Athanase (Constant : 337-350).

SEMBLABLE = homo-OIOUSOS ;

LE MÊME = homo-OOUSOS – différence “d’un iota” !

Les Semblablistes accusent leurs adversaires : Philosophes ! Courtisans !

Les Mêmistes accusent leurs adversaires : Juifs ! Séditieux !

Quelle était la position Orthodoxe ? C’était celle du grand **Constantin** et de son théologien **Eusèbe de Césarée** : Jésus est “au-dessus” de tout homme ordinaire, mais le Verbe est “inférieur” (logiquement) au Père (et à son Esprit).

Or, que voyons-nous ? Les Latins, par un anachronisme incroyable, accusent Constantin et de Césarée... de “semi-arianisme” ! À la poubelle, le grand Constantin et Nicée ! C’est ne rien comprendre au **christianisme IMPÉRIAL**, et à tout ce que les Latins doivent aux Grecs. Bien évidemment que Constantin fut Iconoclaste ! Qu’aurait voulu dire le christianisme et sa victoire sur le jupitérianisme païen sans cela ? De plus, nous apprenons que Constant, ce débauché, est qualifié de “catholique” par les Latins, pour avoir soutenu Athanase, lequel n’a que 26 ans à Nicée, et sert les MOINES grecs, non point un quelconque “Pape” ! (Ce ne sera d’actualité que 400 ans plus tard ! Histoire !).

(Chose qui ne manque pas de sel : le Larousse de 1865 exalte les Ariens les plus furieux en en faisant les “protestants” de l’époque !)

2- Chez les Musulmans, on eut la querelle équivalente, à propos des “**deux natures**” du **CORAN**. C’est l’histoire du Coran “créé” ou “incrée”.

- Coran CRÉÉ – **830** : AL-’ALLÂF (Abdul-Hudhail). Le calife est Al-Mamun. C’est l’École du Kalam, les Mutazilites, de BASRA (Coran “arabe”).

- Coran INCRÉÉ (Coran Éternel ; sous le Trône de Dieu, la “Mère du Livre”) – **850** : Ibn-HANBAL. Le calife est Al-Mutawakkil. C’est l’École des Salafis (Grands Anciens), les Sunnites (gens du Hadith), de KÛFA.

Ces deux Écoles n’ont toujours pas fait la paix ! Les “laïcards” tirent le Kalam à eux !

•••

• N’espérons surtout pas que le **Paganisme Intégral** dominant de notre temps puisse aider à éclairer ces vieux conflits ! Par exemple, Catholiques dégénérés et Orthodoxes dégénérés sont plus que jamais à couteaux tirés : de la Crète au golfe de

La Mentalité Religieuse

Finlande, en passant par la Grèce, la Macédoine, la Yougoslavie, la Roumanie, l'Ukraine, la Biélorussie, tous les higoumènes sont prêts à se lever comme un seul homme contre l'institution du "Prix Charlemagne" d'Aix-la-Chapelle !

Ne comptons pas plus sur d'éventuelles flambées de **Panthéisme Intégral** pour cicatriser les plaies ; le problème les dépasse totalement.

- Mais nous avons, nous, à être clairs quand nous explorons Mentalité et Réalité Religieuses, à être conscients que nous adoptons, soit le cheminement Idéaliste, soit le cheminement Empiriste. Simple question de rigueur, qui ne change rien au fond.

J'aborderai le tableau du Système d'Allah par le côté Idéaliste : en partant du Mystère de Dieu pour rejoindre les Ténèbres d'Ici-bas. (Si quelqu'un veut entreprendre le chemin inverse, peut-être les remarques ci-dessus peuvent-elles l'aider).

III

Les vrais Fidèles :

En arabe : Fidèles = Moumînim.

Brûlé vos vaisseaux :

Se rapporte au grec AGATHOCLE, qui brûle ses vaisseaux devant Carthage (-311). Ainsi, ce révolutionnaire de Syracuse (-359/-287) porte-t-il le théâtre de la guerre sous les murs de l'ennemi.

Tergiverser = tourner le dos (tergum = dos).

MARAT utilise cette expression à l'occasion de l'exécution de Louis Capet (21 janvier 1793).

Hégémonie :

La déclaration d'Hégémonie est Évolutionniste de fait, alors que le Monisme était implicitement Fixiste. On avoue maintenant qu'il faut Devenir en fait ce qu'on Est en droit, sans reculer éventuellement devant une Guerre Prolongée. On y est amené sans le vouloir ni le théoriser, parce que ce n'est plus contre le Matérialisme dominant qu'on se dresse, mais contre le danger menaçant le Spiritualisme déjà établi.

•••

Dieu le veult !

Cri qui résume toute la "Geste de Dieu par les Francs", commencée dans la Croisade décidée par Urbain II (Geste = Exploit).

Rabattre un coin du voile (Lessing) :

Je ne dis pas LEVER un coin du voile, parce que la Religion purifiée entraîne un approfondissement du Mystère de l'Esprit Absolu, et non l'inverse.

•••

Conversion :

Il ne s'agit évidemment pas d'un frisson du Moi n'engageant absolument à rien, qu'on trouve chez les Cléricaux païens, un Baptême ou une Circoncision pour adultes asociaux de la Laïcité ! La Conversion est une Renaissance totale d'un homme d'Église, membre de l'"Épouse" collective et militante du Créateur incarné.

Saint Paul compare la Conversion à une "crucifixion" personnelle qui nous arrive : "Notre vieil homme asservi au péché a été crucifié" (Rom. 6 : 6). À la lettre, cependant, cela n'arrive qu'à l'élite avec une telle force.

•••

Réforme Révolutionnaire :

Le quatrième temps de la Réalité Religieuse force la Théologie trop sûre d'elle-même à se régénérer par la Mystique, et la Mystique trop exaltée à régler ses négations fécondes pour les mettre au service de l'œuvre civilisatrice qui est à reprendre. Cela se ramène toujours, finalement, à se mettre audacieusement au service de la Masse populaire devenue plus exigeante en matière de Liberté bourgeoise, à découvrir sans trembler l'Inconséquence de ce qu'on tenait pour Vérité à l'étape précédente.

Entreprendre et mener à bien les Réformes révolutionnaires a toujours demandé des Inspirés Pugnaces de l'étoffe de Saint Paul, n'hésitant pas à dire : "Il faut des Hérésies", sinon comment se ferait la sélection des Saints ! (I – Cor. 11 : 19).

Anti-Superstition :

Il s'agit bien de la lutte imposée pratiquement, et non délibérée, contre la Superstition au sein du Dogme spiritualiste, et non contre ce Dogme même. N'empêche ! La Religion fut de fait amenée à dire et redire : la meilleure démonstration de l'existence de Dieu est d'en PURIFIER l'image que nous nous en faisons. Cela fait penser à Diogène qui, pour répondre à Zénon d'Élée niant la réalité du mouvement, se contenta de se mettre à marcher.

C'est **Kant** qui alla le plus loin pour prendre en compte toute l'expérience religieuse antérieure, en professant l'Anti-apriorisme dogmatique. C'est la Morale qui fonde la Foi et y mène, et non l'inverse, dit-il. On ne peut pas rigoureusement "démontrer" a priori l'existence de Dieu ; celle-ci est seulement une Supposition (hypothèse) nécessaire et certaine, comme condition de toute notre "expérience" concernant le vrai et le bien. "Dieu est la limite a priori de l'Ici-bas, où l'expérience est le guide de nos connaissances ; l'Au-delà en est la limite a posteriori" (1770).

La Mentalité Religieuse

Pascal :

L'apologétique de Pascal ayant recours au calcul de Probabilités est reprise par lui de Pomponace (1462-1525), de l'école de Padoue (Averroès), lequel la tirait d'Alexandre d'Aphrodise (200), grand disciple d'Aristote.

C'est aussi simple que "Priez et vous croirez"... Il est trop facile d'en rire, prenons-y garde.

...

Dieu Perfectible

Cet aspect de la Religion (mentalité et réalité tout à la fois) **se fait jour au terme de ses moindres "cycles"** : par exemple au terme de la Réforme, qui n'est que la phase initiale du cycle plus large du Déisme couvrant l'ensemble des Temps Modernes. Ce caractère Perfectible de la Religion lui est tellement inhérent – un trait constitutif – que, après avoir été longtemps principalement Objectif, marquant la religion comme malgré elle, il finit par être incorporé doctrinalement, d'une certaine manière, à l'apogée des Temps Modernes, à l'heure de la "Religion Parfaite", époque qui sera dominée par Kant (après 1760).

Examiner soigneusement le caractère Perfectible de la religion est un devoir majeur ; il n'en va pas moins que de l'avenir de Dieu !

...

Tout le problème se résume dans l'analyse de l'Unité Contradictoire du SYSTÈME de Dieu et du CYCLE de Dieu.

- **Le Système** de Dieu nous est donné en arrêtant sa vie en une seule époque ; ainsi "immobilisée", la Religion vue au travers de l'époque s'offre à nous comme la lumière blanche, traversant un prisme, étalant dans l'espace ses "couleurs simples" dispersées, comme son ÊTRE dévoilé.

- **Le Cycle** de Dieu, lui, examine l'EXISTENCE de la Religion, son développement dans le temps qui prend précisément une forme de spirale, superposant des cycles et partant de la religion simple originelle pour aboutir à la religion pure finale.

Ces deux approches de la Religion sont évidemment indissociables puisque, de quelque point de vue où l'on se place, la religion est Une. Mais en insistant sur le caractère Perfectible de la Religion, donc la Chronologie de Dieu, il faut être averti du fait que tous les Théologiens ont toujours considéré **le Système de Dieu comme substantiel, et le Cycle de Dieu comme accidentel**. Même quand Rousseau,

La Mentalité Religieuse

Helvétius et Kant incorporent doctrinalement la Perfectibilité de Dieu, ceci a une valeur principalement rétroactive : enfin, le Dieu de toujours est reconnu dans toute sa pureté. On avait toujours CRU cela aux étapes antérieures, or cette fois c'était VRAI, d'où l'audace permise de reconnaître la Perfectibilité formelle, mais aussi le fait que cette reconnaissance ne pourra plus servir à rien ! Que va devenir la religion devenue Parfaite ? Question redoutable qui ne tardera pas à se poser.

Si on y prête un peu d'attention, la même chose s'exprima à la même époque dans tous les domaines. Ainsi en biologie avec la Transformation des espèces professée par Lamarck. Et ainsi avec les "Droits Naturels" du Propriétaire et du Citoyen "reconnus" par l'Assemblée Nationale de 1789. Le "matérialisme historique" de Marx n'échappera pas réellement au schéma, lui qui dit : "La religion n'a pas d'histoire", et "les idées religieuses ne méritent pas un examen approfondi, il n'y a pas de Vérité éternelle, au 18^{ème} siècle les idées chrétiennes cédèrent la place aux idées de Progrès" (Manifeste).

Une chose peut étonner : la Religion est fondée sur le drame du Temps (Création-Fin du Monde, Genèse-Apocalypse), le Cycle religieux se montre haché de réformes Révolutionnaires éclatantes, la Science du monde religieux en arrive à revendiquer l'Évolutionnisme physique et le Progrès moral, et la Théologie avoue finalement la Perfectibilité de Dieu ; et tout cela pourtant ne reste que formel ! La réponse est simple : **Chronologie n'est pas Histoire**. Les païens barbares, s'accrochant au fait que le Système de Dieu eut toujours l'hégémonie sur le Cycle de Dieu, auront la partie belle. Ainsi peut-on lire dans un Dictionnaire des Hérésies sorti de l'ancre obscurantiste du Vatican : "l'Église est dépositaire de la Vérité inaltérable, la doctrine de l'Église est Invariable, le cercle de l'erreur est achevé depuis longtemps, les hérésiarques novateurs n'ont fait que se répéter" (Guyot – 1857). Mais les grands profiteurs de la Barbarie Païenne, Comte et Proudhon, furent plus adroits, proscrivant tout l'Absolu d'une main, et mettant une majuscule de l'autre au mot Progrès !

•••

Nous savons qu'on peut dire de la Religion ce que Marx disait de son Communisme : "ce n'est pas un état, mais un processus" ; en ajoutant que ce processus revêt la forme d'un Cycle complet, de la religion simple à la religion pure. Précisons encore :

- La Religion Simple, tout entière mobilisée contre le Matérialisme, peut s'enfermer totalement dans le Système de Dieu qui est le sien, restant dans la plus grande Ignorance du Cycle de Dieu dans lequel elle s'engage inexorablement. À l'inverse, la Religion Pure se trouve toute pénétrée du Cycle de Dieu, précisément

La Mentalité Religieuse

parce que celui-ci se trouve entièrement parcouru ; mais c'est pourquoi elle se trouve complètement dans l'Ignorance que son Système de Dieu "parfait" va très bientôt trembler sur ses bases.

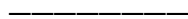
- C'est que la Perfectibilité de la Religion n'a rien à voir avec le Progrès de Condorcet ! Elle signifie que plus la Mentalité-Réalité selon l'Esprit s'est perfectionnée, plus elle a intensifié son Dogmatisme. L'ironie de l'histoire veut que le Dogmatisme devenu Absolu s'accompagne du credo de la Tolérance ! Tel est le côté dramatique des "Lumières du 18^{ème} siècle"...

- Que fut le moteur de la Perfectibilité de la religion ? Si l'on met de côté les racines sociales de l'affaire, deux choses se trouvent en relief. La première, c'est la rivalité alternative de Méthode des théologiens, que souligne en particulier l'opposition des Écoles Idéaliste et Empiriste. La seconde chose est le recours systématique à l'"allégorie" pour régénérer la religion : on dit que tel ou tel point vénéré par la tradition doit être compris selon l'esprit et non point selon la lettre.

- Le Perfectionnement de la religion s'est opéré par "bonds qualitatifs", donnant lieu à une Réforme Révolutionnaire. Ceci ne fut jamais voulu, mais "Nécessité fait Loi" ! Quand la religion établie, c'est-à-dire de Droit, se voyait confrontée au Fait d'un besoin de spiritualisme de degré supérieur, on laissa toujours les choses aller de mal en pis en haut lieu, jusqu'au krach spirituel. Alors le paganisme se trouvant à tous les coups passagèrement dominant, un sursaut avait lieu, brisant l'Antagonisme et surmontant la crise dans le même mouvement, par la proclamation de l'Hégémonie religieuse dans des termes considérés comme tout "naturels", mais qui auraient paru "invraisemblables" la veille encore.

طالب ڤڤڤي – mars 2004

*Deux Révolutions
Totales*



La Religion :

Racine de la Civilisation

Origine du Temps⁵

Le point fondamental auquel il faut s'accrocher est que la Civilisation nécessita à sa racine la Religion.

Ensuite intervient le fait que l'homme civilisé se doit de proclamer que le règne de l'Esprit existe "depuis que le Monde est monde", du fait qu'il est Intelligible ; et connu comme tel "depuis que l'Homme est l'homme", du fait qu'il est Intelligent.

La Religion soulève donc simultanément deux problèmes distincts : celui du Monde, ou de la Création, qui concerne Dieu ; et celui de l'Homme, ou de la Révélation, qui Nous concerne.

• **La Création** n'est admissible, religieusement, qu'empreinte de Matière, sinon la Créature s'identifierait au Créateur, resterait "en puissance", dans l'Idée de Dieu, sans encore donner lieu à "l'acte" créateur, au FIAT = SOIT ! (Gen. 1 : 3). Mais la Matière ne peut que figurer le Non-être du Monde, sa dépendance essentielle de l'Esprit absolu. Or, la Création donne immédiatement l'occasion à une Faction de créatures spirituelles de vouloir ériger le non-être Matériel au rang de Substance même de la Réalité ; c'est la Rébellion menée par l'Adversaire, SATAN (𐤀𐤃𐤐𐤕). La Création, à son origine même, est donc un enjeu ANTI-MATÉRIALISTE. Ceci peut encore être interprété comme une Révolte du Tohu-bohu précédant le Fiat, en refus de la Création, y voyant une **Révolution totale** inadmissible dans un ordre "éternel" revenant au règne de la Matière.

L'exemple cité ici est pris dans l'Ancien Testament des chrétiens. Il n'est pas exceptionnel. Au contraire, il n'est aucune forme de la Religion qui ne fasse état, à sa base, d'une telle Révolution totale anti-Matérialiste. Hésiode, le premier en Occident, montra que le règne de Zeus ne put s'établir qu'en terrassant les Titans, adversaires de la formation du Cosmos. Etc.

• **La Révélation**, indissociable de la Création, se situe cependant dans un autre registre. Il s'agit de la communication à l'Humanité, à sa naissance même, du Dogme

⁵ Les titres de chapitres ainsi que les sous-titres sont de l'édition. (nde)

Deux Révolutions Totales

indiscutable de la souveraineté de droit de l'Esprit sur la Réalité entière, étant tenu pour acquis que le Mythe selon lequel la Matière serait la Substance de ladite Réalité est totalement inavouable, ne pouvant correspondre qu'à un culte absurde du Néant même. Mais les révélations historiques concrètes, datées et localisées précisément, avec le bouleversement connu du monde qu'elles ont déclenché, et qui nous affectent directement, ne sont pas contemporaines d'Adam, de Noé, ou même de Moïse. Quand on parle sérieusement de révélations religieuses, avec l'émotion violente de la civilisation qui leur est immédiatement attachée, c'est à Hésiode, Confucius, Bouddha, Jésus-Christ et Mahomet, et à leur époque, que nous sommes renvoyés. (Pour ce qui en dérivait en Europe occidentale, on peut citer Boniface, Luther, Milton, Anderson, Kant). Or, la Révélation se présente dans tous les cas avec la plus grande ambiguïté aux yeux de ceux-là mêmes qu'elle illumine :

- D'un côté, les Apôtres et disciples de la Révélation mènent à bien une véritable **Révolution Réformatrice** de la religion, payée par le sang des Martyrs et qui rénove la face de la civilisation ;

- D'un autre côté, ils soutiennent mordicus la version inverse, qu'il ne s'agit que d'une **Réforme Révolutionnaire**. Deux prétextes sont invoqués en faveur de cette thèse. Le premier prétexte allègue l'acquis de la Révolution Totale opérée à l'origine, lors du franchissement du seuil qui sépare l'Éternité du Temps, dont furent informés nos premiers parents. Le second prétexte est que les Croyants furent provoqués à la Révolution par l'Apostasie du clergé établi ; une Réforme "aurait dû" suffire.

Tous les faits de la Révélation vivante confirment l'ambiguïté que nous signalons. Exemples : les adeptes grecs de Zeus déclaraient avoir été éduqués en matière de religion par les prêtres égyptiens offrant des sacrifices au dieu Horus à tête d'épervier ! Les premiers chrétiens prétendaient être le "vrai Israël", bien que les juifs voulussent que "le sang des boucs et des taureaux, et la cendre d'une vache dont on asperge ceux qui ont contracté quelque souillure, sanctifient et procurent du moins la pureté du corps" (Hébreux 9 : 13) ! Les disciples de Luther et Calvin ne se sont jamais dits que Protestants ou Réformés. Etc.

Comment s'y retrouver dans cette contradiction entre les actes de la Religion et le discours des religieux ? Pourquoi l'Évangile soutient-il : "Je ne suis pas venu pour abolir la Torah et les Prophètes, mais pour les accomplir" ? (Ceci ne convaincra jamais les chefs de la synagogue !). La raison en est le caractère inévitablement Dogmatique de la religion : l'Esprit est la Substance du réel, la Matière ne peut y advenir qu'au titre d'Accident, marquant que le Monde n'est que De-dieu. Par suite, toutes les Révolutions Réformatrices consécutives à la Révélation que nécessite la lutte ANTI-PAÏENNE, et qui scandent la Chronologie religieuse, sont

Deux Révolutions Totales

mesurées à l'aune de la Révolution Totale liée à la Création dont le caractère est ANTI-MATÉRIALISTE, et qui se rapporte à l'Origine du temps.

Les preuves abondent qui appuient cette analyse. Les Chrétiens accusèrent, sous le nom de Païens, les adeptes de Jupiter de Matérialisme : “leurs statues sont des Idoles, dont les démons se servent pour tromper les hommes”. Les Protestants accusèrent les Catholiques du même nom de Païens pour dénoncer leur Matérialisme : la Messe-sacrifice, le culte de la Vierge et des Saints, les Reliques, l'eau bénite... manifestent leur Idolâtrie. De nos jours les Musulmans se soulèvent en accusant le “matérialisme occidental”.

•••

Deux Traditions

Pourtant, l'Anti-matérialisme et l'Anti-paganisme sont deux choses bien différentes ! (L'Anti-paganisme correspond, dans la table à double entrée, à III-4 : Anti-superstition).

Les Païens sont des Spiritualistes, et non pas des Matérialistes. Cependant, ces spiritualistes sont Dégénérés, et cela n'en fait pas pour autant des Matérialistes. Les Païens ont été Croyants, et ils appartiennent à “l'histoire de Dieu”, à la Chronologie de la Religion, même dans leur dégénérescence, se contentant d'intervertir les rôles de Dieu et de Satan.

Le Matérialisme n'appartient pas à la Chronologie de la Religion ; il se situe, dans l'esprit des Croyants, à l'Origine de cette Chronologie, à son “point zéro”, sur le seuil du temps, où le Mal (la Faute Heureuse) fut introduit dans la Création et, en fait, avec nos premiers parents. Kant est très frappé par ce caractère Extra-chronologique du Matérialisme, au point de commencer sa “Religion” d'avril 1792 en parlant de cela : “Que le monde soit mauvais, c'est une plainte **aussi vieille que l'histoire**. Tous laissent le monde commencer par le Bien, mais ce bonheur, ils **le font aussitôt (au même instant) disparaître comme un songe**, et c'est la chute dans le Mal, si bien que maintenant nous vivons dans les derniers temps ; mais **ce Maintenant est aussi vieux que l'histoire**”. Ainsi le Matérialisme est un **SONGE** du Spiritualisme, expliquant le “penchant au mal” qui marque notre NATURE Ici-bas et l'inévitabilité des réprouvés dans l'Au-delà, donc ce qui est attaché au Temps “du début à la fin” (si Dieu le veut, évidemment ; mais que le Temps puisse cesser nous est, à nous, unimaginable, et à la limite de l'inadmissible ; en arrivant à ce point, les Théologiens ou bien disent : “Dieu peut tout, sauf se contredire”, c'est-à-dire abolir la

Deux Révolutions Totales

Création ; ou bien désavouent leurs écrits comme n'étant rien que "de la litière pour les écuries", comme fit Thomas d'Aquin écrasé par le Mystère ultime).

Il y a donc **DEUX Traditions complètement distinctes** qui soutiennent la Religion : l'une Anti-matérialiste et l'autre Anti-païenne. Mais la Religion ne fait pas du tout clairement la différence entre ces deux Traditions, l'une relevant de la Création au "principe" du Temps, et l'autre relevant de la Révélation "dans" le Temps. Le point de contact entre ces deux traditions, c'est le problème du Mal. Le côté hétérogène de ces deux traditions, c'est que la première figure dans l'"Ancien Testament" de la Religion, et la seconde dans son "Nouveau Testament" (cette appellation catholique ne doit pas nous tromper : dans toute forme de la Religion on a la même chose sans les mêmes noms).

Il n'est pas question de "reprocher" à la religion Vivante de s'être chargée de deux Traditions et de les avoir mal distinguées. Le Dogme de l'Esprit l'exige ; de même que le Temps "participant" de l'Éternité qui lui est néanmoins "étrangère" ; et du fait de la Morale qui veut un Bien seulement Relatif au monde, tandis que le Bien Absolu doit être "par ailleurs" amoral. Avec ces difficultés, la religion Vivante s'en sortait admirablement au bout du compte !

Comment le Matérialisme et l'Anti-matérialisme, qui n'avaient rien à faire en un sens dans la Religion proprement dite, chronologique, étaient pourtant partout présents ?

1- Il y avait le "songe" de l'Origine : il s'en est fallu de peu que l'on ait eu une Création placée sous le signe de la Matière, et non de l'Esprit. Et l'Ancien Testament en témoigne. Cela s'est passé "au début", lors de la Création, et les Hommes n'étaient pas encore réellement en cause. Ce n'est que le "dernier" jour de Travail de Dieu qu'il créa les hommes, dans la Genèse. Dans le Coran, Iblis (Satan) refuse de s'incliner devant Adam.

2- La Religion traîne son Ancien Testament **tout au long de son histoire**, et elle ne le met pas au placard ! Qu'est-ce que les chrétiens ont plus médité que la Genèse ? Cette Origine est ce qu'il y a de plus grandiose : pourquoi et comment y eut-il le Temps, le Monde ; pourquoi l'Esprit et le Bien sont ce qui compte ?...

3- Dans les Révolutions Réformatrices, où il faut vaincre le Paganisme dominant, c'est la menace que la Création tombe dans le Tohu-bohu matérialiste, que Dieu interdit lui-même à l'origine, qui semble planer et contre laquelle le Croyant se sent le devoir de se soulever, sinon Dieu, cette fois, laisserait faire.

D'ailleurs, **les Païens**, qui ne sont que des Croyants Dégénérés, **semblent "à long terme" n'aspirer qu'à cela**. Exemples : Hitler se prend ridiculement pour un Roi Assyrien, mais Roosevelt ne peut voir dans le "racisme" (Volkisme) nazi qu'une idéologie de **Nègre** matérialiste avec, "en plus", la puissance de la civilisation

Deux Révolutions Totales

retournée contre la Religion. De même, Roosevelt se prend ridiculement pour un Pharaon Égyptien, mais Hitler ne peut voir dans le “cosmopolitisme” démon-crate qu’une idéologie de **Juif** errant matérialiste avec, “en plus”, la puissance de la civilisation retournée contre la Religion.

4- Dans l’Au-delà, sous prétexte qu’il n’est guère concevable que le Temps prenne fin, **les Damnés ne désespèrent pas** de prendre leur Revanche un jour ou l’autre, dans une Contre-révolution Totale.

•••

Ce qui complique tout, dans cette affaire de la Perfectibilité de la Religion, est la chose suivante : la confusion inévitable entre l’Anti-**paganisme** et l’Anti-**superstition** (c’est le complément de la confusion entre les Matérialismes “à l’Origine” du Temps et “Dans” le Temps).

- Le Matérialisme est absolument étranger à l’Éternité (à Dieu) ; mais il ne se situe (comme hypothèse aussitôt écartée) qu’à l’INSTANT sans durée qu’est l’origine du Temps, et non pas comme MOMENT réel de ce Temps.

- De manière analogue, le Paganisme n’entre dans l’histoire de la Religion que comme un HASARD malencontreux ; tandis que la Superstition y figure comme une NÉCESSITÉ constitutive. Démêlons un peu cela.

- Périodiquement, des Croyants sont amenés à se soulever contre le Paganisme devenu dominant, c’est-à-dire contre la forme très particulière de la Religion de l’étape précédente, qui se montre frappée d’une dégénérescence également très particulière. Ce Paganisme est spontanément rattaché par les Croyants au défi originel du Matérialisme de principe contre le Spiritualisme de principe. Les Croyants se posent donc de fait comme Révolutionnaires, ayant même à l’esprit la **Révolution Totale** de l’origine. L’on est alors angoissé par l’idée d’une “fin du monde” imminente, devant se déclarer Ici-bas, ce qui met les “tristes” **Adventistes** en dissidence vis-à-vis de l’ordre officiel établi. L’attitude révolutionnaire est pensée sur le mode Réactionnaire : toute la Tradition religieuse ne fut jamais que d’origine “humaine”, perversion de la religion Primitive à laquelle il faut revenir.

- Une fois que la crise de la Religion se trouve surmontée, les Croyants l’envisagent d’une façon complètement opposée : le Spiritualisme de principe a été sauvé, le Paganisme dominant ne fut qu’un “accident de parcours”. Le chrétien, par exemple, “oublie” que les Grecs furent Idolâtres, et fait état du “divin Platon”, déjà chrétien chez les jupitériens. La “fin du monde” n’est pas abolie, mais elle n’est plus imminente et sera finale ; elle ne sera pas le fait de l’excès du Mal, mais de la surabondance du Bien ; elle se déclarera non plus sous l’action des Méchants d’Ici-bas, mais sous celle des Bienheureux de l’Au-delà, conformément à la mentalité

Deux Révolutions Totales

“joyeuse” des **Pentecôtistes**. La tourmente qu’on vient de traverser est vue comme une Réforme, avec même le caractère de **Réforme Stricte** (n’ayant rien de Révolutionnaire). La Superstition qui “défigurait” la Religion a été vaincue. C’est le même discours que celui disant : “si on avait écouté Turgot, il n’y aurait pas eu besoin de prendre la Bastille”. Et aussi : le Krach économique est un dérapage de la Prospérité ; la Guerre est une bavure de la Paix ; la folie est un accroc du normal. Les pacifistes entretiennent le précepte d’Alexandre : la Plume doit dominer l’Épée. Un jour, cependant, on verra que le stylo à bille est valet du bombardier, et qu’il faut passer à autre chose : briser la Plume pour abolir l’Épée.

- La vérité **historique** découvre que la Religion est Perfectible parce que menant le Dogme spiritualiste de sa forme Simple à sa forme Pure ; que les Superstitions vaincues dans ce processus sont les Inconséquences de la Religion ; que si l’on sort du carcan Éternité-Temps, l’Histoire religieuse ne montre ni Révolution Totale ni Réforme Stricte, mais d’inévitables **Révolutions Réformatrices** dans la forme, qui ne sont que des **Réformes Révolutionnaires** sur le fond : chaque forme et étape de la Religion est neuve, originale, mais ne fait que perfectionner le spiritualisme ; il y a Révolution vis-à-vis du Paganisme accidentellement dominant, mais Réforme vis-à-vis d’un état “dépassé” de la Religion. C’est ainsi que l’on a :

- 1- Dieu comme Maître, qui Forme le monde, sous le signe du Beau ;
- 2- Dieu comme Père, qui Engendre le monde, sous le signe de la Bonté ;
- 3- Dieu comme Auteur, qui Crée le monde, sous le signe du Vrai. (La Création au sens strict, d’un Temps vraiment perpétuel et d’un Espace vraiment illimité, à partir d’un vrai Néant, ne se trouve en effet qu’à la fin, avec la religion Parfaite, le Déisme).

•••

Quel est l’avenir de la Religion ?

Quel est l’avenir de la Religion ? C’est à cette question que toutes nos analyses veulent finalement répondre.

Rappelons sur quoi reposait son passé :

- 1- Il y a le “songe” d’une Révolution Totale Anti-matérialiste ;
- 2- Puis il y a la carrière Chronologique de la religion, scandée de :
 - Révolutions Réformatrices anti-Païennes, qui se résolvent en
 - Réformes Révolutionnaires anti-Superstition.
- 3- Ceci visant l’“idéal” de la Religion Parfaite, dont la tâche se réduirait à une Propagande planétaire générale.

Deux Révolutions Totales

Or, un point est décisif dans ce passé de la Religion : son “idéal” de religion Pure fut effectivement atteint !

Il le fut **théoriquement**, pour l’essentiel, en Europe à l’apogée Moderne, avec **Kant** et sa “révolution copernicienne” (1775), la Foi se donnant comme le couronnement libre de la Morale de l’“Impératif catégorique”, confortée par une Physique supposant légitimement l’Harmonie dynamique de la Nature. Avec cela, tandis qu’il n’y a plus à admettre aucun “miracle” Ici-bas, tous les faits “démonstrés” peuvent aussi bien être reconnus comme “miraculeux”. Dans l’Au-delà enfin, non seulement les “anges” sont évacués, mais le chœur des Saints n’a plus à “intercéder” directement pour notre Humanité, tout son travail intellectuel étant consacré à faire dépérir la matérialité de la Nature.

De plus, **pratiquement**, la **Révolution** Française fut le “banc d’essai” du Déisme : en 1790, par la Constitution Civile du Clergé (Sieyès) ; en 1794, par le Culte de l’Être Suprême (Robespierre) ; et en 1801, par le Concordat (Napoléon).

•••

Ceci nous amène à porter la plus grande attention au fait suivant : la Grande Révolution fut aussi le théâtre des **Grandes Manœuvres du Paganisme Intégral**, l’entraînement préparatoire à l’assaut général lancé un tiers de siècle plus tard contre la Religion en tant que telle. C’est ainsi que la Constitution Civile fut sapée à fond par le parti des Feuillants dirigé par Mirabeau ; l’Être Suprême de même, par les Girondins de Condorcet ; et le Concordat par les Idéologues de Benjamin Constant.

On peut noter que les plus grands ennemis de la religion Moderne et du Déisme ne sont pas tant le Pape et ses Chouans que le tandem Anglo-tsariste. Or, le tsar Alexandre I^{er} avait eu le projet d’adopter le Calendrier Républicain, et l’Angleterre n’entendait pas recevoir de leçons en matière de Révolution. Mais à Londres, on en était resté à 1688, avec une religion Maçonnique inconséquente : Royauté, Chambre des Pairs, façade conservée de l’Anglicanisme comme religion d’État (c’est l’Union Américaine qui adoptera pleinement la “religion de Noé”).

En France donc, ce sont les Arrivistes de 1789, les “Ci-après”, qui mineront constamment la Révolution et le Déisme. Cette poignée de Haut placés est cependant présente partout : dans le Négoce, la Banque, l’Administration et l’Armée ; elle arbore la cocarde tricolore et sait “prendre le vent” en toute circonstance. Ce sont avant tout des Spéculateurs et des Aventuriers : les premiers jouent sur les Assignats, se gavent de Biens Nationaux et se font Munitionnaires ; les autres intriguent pour la Légion d’Honneur, les Titres Impériaux et Majorats, les Grands Offices et Préfectures. Les deux factions ne veulent ni régime Constitutionnel pur, ni démocratie Citoyenne, ni

Deux Révolutions Totales

démocratie Propriétaire ; seul un régime de Coterie et de Combine leur convient : les “droits de l’homme Taré” devant être consacrés comme Naturels.

Tel est le fumier d’où sortira la Grande Apostasie païenne : nos Pasteurs renégats qui pontifient sans relâche : “rendez aux Puissants ce qui revient au Peuple, et au Diable ce qui revient à Dieu” ; tandis que le troupeau des Fidèles déserte les temples pour se disputer la drogue de mille officines Occultistes.

•••

Questions

Le Dogme spiritualiste veut que la Réalité se trouve sous l’empire de l’Esprit “depuis toujours et pour toujours”. Ceci se trouve en défaut :

1- D’abord par le fait récent et aisément vérifiable que la religion Parfaite fut connue dans le dernier tiers du 18^{ème} siècle, et tenta même de s’établir autour de 1800. Le règne de l’Esprit pouvait-il donc **cesser avant la fin des temps** ?

2- Ensuite, abstraction faite des “Anciens Testaments” qui préfacent toutes les Révélations de la religion, l’origine concrète de la religion Vivante ne remonte pas plus haut que 25 siècles en arrière, avec la Civilisation proprement dite, en Grèce et en Chine. N’est-ce pas depuis ce temps seulement qu’on eut Foi/Raison, Philosophie/Science, Logique/Mathématique, Art/Mystique, Propriété/Citoyenneté, Ménage/Entreprise, État/Marché, Individu/Genre humain ? Le règne de l’Esprit **ne commença-t-il donc pas avec l’origine du Temps** ?

Sans qu’on n’y prenne garde, poser ainsi la question comporte un piège. Lequel ? C’est que nous trouvons la Religion en défaut relativement à sa durée dans le Temps ! Cela ne peut aller, pour la bonne raison que l’idée du Temps, couplée nécessairement avec l’idée d’Éternité, est solidaire de la civilisation religieuse. En appeler donc au Temps pour malmener la religion ne peut donc venir que d’un esprit religieux, qui s’accuse par-là même directement et doit aussitôt se rétracter...

De deux choses l’une :

- Ou bien la Religion n’a concerné qu’un **morceau du Temps** (et même un morceau minuscule, infime, en ne considérant encore que le passé et sans mettre l’avenir dans la balance !) ; et alors on doit en conclure qu’elle n’avait qu’une réalité **Subjective**, qu’elle fut l’œuvre de l’imagination des hommes, une illusion fondée sur la crédulité de la masse des fidèles et la rouerie des prêtres. Triste conclusion pour un esprit religieux !

Deux Révolutions Totales

- Ou bien le règne de l'Esprit eut un fondement **Objectif**, a à voir avec la Perpétuité du temps, et par suite **avec l'Éternité** (pour qui la perpétuité n'est pas même un instant) ; et alors les Croyants historiques, ceux de la brève religion Vivante, se trouvent disqualifiés, dépourvus de tout moyen pour en rendre compte, contraints à l'humilité vis-à-vis de "plus religieux" qu'eux en quelque sorte. Quelle vexation pour un esprit religieux ! Et que peut vouloir dire "plus que religieux" ? Où irait-on pêcher cette espèce de Croyants dont le monde n'a jamais entendu parler ?

Comment sortir de ce dilemme ?

•••

Issue

Effectivement, nous ne trouvons aucun point d'appui : ni dans la civilisation religieuse, ni dans la barbarie païenne qui lui fit suite jusqu'à présent.

Avant tout il faut être clair en ce qui concerne **l'ennemi** : la Secte dominante du Paganisme Intégral qui, tel Protée, change de forme à volonté. Ce sont les faux Libres-penseurs comtistes et les Cléricaux proudhoniens ; les Cyniques et les Occultistes ; les faux Humanistes, vrais francs-maçons dégénérés de la Démon-cratie, et les Racistes du nazisme.

Face à cette Domination forcenée planétaire (onusienne), la religion persécutée se trouve acculée, d'une part dans le Millénarisme, d'autre part dans le Panthéisme de combat. L'Islam vivant, qui fait trembler la Caste Barbare, avec l'éveil de son milliard de fidèles, ne doit pas faire illusion, ses faiblesses sont graves. Depuis 1840, avec l'Égyptien Méhmet Ali et le Perse Mirza Mohamed (le Bâb), il se lève par vagues successives pour trouver son Luther, c'est-à-dire pour engendrer sur son propre fond un Déisme Moderne ; en vain ! Le Paganisme dominant, qui l'accuse de refuser la "modernité", lui INTERDIT la chose absolument, et par le fer et le feu à la moindre velléité. C'est le Diktat du Cléricalisme, mâtiné d'occultisme, qu'on veut lui imposer ; et pour ce faire, on bat le rappel dans le monde musulman afin d'y recruter des mercenaires Libres-penseurs et Cyniques. Diviser pour Régner ! Bref, l'Islam vivant si puissant virtuellement, ne possède pas un centimètre carré de Terre d'Islam (Dar al-Islam) ! Et avant même de s'être Modernisé de façon Orthodoxe Parfaite, il est contraint de découvrir un Panthéisme et un Millénarisme de forme Intégrale, qui le mettent sur la Défensive stratégique et le poussent à la Marginalisation. Voilà donc où en sont tous nos **amis**, si on ne craint pas de regarder la réalité en face.

Deux Révolutions Totales

Trouver une issue, c'est connaître la domination païenne, mais ne rien y rechercher qui concerne le problème. De même, le panthéisme n'offre aucun élément permettant de surmonter la Crise Générale de la Religion. Que nous proposaient en 1840 Pierre Leroux et Auguste Blanqui ? Leroux, spéculatif, prêchait la spiritualisation complète de la Métempsychose des premiers Grecs : la "réexistence en l'humanité", sans aucun souvenir possible des vies antérieures. Blanqui, sensualiste, aboutit à quelque chose d'analogue, certifiant que nous avons dans l'univers illimité nécessairement des Sosies parfaits, des "Ménechmes" (l'Éternité par les Astres). Que pouvons-nous faire de ces fantaisies sincères et hardies ? Ce n'est pas avec des rêveries qu'on renversera le trône du Grand-Lama du Vatican, qu'on fera taire ses obscénités du genre : "la nécessaire nouvelle évangélisation catholique ne saurait être confondue avec le prosélytisme" (Jean-Paul II : "L'Église en Europe" – juin 2003).

•••

La solution de la Crise Générale de la Religion (y compris l'Athéisme) demande de revenir au dilemme que nous avons rencontré, mais en retournant les données qui menaient à une impasse. Il faut dire aux héritiers de la religion Vivante :

- Force est de reconnaître que le règne de l'Esprit comme tel n'a concerné qu'un morceau du Temps, mais cela ne met pas du tout en cause son fondement **Objectif**, sa validité vis-à-vis même de l'Éternité !

- À condition que les Croyants classiques, orthodoxes, y compris les adeptes de la religion parfaite, Déiste, acceptent de remettre en cause leur équipement **Subjectif** par une **Réforme Totale**, ils se feront les seuls vrais soldats de Dieu, perpétuant le BON DÉPÔT impérissable de l'ancienne religion Vivante par ailleurs révolue ; à la façon de Saint Paul, haï par le Sanhédrin, sacrifié par Rome, et bravant les assassins de la secte judaïsante de Jérusalem, Paul qui prêche "SON Évangile", se fait héroïque "Apôtre des GENTILS" et par suite véritable bâtisseur de l'Église catholique.

•••

Paul : à Timothée et Tite

"Tu sais que tous ceux d'Asie m'ont lâché. Et à mon premier procès, personne ne m'a soutenu.

Sache-le bien : dans les derniers jours, il y aura une période pénible : les hommes deviendront ennemis des bons et n'auront de la pitié que les dehors. Tous ceux qui voudront vivre pieusement en Jésus-Christ auront à subir la persécution.

Deux Révolutions Totales

Tu es un bon soldat de Jésus-Christ, souffre avec moi. Ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a départi.

Évite les disputes concernant la Torah ; elles sont inutiles et vaines. Par la vertu du Saint-esprit qui habite en nous, CONSERVE LE BON DÉPÔT DE JÉSUS-CHRIST.”

•••

Reprenons.

1- Le fait que la page de la religion Vivante orthodoxe **est tournée depuis 200 ans** n'est guère difficile à admettre, et à prouver dès que l'on a consenti à l'admettre. La “crise des vocations” au Cléricalisme païen ne doit pas étonner, même si la réaction “intégriste” donne un alibi en or au “modernisme” officiel, alors que ce dernier remplit sa vraie mission dictée par la Caste barbare au pouvoir : étouffer dans l'œuf toute résurgence de Panthéisme qualifié de “fanatisme”, et toute expression de Millénarisme dans la chasse aux “sectes”. Le Pape de la bondieuserie, champion de la “Repentance” et “canoniseur” à jet continu, n'est pas près d'amnistier Félicité de Lamennais !

2- Ce qui doit être précisé est le point suivant : de même que la religion Vivante a pris fin, de même elle eut **un début relativement récent** dans l'histoire humaine. En principe, il suffirait de rappeler aux Croyants que ce n'est pas Isaïe qui fit la révolution chrétienne, mais bien Jésus-Christ, que ce ne fut pas Abraham qui fit la révolution musulmane, mais bien Mahomet, et ainsi de suite.

Mais il faut aller plus loin, et replacer carrément tous les “Anciens Testaments” à la place qui leur revient. L'adhésion au Dogme de **l'hégémonie de l'Esprit sur la Réalité** (depuis l'Au-delà de l'au-delà jusqu'en Ici-bas) fut **la chose la plus difficile du monde à concevoir pour l'homme “Naturel”**, porté au contraire totalement dans le sens INVERSE : vers le Mythe de l'hégémonie de la Matière. Ceci “dépasse l'entendement” du Croyant classique (et même du Païen dominant actuel, qui n'est, rappelons-le toujours, qu'un croyant putréfié). Or, réciproquement, une fois le Dogme de l'Esprit-roi admis, on a ce qu'on appelait autrefois **l'homme “Policé”** – qui se dit plus tard “Civilisé” –, **pour lequel l'homme “Naturel” est la chose la plus difficile du monde à concevoir**. Entendons-nous bien sur ce point : pour l'homme Policé, l'homme Naturel “aurait pu” exister, mais alors **il n'y aurait pas eu** de Création ! Et il “pourrait” exister, mais alors **il n'y aurait plus** de Création. Bref, si le Mythe de l'hégémonie de la Matière sur la Réalité devait être admis, la Réalité ne pourrait se concevoir que comme Chaos, quasi-néant, sinon Néant même, au point qu'il n'y aurait même pas de Matière au sens que le civilisé donne à ce mot !

Quelle est l'issue possible de ce labyrinthe crétois où nous a fourré l'analyse de la Religion ? “L'homme Naturel” a-t-il existé, oui ou non ? C'est bien l'homme du

Deux Révolutions Totales

monde religieux qui a créé cette expression ; où est-il allé la pêcher, et quel sens exact lui donna-t-il ? L'homme Naturel, c'est ce à quoi l'Antiquité faisait allusion en parlant de "Grecs et Barbares", et ce à quoi on fit allusion en parlant d'"Européens et Sauvages". Ce n'était donc pas une fiction, un homme "impossible", mais un fait, quoique "anormal" aux yeux de la civilisation religieuse. Mais accusait-on pour autant ces Barbares et Sauvages de professer le Mythe de l'hégémonie de la Matière ? Oui et non ! Comment cela, oui et non ; n'est-ce pas l'un ou l'autre ? Le Croyant est perturbé par l'existence d'hommes Naturels.

Nous sommes dans un Présent pris dans le Temps, et **IL Y A** des "peuples sans lois", comme si nous étions, soit au Début du monde, soit à la Fin du monde ! Lors des Invasions Barbares, autour de 400, le chrétien Prudence dit : "Comme l'homme est supérieur aux animaux, de même les Romains chrétiens sont supérieurs aux Barbares idolâtres". Et Synésius : les Germains sont rebelles à toute assimilation civilisée. Devant le danger barbare, Jérôme dit : "Ce sont nos péchés qui font la force des Barbares. Nous déplaisons tant à Dieu que la rage des Barbares est l'instrument de sa colère à notre endroit". Après le passage de la vague Vandale en Espagne, Orose dit : Dieu a toléré les invasions pour mettre ces peuples au contact du monde catholique qui les convertira. Et Augustin, qui inclinait à croire à la fin de Rome et du monde quelques années plus tôt, dit alors : l'un des signes de la fin du monde annoncée par l'Évangile est loin d'être encore réalisé : la conversion des barbares au Christ. La menace est devenue une chance, la crainte espérance.



Que sont donc les hommes Naturels, dont l'existence réelle doit être reconnue, pour la Religion (qu'elle fleurisse ou dépérisse) ? Sont-ils effectivement Matérialistes ? La question n'est pas posée clairement de cette façon. Mais objectivement (inconsciemment), la Religion voit l'homme Naturel Matérialiste en puissance, mais nullement en acte. Concrètement :

- En aucune façon les Croyants ne voient les Sauvages comme des Païens (comme des Croyants dégénérés, qu'ils découvrent exclusivement dans leurs propres rangs. Salvien disait : le parjure chez le Franc est-il aussi criminel que chez le Romain ? Le Franc pense que le parjure est normal, et se parjure au nom d'une idole qui n'est qu'un démon ; le vrai crime est celui du Romain, qui trahit sa propre doctrine, et qui se parjure en se donnant pour un sectateur du Christ).

- Tant qu'il y a des hommes, hier comme demain, ce ne peuvent être que des Spiritualistes, virtuels ou effectifs, sains ou malades.

- Les communautés d'hommes Naturels doivent être regardées de la même manière que les enfants d'une famille Civilisée : ils demandent à être éduqués, et on

Deux Révolutions Totales

peut les élever bien ou mal. Le fait que les peuples-enfants comprennent des ADULTES-enfants ne pose pas problème (là est la faille).

Voyons comment Croyants et Païens abordent les peuples-enfants, point sur lequel ils sont d'accord, mais qu'ils traitent différemment.

1- CROYANTS

- **L'Idéaliste** déclare que, au nom de la FOI, les sauvages doivent être convertis à la Religion, qui les ouvrira à la Science.

- **L'Empiriste** déclare, au nom de la RAISON, que si l'on transmet aux sauvages les bienfaits de la Science, ils s'ouvriront à la Religion.

Les Mystiques exclusifs se cantonneront à la Foi ; les Athées exaltés s'en tiendront à la Raison.

2- PAÏENS (ils prétendent que, en tout temps, on ne peut être que païen)

- **Le Clérical** prétend subordonner la Foi au Culte. Les sauvages ne sont donc que de malheureux Croyants dégénérés, que les curés bondieusards doivent prendre en main, de peur qu'ils ne se régénèrent et se fassent Rationalistes empiristes ou, pire, Athées.

- Le prétendu **Libre-penseur** prétend subordonner la Raison au "Bon Sens" vulgaire. Les sauvages ne sont donc que d'heureux Croyants dégénérés, que les "instituteurs" scientifiques doivent prendre en main, de peur qu'ils ne se régénèrent et se fassent Fidéistes idéalistes ou, pire, Mystiques.

Les Occultistes crient : vive la Sorcellerie ! les Incantations, la Magie et la Divination ! Les Cyniques crient : vive la Razzia ! le Potlatch, le Pillage et les Orgies !

Le Matérialisme, ce spectre qui hante le Croyant

Deux Matérialismes

Voilà donc où nous en sommes : du point de vue de la Religion, de l'Esprit-roi, le Matérialisme se trouve partout, comme un spectre qui hante la Réalité et le Croyant.

- On le trouve **aux bords extrêmes du Temps** de façon dramatique et épique ; pour prendre l'exemple chrétien :

- **SONGE** : C'est le Serpent de **la Genèse** (3 : 1 ; 3 : 14), cause de la Chute et qui fut maudit.

- **VISION** : C'est le même Serpent "qui n'est autre que Satan" de **l'Apocalypse** (20 : 12), inspirant les Méchants Maîtres de la terre, vaincus par l'armée céleste au Grand Jour de la Guerre de Dieu (Apoc. 16 : 16).

- Et l'on trouve le Matérialisme **dans tout le cours du Temps**, devant le nez des Croyants, en chair et en os, dans l'existence des Sauvages. Mais il s'agit cette fois d'une Épreuve toute pratique pour les Croyants, un défi mais non une réalité :

- Le **Méchant sauvage** est menace matérialiste dans la limite où il appelle les Croyants à confesser leur infidélité, leur propre déchéance païenne ;

- Le **Bon sauvage** est chance invitant les Croyants à DRESSER les Sauvages, pour que ces Adultes-enfants évitent un développement matérialiste en étant portés à l'Âge de Raison (7 ans) sous la férule civilisatrice des Croyants.

La Religion nous mène la vie dure ; car ce n'est pas une mince affaire que de prendre au collet le Matérialisme qui l'obsède incontestablement, de son propre aveu.

- Ce n'est pas le règne de Satan que Dieu, comme **Créateur**, n'a jamais voulu ni ne voudra jamais admettre ;

- Ce n'est ni le Paganisme triomphant chez les Croyants, ni l'Idolâtrie victorieuse des Sauvages, que la **Révélation** armant les hommes ne tolérera jamais.

Qu'est donc ce Monstre insaisissable du Matérialisme qui, tel celui du Loch Ness (Nessie), habite les eaux de la Religion ?

•••

Deux Révolutions Totales

Ce qui achève de semer la confusion, c'est la facilité avec laquelle on associe le Matérialisme qui hante la religion avec le **Matérialisme Philosophique** ; chose la moins admissible de toutes, au point qu'il faudra bien un jour trouver deux noms distincts pour désigner ces deux idées complètement étrangères l'une à l'autre.

Le Matérialisme Philosophique rigoureux élève bien la Matière au rang de Substance concurrente de l'Esprit pour rendre compte de la Réalité, et coïncide avec l'Athéisme, représenté par le courant qui va de Démocrite (-410) à d'Holbach (1770).

Mais ce Matérialisme Philosophique n'a point du tout le caractère du matérialisme que nous avons vu défier la Réalité Religieuse en son cœur, de manière dogmatique, comme le fantôme de Satan ; et de manière empirique, dans les Sauvages inquiétants. Pourquoi donc ?

- Parce que, précisément, c'est une **École** philosophique et, à ce titre, un mouvement de pensée qui est partie prenante de la civilisation religieuse, en aucune façon essentiellement "étranger" à cette dernière comme l'est le matérialisme que nous pourchassons.

- En effet, le matérialisme Philosophique retourne simplement la **Raison** du monde religieux contre sa Foi, et la Matière du monde religieux contre son Esprit. Il s'agit donc d'une joute de caractère théologique que l'Orthodoxie religieuse doit périodiquement affronter contre les Athées, qui n'est pas plus redoutable que celle qu'elle doit livrer contre les Mystiques exaltés.

- La Matière dont s'emparent les Athées n'a rien à voir avec le Tohu-bohu ténébreux et rageur des juifs, qui a son équivalent dans le Chaos des Grecs. Tout au contraire : il s'agit de la Matière admise et revendiquée sous le règne de l'Esprit, telle la "**Matière Première**"⁶ d'Aristote, qu'il ne voit pas d'inconvénient à poser comme co-éternelle de Zeus.

⁶ C'est cette MÊME Matière Première que la religion Pure des déistes modernes nommera le "Néant" de Dieu. C'est cela, passer du Simple au Pur ! Qu'on n'objecte pas que "déjà" les chrétiens médiévaux parlent de création EX NIHILO ; on ignore alors la distinction tranchée entre Non-être et Néant, et ce qui préoccupe d'abord est la diversité et la hiérarchie des êtres dans un monde Défini. Saint Thomas d'Aquin lui-même se contente de dire : "rien ne nous oblige à admettre l'éternité de la matière première, et seule la foi nous contraint de la déclarer créée" (Compendium – chap. 99). Et dans la Somme contre les Gentils, il dit : "Les êtres COMPOSÉS, unissant une forme et une matière, sont soumis à la contrariété, et sont donc engendrés et corruptibles. Les êtres simples, au contraire, sont incorruptibles et doivent être "créés" directement par Dieu. Tels sont : les Anges/les Âmes ; les Astres ; et la Matière Première" (L. II, chap. 42, 8). Il y a donc selon Saint Thomas :

- de l'esprit créé **actif**, lequel est **Multiple** : Anges/Âmes ; esprits **NOBLES** ;
- de l'esprit créé **passif**, lequel est **Un** : la Matière Première ; esprit **VIL** ;

Deux Révolutions Totales

• Le Matérialisme des Athées choque bien sûr les Croyants, mais ne peut guère les effrayer, puisque c'est essentiellement LEUR matière qu'ils empruntent et prétendent retourner contre Dieu et l'Âme (les Croyants disent même que le Corps humain est "temple de l'âme") : une matière essentiellement **Inerte** et Passive, ne pouvant admettre que le mouvement **Mécanique**, et se résolvant en Atomes (insécables ultimes). Ce dont les Croyants accusent les Athées, c'est surtout de nier la Liberté et la Responsabilité humaines. Bien sûr, les Athées doivent reconnaître l'existence du Mouvement dans le Monde, mais ce ne peut être qu'un mouvement Provoqué, Accessoire, sous peine de basculer dans le Panthéisme Sensualiste. Épicure adoptait pour cela l'idée de la "Déclinaison des atomes" et la variété de ces derniers. D'Holbach introduisait des Molécules hétérogènes à l'intérieur de chaque corps individué, fournissant l'"énergie" de ces corps par leurs actions et réactions. Mais, tout en déclarant : "tout est mouvement dans l'Univers", d'Holbach ajoutait : "Tout corps est mû par quelque autre corps qui le frappe. À proprement parler, il n'y a point de mouvements spontanés dans les corps". Bref, en exagérant le "conditionnement des hommes par le milieu" professé par les Croyants empiristes, pour que l'Humanité se comporte comme la Nature à tout point de vue, ces derniers ne se posaient qu'en extrémistes d'un courant central de la Religion, tandis qu'ils se posaient comme la droite des Panthéistes Sensualistes, en sacrifiant l'Unité, l'Homogénéité de la Matière (D'Holbach "régresse" donc sur ce point par rapport à Spinoza).

• Le Matérialisme Philosophique n'ébranla jamais les bases de la Société Religieuse, **tout au contraire**. Pourquoi ?

- Il ne fut jamais professé que par **une poignée de gens de l'élite dirigeante**. Robespierre disait que l'Athéisme était une idéologie d'"aristocrates". Et bien que ces personnages fussent périodiquement très influents dans le monde intellectuel, on ne vit jamais, durant 25 siècles de civilisation, s'établir une société Athée. Dans les brèves expériences de la chose, tel le Culte de la Raison en 1794 et le régime finissant de l'Albanais Enver Hodja, les quelques personnes sincèrement Athées furent submergées par les Cyniques et finalement manipulées par les faux Libres-penseurs.

Il en alla de même pour les Mystiques exaltés, parti diamétralement opposé et identique à celui des Athées. Lesdits Enthousiastes, eux, trouvaient un large écho

- et de l'esprit créé **MIXTE** : les Astres (faits de matière première incorruptible, et soumis à un mouvement circulaire sans repos, produit par un ange ; ce mouvement a pour but la multiplication des hommes pour la vie éternelle, de sorte qu'une fois le nombre COMPLET des élus obtenus, à la fin du monde, leur mouvement cessera et ils subsisteront immobiles perpétuellement (Compendium – chap. 74 et 171).

Ainsi, la Matière Première, quoique créée, est "Immortelle"...

Deux Révolutions Totales

dans les dernières classes de la société, mais ces “Assassins”, “Anabaptistes” et autres, entraînés à des excès, vite divisés, finirent par être traités comme des purs bandits pour n’avoir été que des utopistes.

- En vérité les Athées – tout comme les Exaltés – ont toujours surgi lors de crises de croissance aiguë de la société Religieuse, et les uns et les autres **ont réellement contribué, complètement à leur insu, au perfectionnement de la civilisation** et donc de l’idée de Dieu, absolument nécessaire à leur époque. Les excès mêmes des extrémistes empêchaient de revenir en arrière et permettaient de curer à fond ce qu’on considérait désormais comme des “superstitions”. L’orage passé, la nouvelle Orthodoxie ne se privait pas de retenir la part précieuse de l’apport des deux mouvements, et de “recycler” les éléments raisonnables. Ainsi, le Cardinal De Cues, pourtant “platonicien” invétéré, s’il condamne le Hasard de l’athée Épicure, rend hommage à sa dénonciation de l’anthropomorphisme des jupitériens Vieux-Romains, à l’heure où Rome faisait à son tour sa révolution “socratique” (-290).

- Ce ne sont pas les Croyants, **mais les Cléricaux Païens** qui ont toujours diabolisé le matérialisme philosophique. Au 18^{ème} siècle, l’Athée d’Holbach, le Franc-maçon Voltaire, l’Idéaliste déiste Rousseau, l’Empiriste déiste Helvétius et le Mystique Saint Martin formaient une même armée contre le Paganisme dominant, Clérical (Bergier) et Libre-penseur (d’Alembert). Traiter les Croyants – ou spiritualistes au sens large – d’Athées est une vieille habitude des Cléricaux ! C’est le titre qu’ils donnèrent aux chrétiens ! Pensez donc : la “religion de nos pères” est en danger ! Les Koraïchites firent aussi le coup à Mahomet. Certes, Cléricaux et Libres-penseurs, Occultistes et Cyniques, dualistes démonistes et dualistes angélistes, HAÏSSENT la religion Vivante ; telle est la horde des Païens.

•••

Il nous faut à tout prix mettre la main sur le “Matérialisme” qui hante la Réalité Religieuse et la Mentalité Religieuse !

Nous savons que ce Matérialisme n’a rien à voir avec **le Paganisme**, qui n’est que corruption du Spiritualisme. Nous savons aussi qu’il n’a rien à voir avec le matérialisme Philosophique, lequel, même sous la forme stricte de **l’Athéisme**, contribue indirectement au perfectionnement du règne de l’Esprit.

Alors ? Alors il faut revenir au point où la Religion nous a montré elle-même qu’elle traînait ce Matérialisme derrière elle comme son ombre :

- Aux deux bornes du Temps, la religion nous montre le Matérialisme sous sa forme **Absolue**, mais comme un **Phantasme**, représenté par **Satan**, cette créature spirituelle révoltée, nourrissant le rêve fou de “rétablir” le Tohu-bohu mythique qui

Deux Révolutions Totales

aurait précédé la Création même (aucun détail ne nous en est donné ; c'est un "épouvantail") !

- Dans tout le cours du Temps, la religion nous montre le Matérialisme sous une forme tout à fait **Sensible**, mais on ne peut plus **Relative**, chez les "**Sauvages**", ces Adultes-enfants, qui **nous** alertent du danger de "fin du monde" que provoque notre propre impiété ; ou bien qui "risquent" de développer chez eux le matérialisme si nous manquons à notre devoir de les éduquer selon la Civilisation (Foi-Raison).

C'est à ces deux données que nous devons solidement nous accrocher, si nous voulons résoudre le problème qui tenaille inévitablement les Croyants – et spiritualistes au sens large – de nos jours : la religion Vivante n'a effectivement concerné qu'un "morceau" du Temps, mais elle n'en a pas moins un fondement qui dépasse même le Temps tout entier et marque l'"Éternité". Le Croyant Classique qui, selon le Dogme de l'Esprit, fonctionne Éternité Absolue et Temps Relatif, ne peut pas s'y retrouver tout seul. Nous devons donc l'aider, et nous ne pouvons le faire que sans trop bousculer son Dogme dans un premier temps. Ceci se peut de la manière suivante : conserver **les notions** auxquelles il est attaché et qu'il comprend – Éternité-Temps –, et en intervertir **le rôle** qui leur est traditionnellement assigné, lui proposant donc d'examiner ce que cela donne si on envisage le Temps ABSOLU et l'Éternité RELATIVE.

- Si l'on accepte de considérer – par simple hypothèse – **le Temps comme absolu**, il ne s'agit plus de la traditionnelle Chronologie, une durée Perpétuelle où il ne se passe fondamentalement quasiment rien, sauf à ses Bornes indéfinies : Genèse-Apocalypse, Chute originelle-Jugement dernier. Au contraire, c'est ce qui SE PASSE concrètement au sein du Temps qui prend une valeur décisive, et en particulier l'effort des Hommes liés à la Nature, et les bouleversements sociaux qui affectent les relations des hommes Entre Eux. Or, dans cette nouvelle approche, **chaque "morceau du temps"** qui se distingue qualitativement du reste, par ce qui s'y passe et par la nature de l'effort des hommes, est ABSOLU. Tel est le cas des **25 siècles du règne de l'Esprit**, de la découverte de la réalité de l'Esprit et de l'approfondissement de cette réalité pour en Purifier la forme Simple initiale. Bref, le temps vu comme absolu conduit à honorer sans réserve la Religion, non pas comme une "invention", mais comme ayant mis le doigt sur le fait que **l'Esprit est OBJECTIVEMENT constitutif de la Réalité même**, de la Réalité en Elle-même, de la Réalité "Éternelle".

- Mais si c'est le Temps qui a le privilège d'être Absolu, et ne pouvant y avoir deux absolus (!), le complément nécessaire de l'absolu, **le RELATIF**, vient **caractériser l'Éternité**, qu'on ne peut évidemment pas abandonner dans la mesure où on continue à parler du Temps. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire : Éternité Relative ?

Deux Révolutions Totales

C'est que concevoir l'Éternité, la Réalité en Elle-même, exclusivement sous l'angle de l'Esprit est UNILATÉRAL ; que **la Réalité en Elle-même peut tout aussi bien être dite le contraire : Matière** ; que la Réalité UNE est "à double face", Matière/Esprit ; que ces deux Substances considérées auparavant de façon exclusive ne forment qu'une Réalité qui n'est ainsi "différenciée" que par les deux manières possibles – et également fondées – de l'envisager ; que Matière et Esprit sont deux contraires IDENTIQUES en dernière analyse, si on parvient à une idée Pure de chacun de ces "**pôles**" ; bref, que la Réalité qui ne forme qu'un seul "**aimant**", est Une absolument mais Duelle RELATIVEMENT.

Il peut sembler difficile à un Croyant de prendre un tel recul, avec sang-froid, vis-à-vis de sa Foi. Évidemment, c'est lui demander une **RÉFORME TOTALE** de la Religion Classique. Mais qu'a-t-il à perdre, dans le naufrage actuel du spiritualisme sous domination païenne ? En vérité, il n'y a PAS d'autre choix que cette Réforme Totale, de sorte qu'il Y AURA de toute façon des Croyants d'élite pour embrasser cette cause proposée par notre Église avec la plus grande ardeur, et quelles que soient les tribulations à endurer. Et cela suffira bien à la longue ! D'ailleurs, s'il n'y a rien à perdre à la Réforme Totale de la Religion, il y a tout à gagner.

• **Dans le Temps**, c'est découvrir la Religion Vivante plus vraie et glorieuse que ce qu'on crut durant 25 siècles. La Révélation ponctuelle ne vaut-elle point par ce que l'on en FIT ? Les Apôtres, les Martyrs, les Apologistes, les Docteurs et les Saints n'ont-ils fait que s'amuser à rappeler la Vérité Immuable ? Non pas ! Ils furent la Religion elle-même. Et les Jupitériens, les Catholiques, les Confucéens, les Bouddhistes, les Musulmans, les Déistes, n'ont-ils pas "providentiellement" apporté leur pierre à la Religion Unique, comme ils le pouvaient et comme ils le devaient, dans les contrées et aux époques où ils se trouvaient ?

• **Dans l'Éternité**, avec la Réforme Totale, Dieu se trouve sauvé, puisque invinciblement constitutif de la Réalité. Certes, il faut que les Croyants aillent à la découverte de "l'autre face" de la Réalité, cette Matière énigmatique qui hanta la Religion, tellement "étrangère" au Dogme de l'Esprit, avec ce sens insidieux d'étranger (= hostem, hostile). Mais quelle aventure, que d'entreprendre de faire de cet hostem (étranger ennemi) un hospitem (hôte, maître de l'étranger) ! En même temps que l'Œcuménisme devenu enfin possible (depuis 1250 ans, même Orthodoxes et Catholiques campent dans leurs chasses gardées !), c'est découvrir que Civiliser le Monde n'était pas tout ! qu'une tâche totalement inédite nous était "réservée" : unir réellement la famille humaine et donner un essor réel aux personnes ; féconder la Liberté par l'Égalité ; briser le joug des Armes et des Frontières, de l'Argent et des Classes sociales ; nous faire Esclaves de la Nature pour en être vraiment Maîtres.

Deux Révolutions Totales

C'est tout cela que nous appelons le Comm-Anar et l'avènement de la "3^{ème} espèce" de la Race d'Homme.

•••

Alors, ce fichu "revers" de la médaille de la Réalité, **la Matière**, comment se dévoile-t-il ? Précisons cela, car le paragraphe précédent allait un peu vite ! Revenons à notre hypothèse du Temps ayant le privilège de l'Absolu, "schème régulateur" (comme disait Kant) immédiatement fécond, puisqu'il conserve la Chronologie mais nous porte à cette sorte de Quête du Graal qui consiste à aller recueillir sa sève, à nous dépouiller de tout parti-pris pour nous laisser aller à "vivre" le Temps tel qu'il s'est lui-même "passé".

Le morceau de Temps se laisse "absolument" identifier (malgré les contorsions des faux savants païens) depuis les Grecs jusqu'à la Révolution française en Occident. Y eut-il jamais de Socrate chez les Mèdes, à Mycènes, chez les "Centaures" de Thessalie, et chez les Doriens avant la Guerre de Troie ? Et où donc se montre un Kant de nos jours ! Quand Pisistrate (-560) fixe le canon homérique, cela fait 125 ans qu'il n'y a plus de "roi" à Athènes, mais deux Archontes électifs annuels et un Aréopage, et c'est avec un œil religieux, civilisé, qu'on lit maintenant les chants du vieil aède "barbare", dont l'existence légendaire est supposée dater de 300 ans en arrière, Homère côtoyant Lycurgue (9^{ème} siècle avant J.-C.).

Ce que nous devons examiner, ce ne sont donc plus les "sauvages" que les Cités civilisées vont rencontrer, ne plus comprendre et laborieusement réduire durant les siècles de Religion Vivante, mais le "morceau de Temps", absolument identifiable lui aussi, qui a précédé l'époque Religieuse. Que fut cette époque ? Ce fut celle de la Société Parentale, et c'est cette humanité qui professa le Matérialisme que nous cherchons, qui n'est ni le Paganisme, ni l'Athéisme, mais le matérialisme ABSOLU plongé dans le "Temps", et que les "Anciens Testaments" de la religion transportent au seuil de l'Éternité (soit par le "Songe" de l'origine des siècles, soit par la "Vision" de la consommation des siècles).

Oui, une Humanité, un Monde et une Réalité matérialistes ont bien existé en plein dans le "Temps" ; et cette époque du Matérialisme peut être située très précisément : si celle de l'Esprit fut celle de nos parents, celle de la Matière, qui en fut l'"antithèse", fut tout bonnement celle de nos grands-parents, époque de l'homme Naturel qui ne fut précédée d'aucune autre, et sans laquelle il n'y aurait jamais eu ni Civilisation ni Religion.

•••

Matérialisme “Originel”

Examinons de plus près l'époque du Matérialisme “originel”, “primitif”, Pré-religieux.

- Le Matérialisme est transporté aux “limites” du Temps par le Spiritualisme. C'est tout à fait logique. D'abord, fondamentalement il ne peut pas en être autrement, puisque le Règne de l'Esprit ne peut se concevoir lui-même que comme couvrant tout le temps d'une manière ou d'une autre. Ensuite, le règne de l'Esprit doit nécessairement conserver l'écho de celui de la Matière, puisqu'IL EN VIENT ; d'où sa **mention dans les “anciens testaments”** de la Religion. D'où, en particulier, l'histoire des mystérieux NEPHÏLIM dans la Bible juive (Genèse 6 : 4 ; Nombres 13 : 33) ; ces redoutables Géants, chasseurs invincibles, nés des Génies mâles (fils d'Élohim) ayant engrossé les “appétissantes” femelles humaines. La Bible dit que ces Géants ne sont autres que les FORTS d'antan, les GIBBÔRIM, tels Nemrod. On précise même : ce sont les ANAQÏM, les Chefs, régnant sur les “montagnes” (altitude 900 m) de la région d'Hébron, vers -1250 (On situe l'Exode de Moïse vers -1230). L'histoire des Titans grecs que Zeus doit vaincre pour sortir le monde du règne matérialiste de Cronos est de même nature.

- Pour comprendre cette mémoire mythique et tragique du règne de la Matière chez les Croyants, il faut considérer que **ce souvenir épouvantable vient de l'effondrement** de l'époque matérialiste, qui n'est plus vue que comme une époque folle ; mais elle ne fut pas toujours telle ! Que dirions-nous s'il nous fallait juger la civilisation religieuse d'après la barbarie païenne actuelle ?

- Il nous faut surtout comprendre **la Mentalité Parentale** de nos grands-parents. Là est d'ailleurs tout le problème ! Quand les Espagnols débarquèrent chez les Amérindiens, à la fin du 15^{ème} siècle, il y eut une incompréhension mutuelle ABSOLUE entre l'ancien et le nouveau Monde. Des deux côtés, mais de manière opposée, le monde d'en-face était “fascinant, indéfinissable et souvent effrayant” (Histoire du nouveau monde – Fayard 1991). Du côté indien, les blancs eux-mêmes étaient vus comme des génies sensibles, des “invités” aériens bienfaisants ou malfaisants selon la conjoncture. Or, aujourd'hui encore nos “intellectuels” ne comprennent RIEN à nos grands-parents, leur donnant des “dieux”, les faisant croire à des “esprits”. Lévi-Strauss a même élevé cette incompréhension au rang de théorie : eux et nous, c'est deux voies étrangères que l'homme peut prendre...

- Il est grand temps de comprendre le Matérialisme des **Adultes-enfants** ! Contrairement au matérialisme Philosophique, celui-là fut l'“âme” d'une société, et

Deux Révolutions Totales

durant des dizaines de milliers d'années, depuis l'âge des cavernes jusqu'aux Grecs archaïques en Occident ; et jusqu'aux Chinois archaïques en Orient.

Que veut dire Adultes-enfants ? Ce sont des enfants, parce que c'est la première humanité, qui ne peut être que Matérialiste, comme le sont et le seront toujours VIRTUELLEMENT les enfants. Ce sont des Adultes, parce qu'ils sont Matérialistes EFFECTIVEMENT, formant une société authentique qui est Matérialiste, une société même étonnamment solide parce que la Matière est réellement constitutive de la Réalité en Elle-même.

- Qu'est la Matière de l'homme Naturel, de la société Parentale ? C'est simple, pour-Nous (non en Elle-même), la Matière est VIE. Non pas notre "vie" à nous, celle de la biologie distincte de la mécanique parce que mécanique "plus complexe" ! Le Matérialisme Primitif, le seul historique, âme d'une société, fait de **la Vie** ce qu'est pour nous **la Pensée**. Rien donc non plus à voir avec le Panthéisme Sensualiste des civilisés qui professe l'idée de "la matière en mouvement". Dans le vrai Matérialisme, celui de nos grands-parents (celui de nos parents n'est qu'un "accident" du Spiritualisme), c'est dans la Matière, qui se donne immédiatement comme Vie, que se trouve exclusivement toute Spontanéité pure (ce qui est la Conscience religieuse). Ceci dit, de la même façon que dans la religion il y a l'esprit ACTIF résidant chez les Personnes et l'esprit PASSIF marquant les Choses, dans la mentalité matérialiste la vie ACTIVE réside dans les "choses" de la Nature et la vie PASSIVE marque les "personnes" de l'Humanité. Car il n'y a pas nos "choses" à nous, mais les rameaux de l'Arbre naturel, ou les organes de l'Animal naturel ; et il n'y a pas nos "personnes" à nous, mais la Communauté parentale, la communauté de sang, avec son Cerveau Collectif. De sorte que s'il y a l'équivalent de l'Inerte, de l'Inorganique, c'est chez certaines peuplades parentales que l'Homme Primitif peut le trouver (ou individus indésirables de la parenté directe même) !

- Quelle allure prend la croyance **Matérialiste comme Système** ?

- De façon **immédiate**, le membre de la Communauté parentale ne dit pas "JE", ce qui ne vaut que pour un individu "privé", qui se veut acteur ; il dit "MOI", ce qui désigne un "objet" affecté : "représentant" de ses ancêtres et "objet" d'une initiation à une Tradition Immémoriale et intangible le liant à ses frères de sang et à sa contrée. Il ne dit pas non plus je "suis", qui veut dire "j'ai l'ÊTRE" ; mais moi "ai", qui veut dire "je suis l'EXISTENCE". (Il n'y a pas d'autre moyen d'exposer tout cela que d'utiliser les mots dont nous disposons, en tâchant de les "maltraiter" convenablement...). Ceci bouscule totalement nos Catégories mentales et semble difficile à saisir ; mais la difficulté cesse dans la mesure où nous parvenons à sacrifier notre préjugé voulant que "notre" corps – comme on dit ! – est une chose, et donc une machine. La pensée de l'homme parental s'exprime totalement dans le SOUFFLE qui lui permet de

Deux Révolutions Totales

PARLER (aidé par les Gestes de son corps); la parole prononçant des NOMS “efficaces”: d’où les malédictions et le nom “secret” de l’individu. Ensuite, le SOUFFLE vient du CŒUR, qui est lui-même moyen du SANG. Le “JE” civilisé croit penser parce qu’il émet une OPINION qui lui permet de JUGER (aidé par son Instruction issue d’écrits); l’opinion prétend transmettre des VÉRITÉS “démonstrées”. Ensuite, l’OPINION vient de la TÊTE, qui est elle-même le moyen de l’ÂME (dont la substance, par exemple chez les stoïciens, consiste d’Éther, c’est-à-dire de Quintessence, cinquième Élément de nature incomparablement plus “subtile” que le Feu même. C’était une manière de parler de l’esprit). Suite aux Noms efficaces venaient donc les arts opératoires : Divination et Magie.

- **La source** directe de la vie immédiate ne peut être envisagée autrement que dans la Fécondité sensible générale de Mère Nature. Telle était la Puissance Pour-nous, reflétée dans le régime social essentiellement Matriarcal.

- Reste alors l’intuition que l’homme Naturel avait de la Matière **en Elle-même**. Cette Mère Secrète se donnait comme l’Existence même, ce dont nos Occultistes se gargarisent en prenant un air profond, sous prétexte qu’ils ne peuvent la nommer que Vacuité ou Néant. Ce fameux Néant des Hindouistes, les juifs le nomment En-Sof.

• Le Matérialisme de la première humanité a une **riche et très longue histoire**, depuis l’homme des cavernes jusqu’à “l’Orient Ancien” : Égypte et Assyrie, où il atteint sa Perfection, sa forme Pure. Alors on a un calendrier Luni-solaire, la Vigueur du Taureau reconnue intervient dans la Fécondité de la Vache. C’est que les crues fertilisantes spontanées et périodiques des Grands Deltas du Nil et de l’Euphrate sont domestiquées par des canaux d’assèchement-irrigation, ceci permettant l’avènement d’“empires” autour d’une Ville-Temple qui se veut “nombriil du monde”, centre des quatre points cardinaux. Le monde est conçu comme un Ordre “bio-astrologique” (René Berthelot – 1938), objet de **Rituel Scrupuleux** (premier sens de “religion”). En effet, tout dépend du mouvement Circulaire annuel invariable du Soleil, parcourant les douze constellations du Zodiaque, et des relations de ce mouvement avec les phases de la Lune. D’où la dévotion Sidérale, centrée sur la Lune et son frère-époux le Soleil. En Égypte, le soleil est RÂ, et en Assyrie MARDOUK ; ils sont les maîtres non pas de l’Éternité, mais de l’**Immensité**. Ici-bas, il est un Chef (et la Grande Dame sa compagne) de l’**Illimité**, de “ce que le Soleil encercle” dans son parcours. Ce Chef est vu de manière inverse en Égypte et en Assyrie (La Royauté et les Dieux – Henri Frankfort, 1951) : c’est le FILS du Soleil en Égypte, et l’ÉLU du Soleil en Assyrie. Le **FILS** du Soleil est “Horus Vivant” ; l’ÉLU du Soleil est “Enlil le Fort”. Horus et Enlil sont de manière analogue comptables de l’ordre Cosmique, veillant à ce que le Soleil ne “meurt” pas entre son coucher et son lever.

Deux Révolutions Totales

• Quand on arrive à la Pureté finale du Matérialisme, avec le **SECRET** complet de la Matière qui se trouve “derrière” la pure **IMMENSITÉ**, on a le contraire absolument identique de ce à quoi parviendra le Spiritualisme parfait : le **MYSTÈRE** complet de l’Esprit qui se trouve “derrière” la pure **ÉTERNITÉ**. Autant dire que le Matérialisme et le Spiritualisme furent tous deux absolument fondés en se saisissant d’un aspect vraiment constitutif de la Réalité, et qu’ils furent tous deux unilatéraux, ne rendant compte que d’une “moitié” de la Réalité.

Une fois parvenus à leur perfection respective, ayant épuisé ce qu’ils avaient de légitime, le Mythe de la Matière comme plus tard le Dogme de l’Esprit, devaient entrer en Crise à cause de leur Unilatéralisme commun (En effet, si objectivement les deux systèmes souffraient du même **SUBSTANTIALISME** unilatéral, subjectivement il y correspondait le même **PRÉJUGÉ** exclusif : Matière et Esprit dans le premier cas, Mythe et Dogme dans le second cas).

Signalons aussi ceci : du côté de l’**Absolu** chacun était partial en privilégiant soit l’Immensité, soit l’Éternité ; parallèlement, du côté du **Relatif** chacun était également partial, privilégiant soit la Cosmographie (espace), soit la Chronologie (temps).

Enfin, un fait qui n’est pas sans conséquence doit être retenu : **chacun des deux Systèmes s’effondra bien avant d’avoir achevé son œuvre.**

Nous avons tous des grands-parents d’une société parentale matérialiste : les Achéens en Grèce, les Latins à Rome, les Gaulois en France, les Bretons en Angleterre, les Germains en Allemagne, etc. Dans leur grande majorité, ces peuples ne furent pas incorporés aux “empires” de la première humanité, malgré la prétention “illimitée” de ces derniers ; et ils ne parvinrent pas eux-mêmes à ce “stade suprême”, la société citoyenne spiritualiste s’étant déjà mise en travers (Ex. : les “empires” gaulois, sous Vespasien en 70 et sous Claude II en 270, sont complètement bâtards et sans avenir). De même, après la Révolution française, où en était la spiritualisation de l’Inde, du Zaïre, etc. ! La Barbarie Intégrale en Occident vint presque aussitôt briser toute perspective civilisatrice pour l’humanité restée semi-parentale et matérialiste.

•••

Héritage

À présent que nous touchons le fond du Paganisme Intégral, et que nous avons épuisé toutes les possibilités offertes par le Panthéisme Intégral pour s’y opposer, le moment est venu de mettre en parallèle l’effondrement du règne de l’Esprit qui frappe nos parents depuis 150 ans, et l’effondrement du règne de la Matière qui frappa nos grands-parents il y a plus de 2500 ans. Ce faisant, nous nous découvrons d’un coup en position d’anéantir la Grande Prostitution qui se couvre du manteau de la LAÏCITÉ.

- Nous sommes **les enfants et les débiteurs des deux humanités** qui nous ont précédés, et cela dans la mesure où ce furent des “vrais hommes” ; ce qu’ils furent tant qu’ils s’appuyèrent fermement et de façon conséquente sur un des deux aspects réellement constitutifs de la Réalité – Matière, puis Esprit – ; avec la mentalité cohérente correspondante – Mythique, puis Dogmatique – ; chacune de ces Mentalités étant réellement un aspect de la Lucidité théorique du Réalisme.

- Que chacune de ces humanités n’ait occupé qu’un MOMENT du “temps” et un ENDROIT de l’“espace” (ceci formulé dans le langage civilisé) faisait justement que cela s’appliquait à l’ÉTERNITÉ et à l’IMMENSITÉ respectivement, donc **recelait une valeur impérissable**. C’est ce qui se confirme dans les formes Pures du Spiritualisme et du Matérialisme, qui se révèlent absolument comme des contraires Identiques, deux manières de dire la même chose.

- Ceci nous indique d’emblée la tâche qui est la nôtre, tout à fait inédite, que ni nos parents ni nos grands-parents ne pouvaient ni ne devaient soupçonner : **confondre en un seul RAPPORT** Matière et Esprit, Mythe et Dogme. Nous ne pouvons faire autrement, puisqu’il nous faut à tout prix nous évader de la Nuit Païenne et du régime social Barbare qui lui correspond. Mais ceci n’est encore que l’“occasion” de notre ouvrage, le fond de l’affaire étant de tourner la page de la **Préhistoire** humaine, marquée du Substantialisme unilatéral et du Préjugé unilatéral. C’est une troisième humanité, complète et équilibrée, que nous avons à mettre au monde, Réaliste objectivement et Lucide subjectivement. Et en ajoutant à cela : dès lors que Matière et Esprit se trouvent “confondus”, la Réalité en Elle-même devient théoriquement **Réalité** tout court ; quant à la Réalité pour-Nous, la Réalité pratique, elle devient **Histoire**, ce terme devant être entendu comme confusion de l’Espace-Temps, de la Cosmographie et de la Chronologie, l’Histoire devenant le nouveau nom de la Providence (A-t-on besoin de préciser que la “confusion” de l’Espace-Temps nous fait jeter aux orties tout à la fois la Relativité – 4^{ème} dimension du temps ! – et les Quanta, Einstein et Max Planck, briser le cercle vicieux et véritablement

Deux Révolutions Totales

schizophrénique des “ondes” et des “particules” où se trouve prisonnière la Physique).

- Il convient encore de préciser qu’il est légitime de **“dédoubler” le Rapport** unique de la Réalité en Matière “et” Esprit, **mais avec certaines précautions** ! Il ne s’agit pas de se retrouver avec les deux Substances d’antan ; ce sont seulement deux manières également fondées, et qui se “complètent”, de voir la Réalité. Deuxième précaution : dans le Rapport Matière/Esprit, **“matière” occupe la “première” place** dans le couple. Ceci justifie que le Matérialisme DÛT s’imposer en premier à juste titre, un point c’est tout. Il ne faut pas en déduire pour autant qu’il y a “hégémonie” de la Matière sur l’Esprit ! Y a-t-il hégémonie du (+) sur le (-) dans un aimant ? Y a-t-il hégémonie de l’Avers sur le Revers d’une médaille ? Bref, “toute” la Réalité peut être dite “tout autant” matière qu’esprit, bien que la matière soit première, de la même façon que l’Humanité fait “plus” partie de la Nature que la Nature de l’Humanité (sous prétexte qu’elle l’embrasse par la pensée). Le **Panthéisme Sensualiste**, y compris celui de Marx, tombait dans l’“hégémonie” de la Matière. Que disaient les marxistes ? “La matière est la donnée première, parce qu’elle existe en dehors et indépendamment de la conscience”. Quelle est donc cette Conscience, qui se veut toute matérielle, mais en même temps extérieure à la matière ? ! Ce ne peut être que la Conscience d’un SUJET de la société religieuse, refusant simultanément la Religion...

- L’abbé François Pluquet, ce bourreau de travail, dit dans son “Histoire des Hérésies” (1762) : **“Le matérialisme vient de la PARESSE** qui empêche la Raison de s’élever au-dessus des Sens”. L’argument n’est pas irrésistible : Épicure et d’Holbach n’ont pas une réputation de paresseux. Et en dirait-il autant d’un mystique exalté comme Münzer, très laborieux lui aussi ? En revanche, cela peut s’appliquer aux vrais matérialistes, pré-civilisés, que les Croyants ont toujours jugé “indolents” ; mais d’un autre côté l’objection n’a pas de sens, puisque notre Raison n’avait pour eux aucune signification !

- À propos du Panthéisme Sensualiste, j’attire l’attention sur **ALMÉRIC DE BÊNE** (autour de 1200), qui professe ce “matérialisme” en même temps que Joachim de Flore professe le Panthéisme Spéculatif inverse (cf. document annexe). On y voit clairement le caractère religieux de ce “marxisme” avant l’heure, puisque les “Amauriciens” annoncent l’avènement imminent de l’âge du “Saint Esprit”. Sur quoi s’appuient-ils ? Ils s’appuient avant tout sur l’idée de “Matière Première” d’Aristote. Ils disent : 1- selon Aristote, la Matière existe positivement, n’est pas non-être ; 2- la matière Première est définie comme Puissance Pure, sans aucune propriété déterminée, comme le bois, le fer, le marbre, etc. Or, ces deux traits sont habituellement attribués à Dieu ; pourquoi donc la Matière ne serait-elle pas la vraie

Deux Révolutions Totales

Substance de la Réalité, qui se différencie “ensuite” en corps inertes et corps pensants (la pensée étant simplement une forme “supérieure” particulière de la VIE⁷ générale)? Cela était tentant à l’époque turbulente de Philippe Auguste, après la ruine de Jérusalem (1187), dans la fermentation Albigeoise de tout le Midi, et alors qu’affluaient de Constantinople les œuvres ignorées d’Aristote, dans une Europe bouleversée par la Révolution Communale et la naissance de l’Université de Paris (1150). Il est intéressant de noter qu’Alméric se sert d’Aristote, et de la “Fontaine de VIE” du juif Ibn Gabirol ; et qu’il se dit confirmé dans son “matérialisme” par le Tohu-bohu originel figurant dans l’Ancien Testament...

⁷ On croit à fond à la Génération Spontanée alors.

La Tragédie du Paganisme Intégral

Réforme Totale...

Voici où nous en sommes arrivés : la Tragédie sans égal du Paganisme Intégral de l'Occident qui domine le monde nécessite intensément l'existence de **l'Église Réaliste**. Comment, sans Église Réaliste, la MASSE humaine actuelle livrée en proie à la Caste Barbare dominante, peut-elle donner le jour à un Front populaire libérateur, même sous forme d'ébauche ?

- **La Masse** est prostrée parce qu'elle n'a aucun moyen de se connaître elle-même, et ne peut spontanément que tracer une fausse ligne de démarcation entre elle et ses ennemis, qui la paralyse dès le départ et la laisse captive d'un clan païen quelconque contre ses frères captifs d'un autre clan, se trouvant ainsi jouée dans une succession d'"alternances" qui la désespère toujours plus.

- Quant aux velléités d'**amorce de Front** populaire, elles se ruent obligatoirement dans un Panthéisme usé, jamais clairement différencié de toute la gamme païenne occupant le terrain "associatif", un panthéisme donc rapidement divisé et finalement réprimé sans ménagement, sans laisser aucune "leçon par la négative" aux acteurs du mouvement (cf. 1968) ! Où sont, dans le prétendu Mouvement Altermondialiste, ceux qui proposent une analyse critique de Mai 68 (ils n'osent même pas s'en réclamer !) ?

L'Église Réaliste prend en charge **les intérêts de TOUTE la Masse humaine**, clairement distingués de ceux de la Caste dominante, et elle indique clairement ce qui différencie fondamentalement cette Masse : il y a ceux qui VOUDRAIENT être Spiritualistes et ceux qui VOUDRAIENT être Matérialistes. Je dis "voudraient être", car les uns et les autres ne le peuvent PAS sous la Barbarie Païenne dominante. Et j'ajoute : s'ils le pouvaient, la différence entre les deux courants, loin d'être facteur de division, ferait éclater la richesse cachée dans la masse.

Je dis encore "voudraient être" pour les raisons suivantes :

- **Du côté Spiritualiste**, la grande majorité des Croyants potentiels sont envahis par la camelote Cléricale païenne, le reste étant des croyants sans Église, ce qui n'a pas de sens, d'autant qu'ils ignorent que JAMAIS PLUS il n'y aura l'équivalent de l'Église Classique (cela vaut pour les chrétiens, les musulmans, les bouddhistes, etc.).

Deux Révolutions Totales

Par-dessus le marché, les Athées ignorent totalement qu'ils appartiennent au courant, à la "mentalité" religieuse, et ils ne sont d'ailleurs avant tout, dans leur grande majorité, que des Libres-penseurs (!) païens qui s'ignorent.

- **Du côté Matérialiste**, on a les juifs, les Africains "animistes", les Celtistes, les Nordistes, les Hindouistes (qui se croient Bouddhistes le plus souvent !), les dévots de NEVROS (Kurdes), les Berbères (AMAZIGH : ces "Nobles" mêlent le rite de l'eau et du feu dans la végétation, kharedjisme, maraboutisme), les dévots de Zoroastre, ceux du Shinto, et, ... les convertis du Pape ou de Khrouchtchev. Au total la majorité écrasante de ces adeptes, non éclairés sur ce qu'ils voudraient être, repliés dans leur "exception" communautaire, sont pain béni pour le Paganisme Intégral et les grandes puissances, pour manipuler chaque identité ; et la Caste y recrute de merveilleux fanatiques, et de la Libre-pensée, et du Racisme nazi.

N'oublions pas que des deux côtés, Occultistes et Cyniques s'en donnent aussi à cœur joie !



Ce n'est pas une mince affaire d'éveiller de nos jours des Religieux d'un côté, et des Ritualistes de l'autre côté ! Cela demande même une **RÉFORME TOTALE** à oser entreprendre au sein de chaque courant (rappel : Religieux veut dire Spiritualistes au vrai sens historique du mot ; Ritualistes veut dire Matérialistes au vrai sens historique du mot).

Prenons l'exemple des Religieux.

Au vrai sens historique du mot, cela veut dire tout d'abord qu'un religieux de nos jours ne peut esquiver le fait que "l'âge d'or" de la Religion ne concerna qu'un "morceau du temps". Il doit regarder cela en face, même s'il se l'explique mal, sans aucune crainte, et déclarer "dogmatiquement" qu'il reste absolument convaincu que cet âge d'or a, "par ailleurs", une valeur "éternelle".

Ensuite, le religieux a deux grands défis à relever :

1- Découvrir que la religion sous toutes ses formes se trouve **sous la coupe** impitoyable **de grabataires païens** (croyants dégénérés). Ceci peut être douloureux à admettre, mais un vrai religieux craindrait-il de s'y résoudre si c'est indispensable pour sauver quelque chose de "l'âge d'or" ? Cette résolution prise, il apparaîtra très vite que tout le vacarme qui est fait à présent autour de l'Islam tient à un seul fait : il y a du VRAIMENT religieux chez les musulmans, et on veut les "paganiser" (cléricaliser) à tout prix comme les autres ; d'autant plus qu'ils donnent "le mauvais exemple" aux chrétiens et autres qui voudraient s'éveiller ! Donc, premier devoir des religieux en herbe : nettoyer l'écurie de tous les "vaticans" cléricaux (l'expression est de Saint Bernard).

Deux Révolutions Totales

2- Dès qu'un noyau quelconque de religieux se formera, étant donné que nous sommes sous domination du Paganisme Intégral, **l'immense danger** est que ce noyau verse dans le **Panthéisme Intégral** (à la sauce catholique, protestante ou autre). Cette expérience a déjà été faite et n'a mené qu'à la défaite ; tirons-en la leçon. Le Panthéisme Intégral fut héroïque ; il s'exprimera spontanément et aura le droit de le faire ; mais il ne doit pas dominer le mouvement. Ex. : un catholique qui s'éveille doit démontrer que le Pape est un apostat vis-à-vis d'Augustin et Saint Thomas, et non pas essentiellement vis-à-vis de Savonarole ou Lamennais ; le locataire du Vatican serait trop content d'avoir en face de lui des cathos qui se marginalisent d'emblée, et qu'il traitera en "extrémistes".

•••

La Réforme Totale, incontournable, de la Religion Classique porte encore sur d'autres choses :

- Découvrir sereinement que **les Athées** – ainsi que les Panthéistes Sensualistes, de type marxiste en particulier – étaient à fond religieux dans leur démarche, malgré l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes ;

- Découvrir sans frémir qu'il y a des "religions" reconnues qui sont en tant que telles sorties de la Religion. Ainsi, vis-à-vis du Christianisme, les Arméniens, Coptes, Maronites, Chaldéens, etc., sont **des déchets religieux**, déchus en cultes "ethniques", ce qui est incompatible avec l'"universalisme" religieux.

- À l'inverse, appartient pleinement à la Religion **la foi antique gréco-romaine** en Zeus-Jupiter, que l'on classe honteusement dans les "Mythologies" et qu'on traite outrageusement de "Polythéisme". Quelle ingratitude inadmissible de la part des chrétiens qui lui doivent toute leur base historique, et qui peuvent la voir comme "morte" parce qu'ils se sont incorporés la majeure partie de ce qu'elle avait d'"impérissable" (pour le règne de l'Esprit) ! **Aurélien Prudence**, que l'Église a nommé "le premier poète chrétien" dit dans son traité contre le préfet Symmaque, en 385 : "la puissance de Rome ne vint ni des idoles, ni du hasard ; elle entra dans les desseins de Dieu le Père. C'est grâce au fait que l'univers fut réuni sous un même sceptre impérial, que les voies furent ouvertes au Catholicisme. Avec Auguste, le Christ pouvait paraître, le monde était prêt à le recevoir. Rome et le Christ ne sont plus ennemis comme on le croyait, ils servaient aux mêmes desseins de la Providence et n'ont plus lieu de se méconnaître." Prudence n'était pas loin de la vérité ; pouvons nous lui être inférieurs ?

Deux Révolutions Totales

• Ensuite, il y a l'infamie même : mettre absolument sous le boisseau **le Déisme** Moderne, conspiration commune aux Catholiques, Protestants, Maçons et Néo-kantiens ! Quand on pense que même les Catholiques se sont trouvés du bon côté, malgré la Saint Barthélemy : les Gallicans, les Jansénistes et les Oratoriens ! C'est que la clique de tous les conspirateurs a la hantise de ce qu'a pu être la religion Pure, et que le premier pare-feu contre la religion Vivante est de rayer la phase Moderne, de "médiévaliser" cette dernière en donnant la primauté du Culte sur la Foi, ce qui est l'essence du Paganisme Intégral (Il n'est pas nécessaire de "sacrer" le Président de la République !).

• Ensuite, le croyant en herbe doit découvrir laborieusement qu'il existe un État-major de tous les Cléricalismes depuis 1840 : la Franc-**Maçonnerie dégénérée**, elle aussi "paganisme", et qui forme le "Club Discret" idéal pour remplir cette fonction. Le détail de la rivalité entre Maçonnerie "régulière" (reconnaissant le Grand Architecte) et la Maçonnerie "libérale" (ouvertement agnostique) n'a qu'une importance "géopolitique" et nullement spirituelle. D'ailleurs c'est la Maçonnerie "à la française" qui est la plus aiguillonnée par sa filiale Occultiste en contrepartie (le fameux Écossisme) !

• Enfin, la Réforme Totale que le religieux en herbe peut et doit s'infliger à lui-même demande que toutes les formes de la Religion abordent audacieusement le Matérialisme qui marque systématiquement leurs "**Anciens Testaments**". Dans le cas des chrétiens et musulmans, il s'agit de la Question Juive. Cela semble dépasser les possibilités des religieux, en grande partie parce que nous sommes sous la Barbarie Intégrale et que cette dernière lança le "Sionisme Politique" dès son berceau (vers 1845 – cf. brochure *Les Hébreux, peuple de l'échec ?*). Or, à l'époque Moderne Déiste, une grande part critique à ce sujet était acquise, ce dont on nous maintient dans l'ignorance ! C'est pourquoi, d'ailleurs, il est scandaleusement de mode aujourd'hui de faire passer Luther, Voltaire, Kant, etc. pour des "antisémites" !

(L'"État" du Vatican n'est pas une monstruosité moindre que l'"État" d'Israël).

•••

... et Révolution Totale

La Réforme Totale à laquelle doivent procéder religieux et ritualistes (spiritualistes et matérialistes au sens historique) n'est pas tout ! Nous en avertissons les intéressés : cette Réforme Totale, qu'ils prendront eux-mêmes et délibérément en main, les conduira automatiquement, sans qu'ils l'aient voulu, à une **RÉVOLUTION TOTALE** dans leur mentalité. Comme dit Saint Paul : avec la Réforme Totale "Vous en êtes seulement à avoir besoin de lait, et pas encore de nourriture solide" (Hébr. 5 : 12). Mais vos dents perceront et votre estomac se formera, de sorte que la bonne viande de la Révolution Totale vous agréera !

À la source de la Religion, nous avons vu qu'il y a la Révolution Totale Anti-matérialiste que fut la **Création** marquée du sceau de l'Esprit, et que la **Révélation** consiste à communiquer à l'homme qu'il en fut ainsi peu avant qu'il paraisse lui-même, et qu'il n'est paru que pour en témoigner électivement dans le cours du Temps.

Nous en arrivons à présent à une sorte de **seconde Révélation, Historiste** celle-là, qui nous enjoint de témoigner d'une seconde Révolution Totale ; à l'exemple d'Aurélien Prudence, nous disons : "C'est grâce au Matérialisme que les voies furent ouvertes au Spiritualisme. Matière et Esprit ne sont plus ennemis comme on le croyait ; ils servaient les mêmes desseins de l'Histoire, et n'ont plus lieu de se méconnaître". Souvenons-nous :

- L'"hypothèse" Matérialiste figure dans tous les **Anciens Testaments** de la Religion, et cela parce que la société Parentale qui produisit ces Anciens Testaments (comme tradition toujours Orale) rencontra ce matérialisme effectivement **ÉTABLI** au monde ;

- Que cette hypothèse est reléguée, dans le Songe ou la Vision, aux bornes du Temps comme impossibilité de principe, parce que les intéressés en ont connu l'épouvantable **effondrement final** (Même l'Islam, qui vint après le jupitérisme et le Catholicisme pourtant, a recours au même rejet du Matérialisme sous le nom de Jahilya = âge des Ténèbres) ;

- Que tous nous avons des **grands-parents** Matérialistes ;

- Que c'est dans les phases concrètes du Temps, originales, neuves, irréductibles, que réside l'Absolu, ce qui fait de l'**Histoire** le relais de l'ancienne Providence ;

- Que, réciproquement, l'Éternité devient Relative, c'est-à-dire un membre du couple Matière-Esprit de la **Réalité complète** et que, à ce titre, ce qui est impérissable de l'Esprit se trouve conservé dans ce **RAPPORT**.

Deux Révolutions Totales

Qu'ajouter de plus ? Qu'il nous revient d'inaugurer et de forger la 3^{ème} espèce de la race humaine, l'homme complet et équilibré Réaliste et Historiste, dans une vraie société, celle du Comm-Anar (communisme-anarchiste) !

•••

“Avez-vous des yeux pour ne pas voir ?

Avez-vous des oreilles pour ne pas entendre ?”

Marc 8 : 18

طالب ٢٠٠٤ – mars 2004

Annexes

Les 3 espèces de la race-Homme

	MENTALITÉ	HUMANITÉ	SOCIÉTÉ
1	Matérialisme (Mythe)	Adultes (1) — Enfants (a)	Société Parentale (Égalité)
2	Spiritualisme (Dogme)	Enfants (2) — Adultes (b)	Société Citoyenne (Liberté)
3	Réalisme (Lucidité)	Homme Complet	Comm-Anar

(1) Non-animaux – (a) Gardiens de la Tradition

(2) Non-bienheureux – (b) Pionniers de l'Idéal

طالب ٢٠٠٤ – mars 2004

Genèse 1 : 27

La fameuse “Image-Ressemblance” de Dieu que nous serions, n’est-ce pas pure dérision ?

Pourquoi donc nous est-il dit :

***“Élohim émana l’Hominalité première
comme ombre visible de
sa propre DUALITÉ Forme-Puissance,
dans la PAIRE Mâle-Femelle ?”***

طالِبِ ڤِڤْڤِ – janvier 2004

Job

Job le Juste, sur lequel s'abattaient cependant tous les malheurs, gémissait horriblement :

“Dieu se rit du désespoir des Innocents,

et la terre est livrée aux Méchants !

D'ailleurs, qui descend au royaume de

la Mort (le Schéol⁸) n'en remonte pas !

Et puis, ce serait folie que d'imaginer

un Procès possible entre Dieu et moi,

avec un arbitre pour nous départager !

Périssent le jour où je suis né !

Alors pourquoi ce Dieu cruel

qui ne laisse pas sa main trancher

le fil de mon existence ?”

⁸ SCHEOL = שְׁחֹל

Le “Pari” de Pascal

Pensées – 1660

3- Infini-rien : Le Pari

451. [3] *Infini-rien*⁹. – Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde¹⁰. Or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en

⁹ Port-Royal publie ce fragment au chapitre VII de son édition des *Pensées*, sous le titre “*Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne*”, et le fait précéder de cet Avis qui en explique le sens et la portée : “*Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes, qui n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, et encore moins des raisons des athées, demeurent dans un état et suspension entre la foi et l'infidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, et par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, et que ce serait le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements.*”

¹⁰ Au sens [C] défini plus haut (note au fr. 230), que Pascal, ici comme dans les *Écrits sur la grâce*, rattache étroitement au sens [A] : l'homme ne peut juger de la justice divine [C], tout ce qu'il en peut et doit affirmer, c'est qu'elle est *ordre* (au sens A), et ordre supérieur, qui n'est pas *notre* ordre. Cf. le fr. 431.

Annexes

nombre. Mais nous savons ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair, car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini). Ainsi, on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même ?

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a une étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes.

Mais par la foi nous connaissons son existence ; par la gloire nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature.



[4] Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam* ; et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuve qu'ils ne manquent pas de sens.

– “Oui ; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent.”

– Examinons donc ce point, et disons : “Dieu est, ou il n'est pas.” Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer : il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien.

– “Non ; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.”

Annexes

– “Oui ; mais il faut parier. Cela n’est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu’il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l’erreur et la misère. Votre raison n’est pas plus blessée, en choisissant l’un que l’autre, puisqu’il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu’il est, sans hésiter.

– “Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop.”

– Voyons. Puisqu’il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n’aviez qu’à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gagner ; mais s’il y en avait trois à gagner, il faudrait encore jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé de jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois, à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il aurait une infinité de hasards, dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux¹¹ ; et vous agiriez de mauvais sens, en étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois¹² à un jeu où d’une infinité de hasards il y en a un pour vous, s’il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti : partout où est l’infini, et où il n’y a pas infinité de hasards de perte contre celui du gain, il n’y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour

¹¹ C’est-à-dire de gager votre vie actuelle contre une éternité de vie et de bonheur. En effet, un infini du second ordre (comme est une infinité de vie et de bonheur) multiplié par l’unité (une chance) équivaldrait au produit d’un infini du premier ordre (comme est une infinité de hasards, par un autre infini du premier ordre (comme serait une infinité de vie) et surpasse, ce qui est le cas considéré, le produit d’un infini du premier ordre (infinité de hasards) par un nombre fini (les biens finis de cette vie), produit qui représente, au plus, l’avantage du joueur qui mise sur la vie présente et parie contre Dieu. Or cela revient à dire : Pariez pour Dieu. Mettez qu’il existe : s’il n’est pas impossible, – s’il y a une chance qu’il soit, – prenez cette chance. Comme, d’autre part, il est l’infini, comme il est partout et tout entier partout, il suffit que vous le cherchiez pour le trouver. – Sur tout ceci voir les *Notes* de J. Lachelier *sur le pari de Pascal* (1901, rééd. 1933), l’article du P. Aug. Valensin (1919, rééd. *Dictionnaire apologétique*, s. v. *Pascal*), le 4^{ème} appendice à notre *Pascal* (Plon, nouv. éd., 1949) et le livre de Georges Brunet, *le Pari de Pascal* (Desclée de Brouwer 1956).

¹² Une éternité de vie, et une éternité de bonheur, d’une qualité infinie.

Annexes

garder la vie, plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on s'expose¹³, et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini, qu'on expose certainement, à l'infini, qui est incertain. Cela n'est pas ; aussi tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude ; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre¹⁴. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte¹⁵. Et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi, notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif ; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est.

[4] – “Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ?”

– Oui : l'Écriture, et le reste, etc.

– “Oui ; mais j'ai les mains liées et la bouche fermée ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ; on ne me relâche pas. Et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?”

– Il est vrai. Mais apprenez au moins que votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez, vient de vos passions¹⁶. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'argumentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez

¹³ “Hasarde”, c'est-à-dire du fait que l'on court un risque.

¹⁴ L'incertitude est ce qui fait et qui donne lieu au parti qui détermine exactement ce qui appartient.

¹⁵ Car, entre l'incertitude du gain et la certitude de ce qu'on expose, il y a une commune mesure, qui est le nombre total des chances. Si je prends, par exemple, 100 billets de loterie sur 100, j'ai la certitude de gagner ; si j'en prends 1, mon incertitude est égale à 1/100 de certitude. De sorte que, s'il n'y a pas infinité de hasards de perte, et que la valeur de l'enjeu soit infinie, cette valeur dépassera toujours infiniment celle de la mise, qui par définition est finie.

¹⁶ Vous ne renverseriez pas la raison en croyant, puisqu'on est obligé à croire ou à ne pas croire.

Annexes

pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez de ceux [4] qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien ; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira.

– “Mais c'est ce que je crains.”

– Et pourquoi ? Qu'avez-vous à perdre ?...

Mais, pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminue les passions, qui sont vos grands obstacles.

Fin de ce discours. – Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. À la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et que, à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant du néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

[4] – “Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc.”

– Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse. (233.)

•••

4- Soumission et usage de la Raison

452. [130] S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion ; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain ; et qu'il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit ; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain, et

Annexes

pour l'incertain, on agit avec raison ; car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée.

Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. ; mais il n'a pas vu la règle des partis qui démontre qu'on le doit. Montaigne [III, 8] a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume peut tout ; mais il n'a pas vu la raison de cet effet.

Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes¹⁷ : ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit ; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit. (234.)

453. [64.] Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité ; car, si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. – “Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté.” – Aussi a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les donc ; cela le vaut bien. (236.)

454. [63.] *Partis*. – Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1) Si on pouvait y être toujours ; 2) s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre. (237.)

455. [63.] Que me promettez-vous enfin (car dix ans est le parti), sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines ? (238.)

456. [235.] *Objection*. – Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Réponse. – Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une certaine persuasion qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est ? (239.)

457. [41.] – “J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi.” – Et moi, je vous dis : “Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs.” Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi. Je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai. (240.)

¹⁷ [467.] *Rem Viderunt, causam non viderunt*. (235.)

Annexes

458. [485.] *Ordre*. – J’aurais bien plus de peur de me tromper, et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie. (241.)

459. [409] La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu’ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre. (265.)

460. [225.] Combien les lunettes nous ont-elles découvert d’astres qui n’étaient point pour nos philosophes d’auparavant ! On entreprenait franchement l’Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : “Il n’y en a que mille vingt-deux, nous les savons.”

Il y a des herbes sur la terre ; nous les voyons. – De la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes des poils ; et dans ces poils de petits animaux : mais après cela, plus rien. – Ô présomptueux ! – Les mixtes sont composés d’éléments ; et les éléments, non. – Ô présomptueux ! voici un trait délicat. – Il ne faut pas dire qu’il y a ce qu’on ne voit pas. – Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux. (266.)

461. [161.] *Soumission*¹⁸. – Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait ainsi n’entend pas la force de la raison. Il y [en] a qui taillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger¹⁹. (268.)

462. [406.] Saint Augustin [Ep. 120] : La raison ne se soumettrait jamais, si elle ne jugeait qu’il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu’elle se soumette, quand elle juge qu’elle se doit soumettre. (270)

463. [247.] Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme. (269.)

464. [165.] La Sagesse nous envoie à l’enfance : *Nisi efficiamini sicut parvuli*²⁰. (271.)

465. [214.] Il n’y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison. (272.)

¹⁸ Il faut avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis ; et elles s’accordent et se tempèrent en doutant où...

¹⁹ *La copie ajoute* : “ pyrrhonien, géomètre, chrétien : doute, assurance, soumission ” (81, 4).

²⁰ “Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n’entrerez point dans le royaume des cieux” (Mat. XVIII, 3).

466. [247.] La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ; elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela.

Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ? (267.)

5- Utilité des preuves par la machine : l'automate et la volonté

467. [265.] C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités ; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre. (249.)

468. [435.] Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés au sacrement de Pénitence, mais la contrition, qui n'est point véritable si elle ne recherche le sacrement. Ainsi, ce n'est pas la bénédiction nuptiale qui empêche le péché dans la génération, mais le désir d'engendrer des enfants à Dieu, qui n'est point véritable que dans le mariage. Et comme un contrit sans sacrement est plus disposé à l'absolution qu'un impénitent avec le sacrement, ainsi les filles de Loth, par exemple, qui n'avaient que le désir des enfants étaient plus pures sans mariage que les mariées sans désir d'enfants. (923.)

469. [90.] Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu ; c'est-à-dire que l'on se mette à genou, prie des lèvres, etc., afin que l'homme orgueilleux, qui n'a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux, ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe. (250.)

470. [195] Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? Et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême aux chrétiens de plus qu'aux païens.) Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes

Annexes

nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus*²¹.

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égaré, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi ; il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment ; autrement elle sera toujours vacillante. (252.)

471. [25.] *Lettre qui marque l'utilité des preuves, par la machine.* – La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit*²² ; c'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*²³ ; mais cette foi est dans le cœur et fait dire non *scio*, mais *credo*. (248.)

472. [141.] Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance, non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir ; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime ; et ainsi il en juge par ce qu'il y voit. (99.)

473. [*Ms. Guerrier*, 71.] M. de Roannez disait : “Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite.” Mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque. (276.)

²¹ “Incline mon cœur, ô Dieu...” (Ps. CXVIII, 36).

²² “Le juste vit par la foi” (Rom. I, 17).

²³ “La foi vient d'avoir entendu” (Rom. X, 17).

L'Éducation Divine du Genre Humain

- 1780 -

“L'Éducation terrestre est une révélation progressive donnée à l'Individu par ses maîtres.

La Révélation céleste, elle, est l'éducation progressive donnée au Genre Humain par le Maître Suprême.”

•••

“Chaque manuel scolaire convient à un âge précis ; conserver le même livre en passant dans la classe supérieure serait très préjudiciable.

Dira-t-on donc que le Genre humain ne doit jamais parvenir à une Lumière complète, à la pureté du cœur nous rendant capables d'aimer la Vertu pour elle-même ? Blasphème !”

•••

“Il viendra, oui, assurément, ce temps de l'Évangile Éternel qui nous a été promis !”

Gotthold-Éphraïm LESSING (1729-1781)

طالب ١٧٧١ – janvier 2004

Saint Paul – Éphésiens 6 : 10

Vivre la religion n'a jamais été présenté comme un état confortable de rentier, mais au contraire comme un engagement risqué d'entrepreneur. On ne préconisait pas de jouir de son appartenance à l'Église, mais de s'y trouver mobilisé afin de purifier la Religion, ce qui ne faisait qu'un avec le perfectionnement de la Civilisation.

“Ceignez-vous les reins” était le mot d'ordre ; c'est-à-dire : trouvez-vous équipés en vue de grandes luttes ! Rien à voir avec les mièvreries païennes du genre papiste, et laïques en général !

•••

Voici ce que prêche Saint Paul à la communauté d'Éphèse :

“Revêtez l'ARMURE de Dieu pour être

à même d'affronter les Ruses diaboliques.

Oui, tenez bon, les reins CEINTURÉS de Vérité,

le corps CUIRASSÉ de Justice,

les pieds CHAUSSÉS de Zèle pour annoncer l'Évangile.

Tenez surtout le BOUCLIER de la Foi,

où viendront s'éteindre toutes les flèches enflammées du Malin.

Prenez le CASQUE du Salut et l'ÉPÉE de l'Esprit,

qui est la Parole de Dieu.”

طالب ڤڤڤ – janvier 2004

Un “Veilleur” Musulman

Être Croyant ne veut évidemment pas dire être Docteur de la Foi ;
Il en est de très simples, mais d'une ardeur indéfectible :

On se souvient d'un boutiquier musulman qui, chaque vendredi, et jusqu'à la fin de ses jours, prenait son sabre, endossait sa cote de mailles, et montait la garde devant chez lui depuis l'aube.

Notre Veilleur était fin prêt pour l'apparition annoncée du MAHDÎ, du Guide de l'Heure dernière ; il était prêt à s'enrôler sous sa bannière, pour livrer la bataille suprême qui doit assurer la Victoire complète et définitive de la Religion Unique.

Docteur : 'Âlim – عالم

Le Mahdî : Guidé – مهدي

L'Heure : Sa'a – ساعة

طالب ٢٠٠٤ – janvier 2004

Descartes

selon la Laïcité ;

mieux dite Paganisme.

...

**“TU PENSES,
donc
TU NUIS”.**

طالب ٢٠٠٤ – janvier 2004

Ô Faute heureuse !

Saint Augustin

Ô FELIX CULPA !

Oui, c'est bien du "péché originel" d'Adam et Ève qu'il est question.

Quelle parole scandaleuse du "Grand Ancêtre" des boutiquiers du Christ que nous connaissons de nos jours, à commencer par les curés protestants !

Cette expression est tirée d'une **Homélie** de Saint Augustin (354-430). La phrase qu'elle introduit est la suivante :

"Ô Faute heureuse, qui mérita un si grand Rédempteur !"

"Ô felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem !"

Ces paroles devinrent célèbres quand elles furent insérées officiellement dans l'**Hymne** chanté le "Samedi Saint" pendant la bénédiction du Cierge Pascal. Le titre de l'Hymne est :

"Exulte alors la foule des Anges du Ciel."

"Exultet jam angelica turba coelorum."

Cette phrase peut aussi se traduire : "Hurle alors la Cohue des anges du Ciel."

La Bénédiction du Cierge Pascal fut instaurée par l'Évêque de Rome (dit "pape" !) **ZOSIME** (417-418).

•••

Quelques détails sur le Cierge Pascal et sa Bénédiction.

Nous sommes à **Pâques**, il importe de le souligner. Pâques est le pivot du calendrier liturgique catholique, c'est-à-dire au centre du culte chrétien, le cœur de la vie chrétienne. Pourquoi ? Parce que c'est le temps de la Résurrection, du Christ Triomphant. Rien à voir avec notre christianisme dégénéré, qui met alternativement l'accent sur Noël et la Passion, la naissance du petit-Jésus et la mort du Crucifié ; et oscille donc entre le gnan-gnan de Thérèse de Lisieux et le morbide de Thérèse d'Avila.

Le Cierge pascal figure Jésus-Christ lui-même, dont on va commémorer la Résurrection et le Triomphe, le Sauveur représenté par une Colonne géante de cire.

Ce cierge géant est béni dans **chaque paroisse** pour la fête de Pâques, et reste allumé, au côté de l'Évangile tout le temps pascal pour les offices solennels : à la

Annexes

Grand-messe et aux Vêpres, le jour de Pâques et les deux jours suivants ; puis le samedi de la Quasimodo (1^{er} dimanche après Pâques), et chaque dimanche jusqu'à l'Ascension.

C'est **un Diacre** qui officie vis-à-vis du Cierge Pascal, dérogation extraordinaire à la Discipline de l'Église, réservant ce droit aux prêtres et évêques ! Pourquoi ? Parce que le Fils de l'Homme se montra d'abord aux Disciples (Cléophas et un autre), et seulement ensuite aux Apôtres. Le Diacre représente ici le Disciple de la première apparition faisant suite à sa sortie du tombeau.

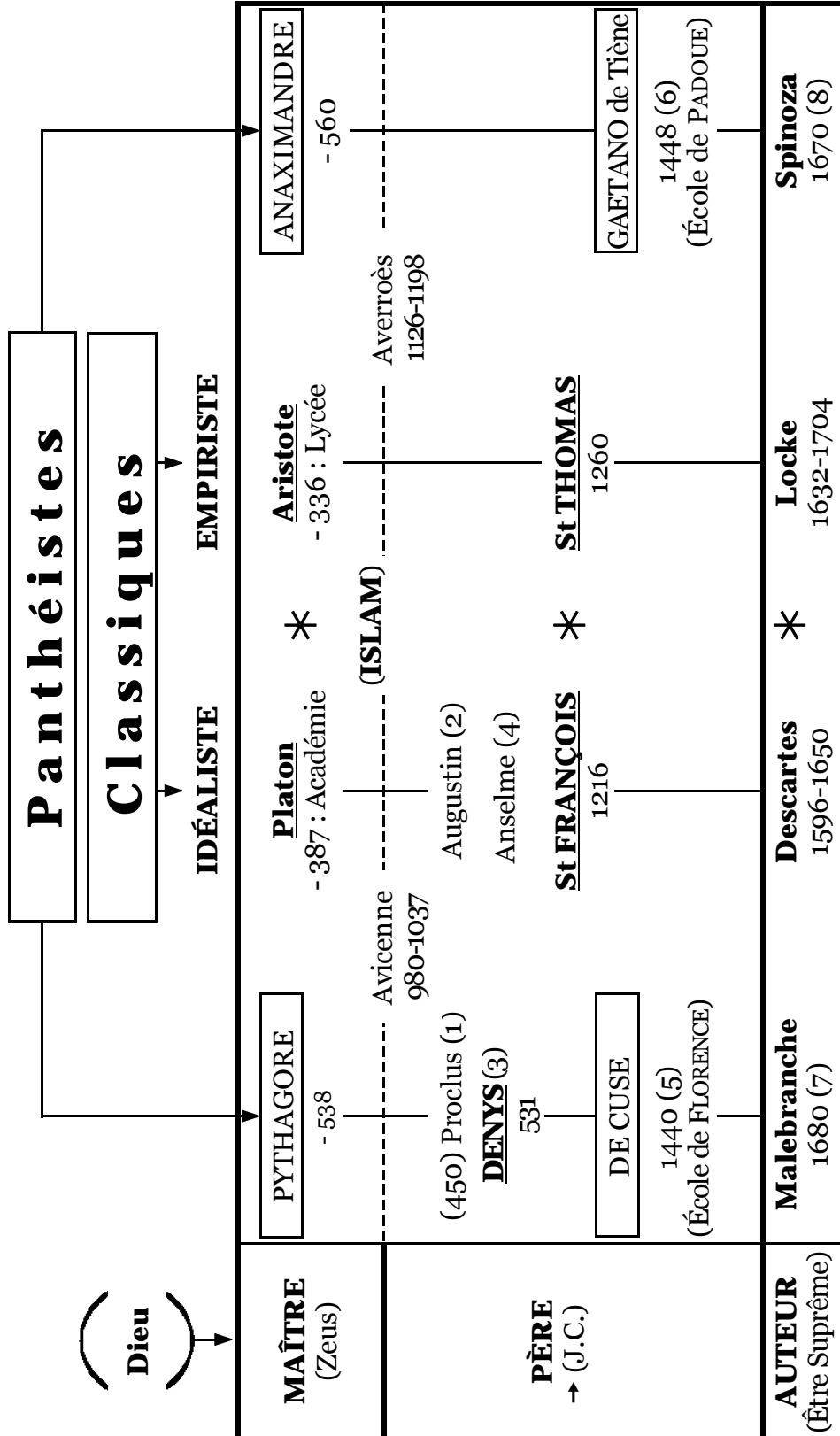
Le Diacre procède à **la Bénédiction** du Cierge, en chantant l'"Exultet" : c'est la seconde cérémonie du Samedi Saint (samedi de la seconde semaine de Pâques).

Le Diacre insère ensuite dans le Cierge **Cinq grains d'encens** en forme de Croix, pour représenter les Aromates dont le corps du Christ fut embaumé, ainsi que les cinq Plaies du Sauveur.

Le Diacre **allume** enfin le Cierge pour annoncer que Jésus-Christ est ressuscité.

طالب فركي – février 2004

Panthéistes et Classiques



Annexes

Les Panthéistes ont la plus grande importance dans la fermentation Utopiste, pré-révolutionnaire.

De Cuse n'a pas du tout l'importance de Pythagore ! Même s'il sera le maître de G. Bruno (1550-1600). Même à son époque, Ockam, Marsile de Padoue, Tauler et Jean Hus sont plus présents dans les esprits.

À cause de l'exaltation de Pythagore par De Cuse, mes Panthéistes sont pris au 6^{ème} siècle (avant J.C.), alors que mes Classiques sont du 4^{ème} siècle (avant J.C.).

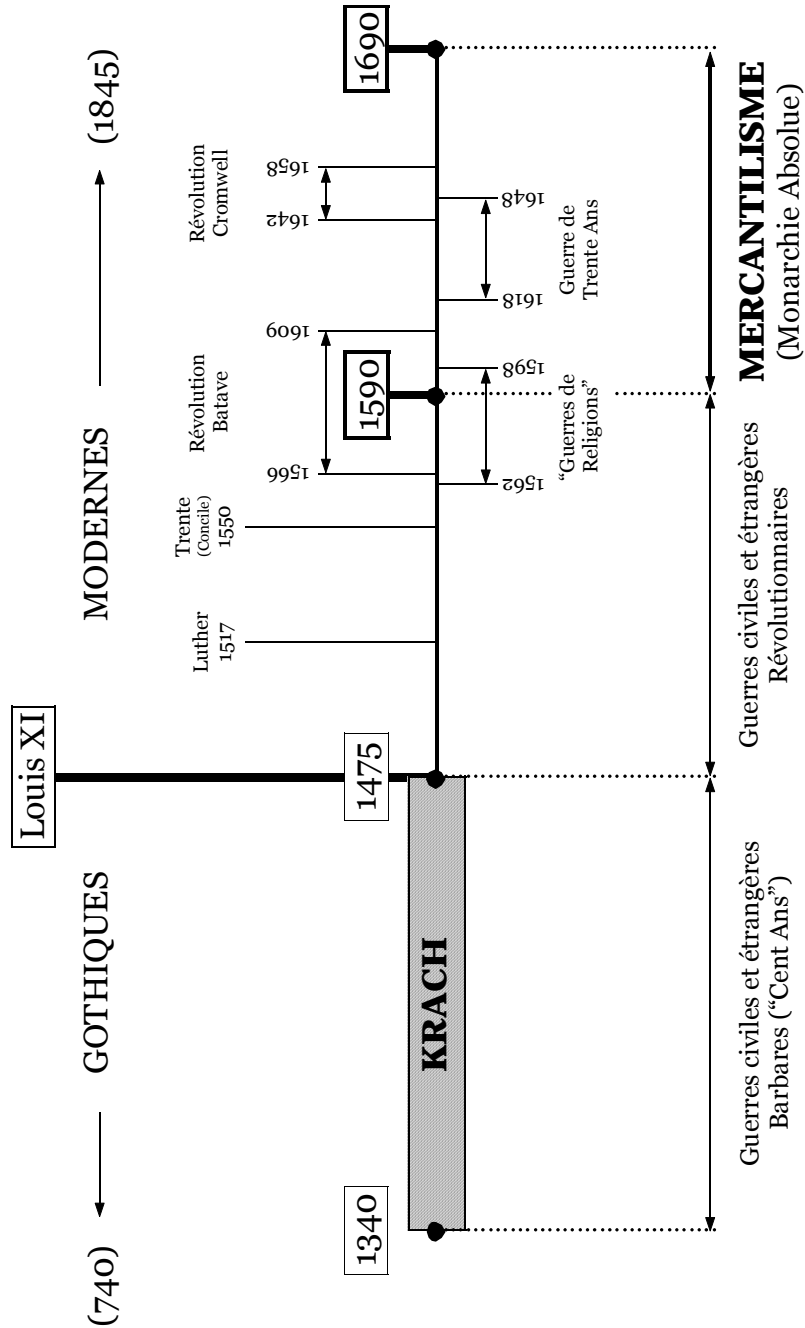
Il y a mention des musulmans, parce que les Latins les mêlent fortement à leur "platonisme" et leur "aristotélisme".

Notes :

- | | |
|-------------------------------------|---|
| 1. Proclus est un Hellène attardé. | 6. Traité de l'Âme. → Pomponat (1462-1524). |
| 2. 354-430. | 7. La Nature et la Grâce. |
| 3. Crise des Théodosiens : 379-518. | 8. Traité Théologico-politique. |
| 4. 1033-1109. | |
| 5. Docte Ignorance. | |

طالب فيزياء

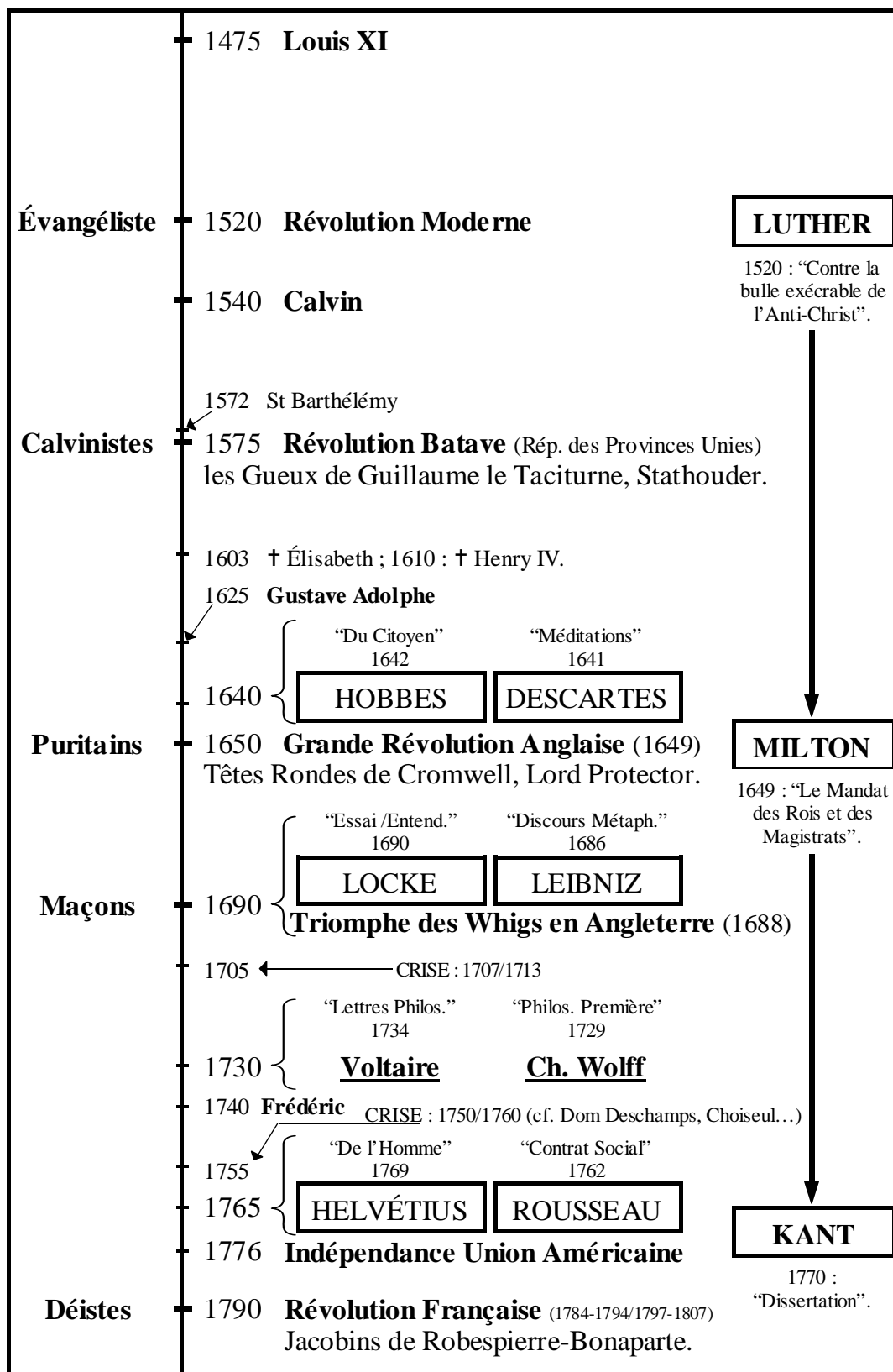
Temps modernes



En 1603, la grande Élisabeth meurt ; En 1610, Henri IV est assassiné.

La Guerre de Trente Ans sera menée, du côté révolutionnaire, d'abord par le Suédois Gustave Adolphe, puis par Richelieu (contre les Jésuites d'Autriche et de Bavière).

Cycle Moderne



Panthéisme Sensualiste

• **Alméric de Bêne**

• **Marx/Engels**

Alméric de Bêne

Dictionnaire universel des Hérésies, des erreurs et des schismes

D'après Bergier, Pluquet, Saint Alphonse de Liguori, Grégoire
et les historiens de l'Église

Continué jusqu'à nos jours par M. l'Abbé T.-H. Guyot – 1857

•••

Alméric de Bêne (ou Amaury) :

AMAURY, dit de Chartes, docteur de Paris, au commencement du 13^{ème} siècle²⁴.

Aristote, qui régentaient les écoles du moyen-âge, avait supposé, dans la métaphysique, une **matière première**, existante par elle-même, sans forme ni figure, bien qu'étendue, **douée d'un mouvement nécessaire et éternel, de laquelle tous les êtres étaient sortis**. Amaury crut trouver du rapport entre la **Genèse mosaïque** et le système aristotélien sur la formation du monde. Le **chaos de la Bible** lui parut la matière préexistante du philosophe grec ; là-dessus, il formula ainsi sa théorie panthéistique :

“La Matière première est un être simple, puisqu'elle n'a ni qualité, ni quantité, rien de ce qui constitue un être particularisé.

La théologie enseigne que Dieu est un être simple : or, on ne peut concevoir de différence entre des êtres simples **également absolus, indéterminés** ; ils ne différeraient qu'à la condition d'avoir des parties, des qualités spécifiques, particulières, ce qui détruirait leur simplicité ; **donc la matière première est Dieu**.

Dieu est la cause productrice de tous les êtres ; donc **la matière, en se particularisant, a produit tous les êtres finis**, qui, après une série de mouvement, rentreront par absorption dans le sein de la matière, le seul être indestructible, dont tout le reste n'est qu'un phénomène passager.”

²⁴ Mort en 1204. Doctrine condamnée en 1210. C'est ALMÉRIC de Bêne. (note de F. Malot).

Annexes

Amaury ne put si bien cacher son hétérodoxie, qu'il n'en transpirât quelque chose dans **ses leçons de Logique et d'Exégèse**.

L'université de Paris le censura et le pape **Innocent III** confirma la sentence de condamnation. **Amaury en mourut de douleur**.

Il laissa un certain nombre d'adhérents, dont les principaux furent un orfèvre, nommé **Guillaume**, et **David de Dinan**.

Amaury conservait-il une existence réelle et distincte aux trois personnes divines, Père, Fils et Saint-Esprit, auxquelles il assignait un règne séparé dans **trois époques** successives ? L'existence de la Trinité n'est pas compatible avec le **panthéisme**, ainsi formulé par Amaury : **Tout est un, et un est tout ; ce tout est Dieu**.

Ses disciples entendaient par **le Père** la période du monde, où, **sous la loi mosaïque, domina la vie des sens**, manifestée par un culte tout matériel. **Le Fils** est la période de la **loi chrétienne**, durant laquelle l'homme, ramené à une religion déjà **plus intérieure**, n'est **pas encore pleinement dégagé des objets externes**. Enfin **l'Esprit** se révèle dans la dernière période. Sous son règne les sacrements et toutes les pratiques du **culte extérieur disparaissent**, pour faire place à un culte purement spirituel. **Chacun se sanctifie par l'inspiration immédiate du Saint-Esprit, et tous sont inspirés**, prophètes, prêtres et poètes, **du moment qu'ils se recueillent en eux-mêmes, sous l'œil de Dieu, dans la pensée du grand tout**. Ainsi retiré au-dedans, **l'âme ne se souille plus au contact des corps, alors même qu'on se livre à la fornication**.

Les disciples d'Amaury étaient sous le règne du Saint-Esprit, car ils menèrent une vie dissolue, et plusieurs d'entre eux vengèrent l'outrage fait par eux à la morale publique, **en mourant sur le bûcher, l'an 1210**.

•••

David de Dinan :

DAVID DE DINAN, disciple d'Amaury de Chartres, modifia le **système panthéiste** de son maître, **en le combinant avec la doctrine aristotélicienne sur la matière première**. Cette matière dépourvue de toute qualité, et conçue néanmoins comme quelque chose de positif, lui parut devoir être le fond commun de ce que l'on désigne, soit sous le nom d'esprit, soit sous le nom de corps ; et, comme elle devait être nécessairement identique partout, par cela même qu'elle n'avait aucune propriété spéciale, il en conclut l'identité absolue de toutes choses. **C'était du panthéisme matérialiste : la matière était Dieu**, la substance universelle, **qui se particularisait en deux espèces nominales, les esprits et les corps**.

Histoire du Pape Innocent III et de ses contemporains

par Frédéric Hurter, traduit de l'allemand – 1855

•••

Alméric de Bène

L'hérésie, dont l'auteur appelé **Alméric de Bène**, du nom d'un village du diocèse de Chartres, a émis ses doctrines à l'université de Paris, était indépendante de ces sectes qui minaient la foi chrétienne ou ébranlaient l'édifice de l'Église. Elle fut le résultat de l'union de la théologie catholique avec des subtilités philosophiques, et n'aurait jamais pris racine dans le peuple, quand même, elle n'eût pas été promptement étouffée. Parmi les nombreux maîtres qui se consacraient à l'enseignement de la théologie, comme la première de toutes les sciences, il pouvait arriver facilement que l'un ou l'autre s'écartât de la route prescrite par l'Église, soit par orgueil, soit pour se faire un nom chez ses auditeurs. Peu de temps avant cette époque, on se plaignait de la négligence apportée dans l'étude de l'Écriture sainte ; les maîtres cherchaient plutôt à acquérir de la réputation qu'à enseigner avec une connaissance approfondie de leurs matières, et les écoliers ne goûtaient que ce qui était nouveau ; on composait d'autres manuels pour gagner la faveur des auditeurs ; on avait recours à des interprétations nouvelles, comme si les ouvrages qui expliquaient l'Écriture sainte dans le même esprit où elle a été écrite, ne suffisaient plus ; on tenait des conférences publiques sur les mystères impénétrables du Christianisme ; de sorte qu'il en résultait autant d'hérésies qu'il y avait de maîtres, autant de scandales qu'il y avait de salles, autant de blasphèmes que de rues. On disait donc qu'il était temps d'appliquer un remède contre cette maladie. Innocent aussi se plaignit de ce qu'un si grand nombre de maîtres qui s'écartaient de la vérité tendaient, par leur mauvaise interprétation de l'Écriture sainte, par leurs raisonnements subtils et par leur étalage de rhéteur, un triple piège dans lequel les gens simples et les imprudents étaient pris.

Alméric était un des professeurs les plus distingués des arts libéraux à Paris. Ayant acquis de la réputation, il se livra à l'étude de la théologie, mais il y apporta ce caractère d'étrangeté qui faisait que déjà, dans l'exposition et la manière d'envisager les autres sciences, il aimait la singularité. Quoiqu'il ait été généralement admis à cette époque qu'Alméric avait découvert dans **les livres d'Aristote sur l'origine**

des choses, retrouvés peu de temps auparavant, des solutions plus satisfaisantes des problèmes que l'Écriture n'explique pas à l'homme, et qu'il avait voulu compléter la Bible par ces livres, il est cependant plus certain que la philosophie néo-platonicienne, et principalement **l'ouvrage condamné de l'écoissais Jean Érigène, sur la Nature de toutes choses**, l'ont conduit dans le dédale obscur du mysticisme ; il donna à ses opinions réalistes une plus grande extension que ne le comportait la croyance de l'Église. Le tout universel, enseignait-il, est le principe et la fin de toutes choses, et se révèle dans tous les êtres qui rentrent de nouveau dans son sein. Le mouvement, nécessaire et éternel de sa nature, est la grande puissance formatrice. La Trinité désigne trois faces des choses divines, qui constituent trois phases de l'histoire des hommes. À présent, disait-il, est arrivée la seconde époque, pendant laquelle le Christ se trouve également dans tout autre objet, comme dans le pain consacré. Chaque chrétien a souffert réellement par les souffrances du Christ, et toute la foi consiste dans la conviction d'être un de ses membres ; mais le royaume du Saint-Esprit, dont Alméric se disait le prophète, est déjà proche ; alors la grâce intérieure du Saint-Esprit rendra superflus tous les moyens extérieurs pour la recevoir. Selon lui, Dieu s'est fait homme dans Abraham comme dans le Christ, et il a parlé aussi bien par la bouche d'Ovide que par celle de saint Augustin. Sans le péché, les hommes n'auraient pas été séparés en deux sexes.

Alexandre III avait-il tort d'ordonner à l'évêque de Paris de veiller à ce que des questions subtiles et inutiles en matière de théologie ne fussent pas agitées en France ?

La doctrine d'Alméric fit du bruit, et l'Université l'accusa auprès du pape. Innocent le manda à Rome, et après avoir entendu l'audacieux professeur, lui imposa une rétractation qu'il devait faire à Paris. Alméric reconnut son erreur par ses paroles, mais son cœur ne changea pas ; **il fut si affligé de sa rétractation, qu'il tomba malade peu de temps après et mourut.**

Sa doctrine ne s'éteignit pas avec lui ; il avait des disciples qui la commentèrent et la développèrent. Le principal d'entre eux était **David de Dinant**, désigné comme un esprit profond. On ne peut plus décider ce qui parmi les fragments de ce système appartient au maître et ce qui appartient au disciple, car l'ouvrage dans lequel Alméric a déposé le résultat de ses méditations, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ce qui paraît certain, c'est que le disciple **s'est servi d'expressions plus outrées** pour désigner ce que le maître a exprimé en termes plus mesurés ou plus subtils. Conséquents dans leur doctrine, ils détruisaient toute différence entre la vertu et le vice, et commettaient les désordres les plus abominables ; car, disaient-ils, ce que les autres appellent péché n'est point un péché, pourvu que cela se fasse par amour ; Dieu n'a pour attribut que la bonté et non pas la justice ; chacun porte l'enfer en lui-

Annexes

même, comme chacun a une dent gâtée dans la bouche. Par la contemplation, l'âme pourra transformer son existence actuelle dans celle qu'elle a eue au sein de l'âme divine. En annonçant l'arrivée prochaine du royaume du Saint-Esprit, il déclarait que toutes les institutions de l'Église étaient inutiles, les sacrements désormais superflus, la grâce du Saint-Esprit opérant dans l'intérieur suffit à la félicité sans le secours de tous les autres signes extérieurs. Ils s'accordaient avec les Catharéens et les Vaudois dans leurs calomnies contre le pape ; un certain **orfèvre**, nommé **Guillaume**, était le prophète de cette nouvelle école ; il prédit de grands malheurs qui devaient arriver dans les cinq années prochaines ; le dernier, disait-il, sera le feu du ciel qui consumera tous les prélats ; alors, **la domination de la France embrassera l'univers**, et Louis, fils de Philippe, régnera jusqu'à ce que tous les êtres soient rentrés en Dieu. À Paris, à Rouen et dans d'autres diocèses, des hommes et des femmes se laissèrent séduire par ces idées ; il est probable que la licence qu'elles favorisaient excitait plus d'attraits que les subtilités métaphysiques²⁵.

Peu de temps après, Guillaume l'orfèvre révéla les menées des disciples d'Alméric. On nomma des commissaires qui devaient épier ces sectaires dangereux. Aussitôt que l'évêque de Paris eut reçu les informations nécessaires, il fit arrêter les principaux d'entre eux, prêtres et laïques, hommes et femmes, opération pour laquelle le frère Warin, vice-chancelier du roi, un des hommes les plus instruits et un des chevaliers les plus vaillants de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, lui fut d'un grand secours. L'évêque convoqua en 1210 un synode, auquel on adjoignit les autorités temporelles de Paris. Ce synode condamna quatorze disciples d'Alméric à être brûlés ; **dix** d'entre eux seulement **furent exécutés le 20 décembre**, et la peine des quatre autres fut commuée en une détention ; on pardonna à ceux qui paraissaient avoir été séduits. Les condamnés n'obtinrent aucune pitié. **Les ossements d'Alméric furent déterrés** de la tombe où ils étaient renfermés près du couvent de Saint-Martin-des-Champs, **et on les brûla**. Le peuple crut voir dans l'orage qui éclata au moment même de leur exécution les dernières convulsions de la rage de ces hérétiques. Les écrits d'Alméric et **la métaphysique d'Aristote** furent également jetés dans les

²⁵ Chron. Reichersperg. in Ludwig, II, 288. Hæresis pro quibus Sacerd. Paris, igne combusti sunt, in Martene Thes., IV, 163. – Le jugement d'Innocent est de l'année 1204. Spondan. Adh. Ann., n° 17. Sa mort eut lieu l'année suivante. Vinc. Bellov. Spec., XXIX, 107 ; Antonini, Op. Hist., t. III. L'ouvrage d'Alméric avait pour titre, Physion ; Hist. Littér. De la France, XVI, 588. – **Les doctrines des saint-simoniens** et celles des nouveaux-croyants de Wildspuch (la chair ne peut pas pécher) **se concilient très facilement avec les principes d'Alméric**. – Antonini, Op. Hist. ; Guill. De Nangris Chron, in d'Achery Spicil., II, 24. – Crévier se trompe en donnant à Alméric le titre de *un des patriarches de la secte des Albigeois*. Sa vie et ses opinions détruisent cette assertion. Labbé, Bibl. Mscr., t. I.

Annexes

flammes ; on défendit la lecture des ouvrages de David de Dinant, et **on menaça de l'excommunication tous ceux qui copieraient les livres d'Aristote venus de Constantinople**. Bientôt après, le **cardinal Robert de Courçon ordonna**, sur l'ordre du roi, **de ne plus expliquer à l'Université aucun écrit de ce philosophe grec, excepté sa logique**. Le concile de **Latran condamna Alméric et sa doctrine**, non-seulement comme hérétique, mais comme insensée.

Friedrich Engels

Dialectique de la Nature

Manuscrits de 1875-1880

Publiés en URSS en 1925

...

Préface (éditions sociales)

La correspondance de Marx et d'Engels révèle que, dès 1873, Engels envisageait d'écrire un grand travail sur la dialectique dans la nature. Dans une lettre à Marx du 30 mai 1873, il fait part à son ami de ses pensées sur la science de la nature. Il y formule déjà trois idées fondamentales de sa *Dialectique de la nature* : 1- l'indissolubilité de la matière et du mouvement (le mouvement est une forme d'existence de la matière) ; 2- les formes qualitativement différentes du mouvement et les diverses sciences qui les étudient (mécanique, physique, chimie, biologie) ; 3- le passage dialectique d'une forme du mouvement à l'autre et par suite d'une science à l'autre. Il termine sa lettre en disant que l'élaboration de ces idées "demandera encore beaucoup de temps".

Lettre de Engels à Marx, du 30 mai 1873

Cher Maure²⁶,

Voici les idées dialectiques qui me sont venues ce matin au lit à propos des sciences de la nature :

Objet de la science de la nature : la matière en mouvement, **les corps**. Les corps sont inséparables du mouvement ; leurs formes et leurs espèces ne se reconnaissent qu'en lui ; il n'y a rien à dire des corps en dehors du mouvement, en dehors de toute

²⁶ Maure est le surnom de Marx.

Annexes

relation avec d'autres corps. Ce n'est que dans le mouvement que le corps montre ce qu'il est. La science de la nature connaît donc les corps en les considérant dans leur rapport réciproque, dans le mouvement. **La connaissance des diverses formes du mouvement est la connaissance des corps.** L'étude des différentes formes du mouvement est donc l'objet essentiel de la science de la nature²⁷.

1- La forme du mouvement la plus simple est le changement de *lieu* (dans le temps, pour faire plaisir au vieil Hegel) : le mouvement *mécanique*.

a) Le mouvement d'un corps *isolé* n'existe pas : à parler relativement, la chute peut cependant en faire figure. Mouvement vers un centre commun à de nombreux corps. Cependant, dès que le mouvement d'un corps doit s'effectuer dans une direction *autre* que celle du centre, ce corps tombe toujours, il est vrai, sous les lois de la chute, mais celles-ci se modifient²⁸.

b) en lois de la trajectoire et mènent directement au mouvement réciproque de plusieurs corps ; mouvement planétaire, etc., astronomie, équilibre (temporaire ou apparemment dans le mouvement lui-même). Mais, en fin de compte, le résultat *réel* de ce genre de mouvement est toujours... le *contact* des corps en mouvement : ils tombent l'un sur l'autre.

c) Mécanique du contact : corps en contact. Mécanique courante, levier, plan incliné, etc. Mais le *contact n'épuise pas par-là ses effets*. Il se manifeste directement sous deux formes : frottement et choc. Tous deux ont la propriété de produire, à un certain degré d'intensité et dans des conditions déterminées, des effets nouveaux qui ne sont plus purement mécaniques : *chaleur, lumière, électricité, magnétisme*.

2- *La physique proprement dite*, science de ces formes du mouvement qui, après l'étude de chacun d'eux, constate que, sous certaines conditions, *ils se convertissent l'un en l'autre* et qui trouve en fin de compte que, à un degré d'intensité déterminé, variable selon les corps en mouvement, ils produisent des effets qui dépassent le domaine de la physique, des modifications de la structure interne des corps : des effets *chimiques*.

3- *La chimie*. Pour l'étude des formes précédentes du mouvement, il était plus ou moins indifférent qu'ils s'opèrent sur des corps vivants ou inertes. Les corps inertes faisaient même apparaître les phénomènes dans leur *pureté* la plus grande. Par contre, la chimie ne peut connaître la nature chimique des corps les plus importants que sur des substances issues du processus de la vie. Sa tâche essentielle sera de plus en plus de produire artificiellement ses substances. Elle constitue le passage à la

²⁷ En marge, remarque de Schorlemmer : Très bien, tout à fait mon opinion. C. S.

²⁸ Remarque de Schorlemmer : Très juste !

Annexes

science de l'organisme, mais le passage dialectique ne pourra être établi que lorsque la chimie aura effectué le passage réel ou sera sur le point de l'effectuer²⁹.

4- L'organisme. Sur ce point, je ne me hasarderai pour l'instant à aucune dialectique³⁰. Comme tu es au centre des sciences de la nature, c'est toi qui seras le mieux en mesure de juger ce que cela vaut.

Ton F. E.

Si vous croyez que cela vaut quelque chose, n'en parlez pas afin que quelque diable d'Anglais ne me vole pas la chose : l'élaboration demandera encore beaucoup de temps. (N.R.)

•••

Dialectique de la Nature – Extraits

Pour quiconque nie la causalité, toute loi de la nature est une hypothèse et, entre autres, également l'analyse chimique des corps de l'univers à l'aide du spectre obtenu par un prisme. Quelle platitude de pensée que d'en rester là !

Sur l'incapacité de Nægeli de connaître l'infini – Nægeli, p. 12, 13

Nægeli dit d'abord que nous ne pouvons pas connaître de différences qualitatives réelles, et il dit, tout de suite après, que de telles "différences absolues" ne se rencontrent pas dans la nature ! (p. 12.)

Premièrement, toute qualité a d'infinies gradations quantitatives, par exemple, nuances de couleur, dureté et mollesse, longévité, etc., et celles-ci, bien que qualitativement différentes, sont mesurables et connaissables.

Deuxièmement, il n'existe pas de qualités, mais seulement des choses *avec* des qualités, et, en vérité, un nombre infini de qualités. Dans deux choses différentes, il y a toujours certaines qualités communes (tout au moins les propriétés de la matérialité), et d'autres graduellement différentes, d'autres encore peuvent manquer entièrement à l'une des choses. Si, en prenant à part ces deux choses extrêmement différentes, – un météorite et un homme, par exemple, – nous les rapprochons, il

²⁹ Remarque en marge de Schorlemmer : Voilà le hic !

³⁰ Remarque en marge de Schorlemmer ; Moi non plus. C. S.

Annexes

n'en sortira pas grand-chose, tout au plus que toutes deux ont en commun la pesanteur et d'autres propriétés physiques générales. Mais entre les deux s'intercalent une série infinie d'autres choses naturelles et d'autres processus naturels, qui nous permettent de compléter la série du météorite à l'homme et d'assigner à chacun sa place dans la connexion naturelle, par suite de les *connaître*. Cela, Nægeli lui-même l'admet.

Troisièmement, nos différents sens peuvent, dit-on, nous donner des impressions absolument différentes qualitativement. Les propriétés dont nous faisons l'expérience par la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le toucher seraient, par suite, absolument différentes. Mais, même ici, les différences tombent à mesure que progresse la recherche. L'odorat et le goût sont reconnus depuis longtemps comme des sens apparentés, connexes, qui perçoivent des propriétés connexes, sinon identiques. La vue et l'ouïe perçoivent toutes deux des vibrations ondulatoires. Le toucher et la vue se complètent réciproquement à tel point qu'à la vue d'une chose nous pouvons assez souvent prédire ses propriétés au toucher. Et, enfin, c'est toujours le même *moi* qui recueille en lui et élabore, donc synthétise en une unité, toutes ces diverses impressions des sens, et de même ces différentes impressions sont fournies par la même chose, dont elles apparaissent donc comme les qualités *communes*, qu'elles aident donc à connaître. Expliquer ces propriétés différentes, accessibles seulement à des sens différents, établir une connexion interne entre elles, voilà justement la tâche de la science ; et jusqu'ici, elle ne s'est pas plainte que nous n'ayons pas un sens général au lieu des cinq sens spéciaux, ou que nous ne voyions pas ou n'entendions pas les goûts et les odeurs.

Où que nous nous tournions, nulle part nous ne trouvons dans la nature ces "domaines qualitativement ou absolument différents" qui sont déclarés inintelligibles. Toute la confusion vient de la confusion sur la qualité et la quantité. Selon l'opinion mécaniste régnante, toutes les différences qualitatives ne passent pour expliquées aux yeux de Nægeli que dans la mesure où elles peuvent se réduire à des différences quantitatives (sur quoi le nécessaire a été dit ailleurs) ou bien parce que la qualité et la quantité sont pour lui des catégories absolument différentes. Métaphysique.

"Nous ne pouvons connaître *que le fini*, etc. Cela n'est tout à fait juste que dans la mesure où seuls des objets finis tombent dans le domaine de notre connaissance. Mais cette thèse a besoin du complément : "Au fond, nous ne pouvons connaître que l'infini." En effet, toute connaissance réelle, exhaustive ne consiste qu'en ceci : nous élevons en pensée le singulier de la singularité à la particularité et de celle-ci à l'universalité, nous découvrons et constatons l'infini dans le fini, l'éternel dans le périssable. Mais la forme de l'universalité est forme du fermé en-soi, donc de l'infini,

Annexes

elle est la synthèse des nombreux finis dans l'infini. Nous savons que le chlore et l'hydrogène, dans certaines limites de température et de pression et sous l'action de la lumière, se combinent en explosant pour former du gaz chlorhydrique et dès que nous savons cela, nous savons aussi que cela se produit *partout et toujours*, là où les conditions citées sont réunies, et il peut être indifférent que cela se répète une fois ou des millions, et sur combien de corps célestes. La forme de l'universalité dans la nature est *loi*, et personne plus que les savants n'a à la bouche *l'éternité des lois de la nature*. Donc, lorsque Nægeli dit qu'on rend le fini insondable dès qu'on ne veut étudier simplement ce fini, mais qu'on y mêle de l'éternel, ou bien il nie le caractère connaissable des lois de la nature, ou bien il nie leur éternité. Toute connaissance vraie de la nature est connaissance vraie de l'éternel, de l'infini, et par conséquent essentiellement absolue.

Mais à cette connaissance il y a un écueil, et de taille. De même que l'infinité de la substance connaissable se compose uniquement d'éléments finis, de même l'infinité de la pensée qui atteint la connaissance absolue se compose aussi d'un nombre infini de cerveaux humains, finis, qui travaillent à côté les uns des autres et les uns après les autres à cette connaissance infinie, commettent des bévues pratiques et théoriques, partent de prémisses infécondes, unilatérales, fausses, suivent des voies inexactes, tortueuses, incertaines, et souvent ne trouvent même pas ce qui est juste lorsqu'ils tombent le nez dessus (Priestley)³¹. C'est pourquoi la connaissance de l'infini est bardée de doubles difficultés, et, de par sa nature, elle ne peut s'accomplir que dans une progression asymptotique infinie. Et cela nous suffit complètement pour pouvoir dire : l'infini est tout aussi connaissable qu'inconnaissable, et c'est tout ce qu'il nous faut.

Il est assez comique que Nægeli dise la même chose :

Nous ne pouvons connaître que le fini, mais nous pouvons aussi connaître *tout fini* qui tombe dans le champ de notre perception sensible.

Le fini qui tombe dans le champ, etc., constitue précisément par sa somme l'infini, *car c'est en elle précisément que Nægeli est allé chercher son idée de l'infini !* Sans ce fini, etc., il n'aurait absolument aucune idée de l'infini ! (On parlera ailleurs du mauvais infini en tant que tel.)



Avant cette étude de l'infini, ce qui suit :

³¹ Engels fait allusion à la découverte de l'oxygène par Joseph Priestley qui ne soupçonna même pas qu'il venait de découvrir un nouveau corps chimique, et que cette découverte était destinée à provoquer une révolution en chimie.

Annexes

1- Le “domaine minuscule” dans l’espace et le temps ;

2- Le “manque probable de perfectionnement des organes des sens”.

3- “Nous ne pouvons connaître que le fini, le transitoire, le changeant et le graduellement différent et relatif, de même que nous pouvons seulement transposer les notions mathématiques sur les choses de la nature et que nous ne pouvons juger de ces dernières que par les mesures que nous en prenons. Nous n’avons pas la moindre représentation de l’infini ou de l’éternel, du permanent et du stable, des différences absolues. Nous savons exactement ce que signifient une heure, un mètre, un kilogramme, mais nous ne savons pas ce que sont le temps, l’espace, l’énergie et la matière, le mouvement et le repos, la cause et l’effet.”

C’est toujours la vieille histoire. D’abord, on fait des abstractions des choses sensibles, et ensuite, on veut les connaître par voie sensible, on veut voir le temps et flairer l’espace. L’empiriste s’enfonce à tel point dans l’habitude de la connaissance empirique qu’il se croit encore dans le domaine de la connaissance sensible lorsqu’il manie des abstractions. Nous savons ce qu’est une heure, un mètre, mais nous ne savons pas ce que sont le temps et l’espace ! Comme si le temps était autre chose que tout simplement des heures et l’espace autre chose que tout simplement des mètres cubes ! Les deux formes d’existence de la matière ne sont naturellement rien sans la matière, ce sont des notions vides, des abstractions qui n’existent que dans nos cerveaux. Mais alors nous ne devrions pas non plus savoir ce que sont matière et mouvement ! Naturellement, puisque personne n’a encore vu ni éprouvé autrement la matière comme telle et le mouvement comme tel, mais seulement les diverses substances et formes de mouvement existant réellement. La substance, la matière, n’est pas autre chose que l’ensemble des substances duquel ce concept est abstrait ; le mouvement comme tel n’est pas autre chose que l’ensemble de toutes les formes de mouvement perceptibles par les sens ; des mots comme matière et mouvement ne sont que des *abréviations*, dans lesquelles nous réunissons d’après leurs propriétés communes beaucoup de choses différentes perceptibles par les sens. La matière et le mouvement *ne peuvent donc pas* être connus autrement que par l’étude des substances singulières et des formes de mouvements singuliers, et quand nous connaissons ces dernières, nous connaissons aussi dans la même mesure la matière et le mouvement *comme tels*. Donc, lorsque Nægeli dit que nous ne savons pas ce que sont le temps, l’espace, la matière, le mouvement, la cause et l’effet, il dit simplement que nous nous faisons d’abord dans notre tête des abstractions du monde réel et que nous ne pouvons pas alors connaître ces abstractions que nous avons faites nous-mêmes, parce qu’elles sont des objets de pensée et non des choses sensibles, tandis que toute connaissance est *mesure sensible* ! Exactement comme la difficulté chez

Annexes

Hegel : nous pouvons bien manger des cerises et des prunes, mais pas du *fruit*, car personne n'a encore mangé du fruit en tant que tel.

•••

Quand Nægeli prétend qu'il y aurait vraisemblablement dans la nature toute une foule de formes de mouvement que nous ne pouvons pas percevoir par nos sens, c'est là une pauvre excuse qui équivaut à la suppression, *au moins pour notre connaissance*, de la loi selon laquelle le mouvement ne peut être créé. Car elles peuvent tout de même *se transformer en mouvement perceptible pour nous* ! Par exemple, l'électricité de contact serait ainsi facilement expliquée !

•••

À l'adresse de Nægeli : inconcevabilité de l'infini. Dès que nous disons : matière et mouvement ne sont pas créés et sont indestructibles, nous disons que le monde existe comme progrès infini, c'est-à-dire sous la forme du mauvais infini, et nous avons de ce fait saisi dans ce processus tout ce qu'il y a à saisir. Tout au plus peut-on encore se demander si ce processus est une répétition éternelle, – en grand circuit, – du même au même, ou si les cycles ont des branches ascendantes et des branches descendantes.

•••

Le mauvais infini. Hegel plaçait déjà, à juste titre, le véritable infini dans l'espace et le temps *remplis*, dans le processus naturel et l'histoire. Maintenant, la nature entière se résout elle-même en histoire et l'histoire ne se distingue de l'histoire de la nature que comme le processus de développement d'organismes *conscients*. Cette multiplicité infinie de la nature et de l'histoire n'implique l'infini de l'espace et du temps – le mauvais infini – que comme moment dépassé, certes essentiel, mais non prédominant. La limite extrême de notre science de la nature est jusqu'ici *notre* univers et nous n'avons pas besoin des univers infiniment nombreux qui sont hors des limites du nôtre pour connaître la nature. Bien plus, parmi des millions de soleils, un seul soleil et son système constituent la base essentielle de nos recherches astronomiques. Pour la mécanique, la physique et la chimie terrestres, nous sommes plus ou moins limités à la petite terre ; pour la science organique, nous le sommes tout à fait. Et, pourtant, cela ne porte aucun préjudice essentiel à la multiplicité pratiquement infinie des phénomènes et à la connaissance de la nature, pas plus que la limitation semblable, et même plus grande encore, à un temps relativement court et à une portion relativement petite de la terre ne nuit à l'histoire.

•••

Annexes

1- Selon Hegel, la progression à l'infini est le vide absolu, car elle n'apparaît que comme *la répétition éternelle de la même chose* : I+I+I, etc.

2- Or, en réalité, elle n'est nullement une répétition, mais un développement, un progrès ou une régression et devient par-là une forme nécessaire du mouvement. Sans compter qu'elle n'est nullement infinie : on peut prévoir dès maintenant la fin de la période de vie de la terre. Par contre, la terre n'est pas non plus l'univers entier. Le système hégélien excluait tout développement dans le temps de l'histoire de la nature, sans quoi celle-ci ne serait pas l'Être-en-dehors-de-soi de l'Esprit. Mais, dans l'histoire des hommes, la progression à l'infini est reconnue comme la seule forme vraie d'existence de l'Esprit, à ceci près que, par un effet de l'imagination, on admet une fin de ce développement... avec l'établissement de la philosophie de Hegel.

3- Il y a aussi une connaissance infinie³² : *questa infinità che le cose non hanno in progresso, la hanno in giro*³³. Ainsi, la loi du changement de forme du mouvement est une loi infinie, se renfermant sur elle-même. Mais pareilles infinités sont à leur tour entachées de finitude, elles ne se présentent que fragmentairement. De même $1/r^2$.³⁴



Les lois éternelles de la nature se transforment aussi de plus en plus en lois historiques.

³² Dans le manuscrit il y a ici une remarque complémentaire d'Engels : "(Quantité, p. 259. Astronomie)*".

*Ceci renvoie à la *Grande Logique* de HEGEL (Livre I, 2^{ème} section : quantité). "Il y eut des astronomes qui considéraient leur science comme sublime parce qu'elle a affaire à des quantités *innombrables* d'étoiles, à des espaces et à des durées échappant à toute mesure... Leur science... mérite en effet notre admiration, non à cause de cette infinité quantitative, mais, au contraire, à cause des rapports de mesure et des lois que la raison découvre dans ces phénomènes et qui constituent l'infini rationnel par opposition à l'autre, qui est l'infini irrationnel." (Trad. Jankélévitch, t. I, p. 251-252.) (N.R.)

³³ "Cette infinité que les choses n'atteignent pas dans la progression, elles l'atteignent dans la rotation." (GALIANI : *Della Moneta*, p. 156.) Cette citation a déjà été utilisée par Marx dans le livre I du *Capital* (E.S. t. I, p. 157 n.). (N.R.)

³⁴ Les mots : De même $1/r^2$ ont été ajoutés en supplément par Engels. Il est possible qu'Engels pense ici au nombre π qui a une signification tout à fait déterminée mais ne peut être exprimé par aucune fraction décimale exacte ni par aucune fraction ordinaire. Si l'on prend pour unité la surface du cercle, on tire de la formule $\pi r^2 = 1$ l'égalité $\pi = 1/r^2$ (r étant le rayon du cercle). Cette note est tirée de la première liasse. (O.G.I.Z., Obs.)

Annexes

•••

Mouvement mécanique. Pour les savants, il va toujours de soi d'identifier le mouvement au mouvement mécanique, au changement de lieu. C'est un héritage du 18^{ème} siècle, qui ne connaissait pas encore la chimie, et cela rend beaucoup plus difficile la conception claire des processus. Le mouvement, appliqué à la matière, c'est le *changement en général*. C'est du même malentendu que vient aussi la rage de tout réduire au mouvement mécanique, – déjà Grove inclinait fortement à penser que les autres états de la matière sont ou du moins seront finalement reconnus comme des variétés du mouvement (p. 16)³⁵... – ce qui brouille le caractère spécifique des autres formes de mouvement. Cela ne veut pas dire que chacune des formes supérieures du mouvement ne soit pas toujours liée à quelque mouvement mécanique réel (externe ou moléculaire), de même que les formes supérieures du mouvement en produisent aussi simultanément d'autres et que l'action chimique n'est pas possible sans changement de la température et de l'état électrique, la vie organique sans changement mécanique, moléculaire, chimique, thermique, électrique, etc. Mais la présence de ces formes accessoires n'épuise pas dans chaque cas considéré l'essence de la forme principale. Nous "réduirons" certainement un jour par la voie expérimentale la pensée à des mouvements moléculaires et chimiques dans le cerveau ; mais cela épuise-t-il l'essence de la pensée ?

•••

*Dialectique de la science de la nature*³⁶ : objet : la matière en mouvement. On ne peut connaître à leur tour les diverses formes et aspects de la matière que par le mouvement ; ce n'est qu'en lui qu'apparaissent les propriétés des corps ; il n'y a rien à dire d'un corps qui n'est pas en mouvement. Des formes du mouvement découle donc la nature des corps en mouvement.

³⁵ Engels cite sans doute d'après la 3^{ème} édition du livre de Grove. Par "états de la matière" (*affections*) Grove entend "la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, l'affinité et le mouvement chimiques" (p. 13) et par "mouvement" (*motion*) le mouvement mécanique et le changement de lieu. (O.G.I.Z., Obs.)

³⁶ Cette esquisse a été écrite sur la première feuille de la première liasse de *Dialectique de la nature*. Par son contenu elle coïncide avec la lettre d'Engels à Marx du 30 mai 1873. Celle-ci commence par ces mots : "Voilà les idées dialectiques qui me sont venues ce matin au lit à propos des sciences de la nature." (MEGA, III 4, p. 396). La disposition des idées elle-même est plus au point dans la lettre que dans l'esquisse en question. D'où l'on peut déduire que l'esquisse a été écrite le jour même, mais avant la lettre (10 mai 1873).

Annexes

1- La première forme de mouvement, la plus simple, est la forme mécanique, le pur changement de lieu.

a) Le mouvement d'un corps singulier n'existe pas – [on ne peut en parler] que d'une manière relative – chute.

b) Mouvement de corps séparés : trajectoire, astronomie – équilibre apparent – la fin est toujours le *contact*.

c) Mouvement des corps en contact l'un par rapport à l'autre – pression. Statique. Hydrostatique et gaz. Levier et autres formes de la mécanique proprement dite, qui se ramènent toutes, dans leur forme de contact la plus simple, au frottement et au choc qui ne diffèrent l'un de l'autre que par degrés. Mais le frottement et le choc, en fait le contact, ont aussi d'autres conséquences qui, ici, n'ont jamais été mentionnées par les savants : dans des circonstances déterminées, ils produisent du son, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme.

2- Ces forces diverses (à l'exception du son) – physique des corps célestes

a) Se convertissent l'une en l'autre et se substituent l'une à l'autre, et

b) À un certain degré d'accroissement quantitatif de chacune de ces forces, différent pour chaque corps, dans les corps subissant leur action, – que ce soient des corps chimiquement composés ou plusieurs corps chimiquement simples, – interviennent des changements *chimiques*. Et nous entrons dans la chimie. Chimie des corps célestes. La cristallographie – partie de la chimie.

3- La physique pouvait ou devait laisser de côté le corps organique vivant, la chimie ne trouve l'explication vraie de la véritable nature des corps les plus importants que dans l'étude des composés organiques ; d'autre part, elle réalise par synthèse des corps qu'on ne rencontre que dans la nature organique. Ici, la chimie mène à la vie organique et elle est parvenue assez loin pour nous donner l'assurance qu'elle seule nous expliquera le passage dialectique à l'organisme.

4- Mais le passage *réel* seulement dans *l'histoire* – du système solaire, de la terre ; elle est la condition préalable *effective* de la nature organique.

5- Nature organique.

•••

La classification des sciences, dont chacune analyse une forme singulière du mouvement ou une série de formes de mouvement connexes et passant de l'une à l'autre, est, par suite, classification de ces formes du mouvement elles-mêmes, disposition selon la succession qui leur est inhérente, et c'est en cela que réside son importance.

Annexes

À la fin du siècle dernier (18^{ème}), après les matérialistes français, qui étaient pour la plupart mécanistes, le besoin se fit jour de réaliser *la synthèse encyclopédique* de toute la science de la nature de la vieille école Newton-Linné, et deux des hommes les plus géniaux s’y appliquèrent : *Saint-Simon* (n’a pas terminé) et *Hegel*. Maintenant que la conception nouvelle de la science de la nature est achevée dans ses traits fondamentaux, le même besoin se fait sentir, et des tentatives sont faites dans ce sens. Mais, comme il faut maintenant montrer l’enchaînement général du développement dans la nature, le groupement externe des matériaux en une série dont les membres sont seulement juxtaposés est aujourd’hui aussi insuffisant que les passages dialectiques artificiellement réalisés par Hegel. Les passages doivent se faire d’eux-mêmes, ils doivent être naturels. De même qu’une forme du mouvement se développe à partir d’une autre, de même leurs reflets, les diverses sciences, doivent découler l’une de l’autre d’une manière nécessaire.

•••

Sur la conception “mécaniste” de la nature

Note 2 à la page 46 : les différentes formes du mouvement et les sciences qui en traitent.

Depuis qu’est paru l’article ci-dessus (*Vorwaerts*, 9 février 1877), Kékulé a défini de façon tout à fait analogue la mécanique, la physique et la chimie (*Les Buts et les résultats scientifiques de la chimie*) :

“Si l’on prend pour base cette conception de la nature de la matière, on pourra définir la chimie comme la *science des atomes* et la physique comme la *science des molécules*, et on est alors tenté de détacher cette partie de la physique actuelle qui traite des *masses* pour en faire une discipline particulière et de lui réserver le nom de *mécanique*. La mécanique apparaît ainsi comme la science de base de la physique et de la chimie, dans la mesure où toutes deux ont, dans certaines considérations, et surtout dans des calculs, à traiter leurs molécules ou leurs atomes comme des masses.”

Comme on le voit, cette conception ne se distingue de celle donnée dans le texte et dans la note qui précède³⁷ que par un peu moins de précision. Mais si une revue anglaise (*Nature*) transpose la phrase ci-dessus de Kékulé pour lui faire dire que la mécanique serait la statique et la dynamique des masses, la physique, la statique et la dynamique des molécules, la chimie, la statique et la dynamique des atomes ; il me semble que cette réduction absolue, même des phénomènes chimiques, à des

³⁷ Il s’agit de la note : “Sur les prototypes de l’infini mathématique dans le monde réel”.

Annexes

phénomènes purement mécaniques, rétrécit indûment tout au moins le champ de la chimie. Et, cependant, elle est si à la mode que, par exemple, Haeckel emploie continuellement “mécaniste” et “moniste” comme ayant le même sens et que d’après lui “la physiologie actuelle... ne fait... agir dans son domaine que des forces physico-chimiques, ou mécaniques *au sens large*”. (*Périgénèse*)

Si j’appelle la physique, mécanique des molécules, la chimie, physique des atomes et, plus loin, la biologie, chimie des albuminés, je veux exprimer par-là le passage d’une de ces sciences à l’autre, donc aussi bien la connexion, la continuité que la différence, la discontinuité de l’une et de l’autre. Il me semble inadmissible d’aller plus loin, de définir la chimie comme étant pareillement une sorte de mécanique. La mécanique – au sens large ou étroit – ne connaît que des quantités, elle calcule avec des vitesses et des masses et tout au plus avec des volumes. Là où elle rencontre sur sa route la qualité des corps, comme dans l’hydrostatique et l’aérostatique, elle ne peut s’en tirer qu’en entrant dans les états moléculaires et le mouvement moléculaire, elle n’est elle-même qu’une simple science accessoire, une condition préalable de la physique. Or, en physique, et plus encore en chimie, il ne se produit pas seulement des changements qualitatifs continuels par suite de changements quantitatifs, une conversion de la quantité en qualité, mais il faut considérer encore une foule de changements qualitatifs dont le conditionnement par un changement quantitatif n’est nullement démontré. Que le courant actuel de la science aille dans cette direction, on peut bien l’accorder, mais cela ne prouve pas qu’il soit le seul juste et que la poursuite de ce courant *épuisera* la physique et la chimie. Tout mouvement inclut du mouvement mécanique, du déplacement dans l’espace de parties plus ou moins grosses de la matière, et la *première* tâche de la science, mais sa *première* tâche seulement, est de reconnaître ce mouvement. Mais ce mouvement mécanique n’épuise nullement le mouvement en général. Le mouvement n’est pas seulement changement de lieu : il est aussi, dans les domaines supramécaniques, changement de qualité. La découverte que la chaleur était un mouvement moléculaire a fait époque. Mais si je sais dire de la chaleur en tout et pour tout qu’elle est un certain changement de lieu des molécules, mieux vaut me taire. La chimie semble très bien partie pour expliquer par le rapport des volumes atomiques aux poids atomiques toute une série des propriétés chimiques et physiques des éléments. Mais aucun chimiste n’affirmera que toutes les propriétés d’un élément sont exprimées d’une façon exhaustive par sa position sur la courbe de Lothar Meyer, que cela suffira jamais pour expliquer, par exemple, la qualité particulière du carbone qui en fait le véhicule essentiel de la vie organique, ou la nécessité de la présence de phosphore dans le cerveau. Et pourtant la conception “mécaniste” n’aboutit à rien d’autre. Elle explique tout changement par le changement de lieu, toute différence qualitative par des différences quantitatives et

Annexes

elle ne voit pas que la relation de qualité et de quantité est réciproque, que la qualité se convertit aussi bien en quantité que la quantité en qualité, qu'il y a précisément action réciproque. Si toutes les différences et les changements de qualité peuvent se réduire à des différences et des changements quantitatifs, à un changement de lieu mécanique, nous en arrivons nécessairement au principe que toute matière se compose de particules infimes *identiques* et que toutes les différences quantitatives des éléments chimiques de la matière ont pour cause des différences quantitatives, des différences de nombre ou de groupement local de ces particules infimes en atomes. Mais nous n'en sommes pas encore là.

C'est l'ignorance de nos savants actuels relativement à toute philosophie autre que la philosophie vulgaire la plus ordinaire telle qu'elle sévit aujourd'hui dans les Universités allemandes, qui leur permet de manier de la sorte des expressions comme "mécaniste" sans se rendre compte, sans pressentir seulement, quelles conclusions ils se mettent ainsi nécessairement sur le dos. La théorie de l'identité qualitative absolue de la matière a ses adeptes, – empiriquement, on ne peut pas plus la réfuter que la prouver. Mais si on demande aux gens qui veulent tout expliquer "mécaniquement" s'ils ont conscience de cette conclusion et s'ils acceptent l'identité de la matière, que de réponses différentes on entendra !

Le plus drôle, c'est que cette assimilation de "matérialiste" et de "mécaniste" vient de *Hegel*, qui veut discréditer le matérialisme en lui adjoignant l'épithète de "mécaniste". Le matérialisme critiqué par Hegel, – le matérialisme français du 18^{ème} siècle, – était, en effet, exclusivement *mécaniste*, et cela pour la raison très naturelle qu'en ce temps la physique, la chimie et la biologie étaient encore dans les langes et bien loin de pouvoir offrir la base d'une conception universelle de la nature. De même, Haeckel emprunte la traduction *causae efficientes* = causes à action mécanique et *causae finales* = causes à action finale à Hegel, qui pose donc ici mécanique comme équivalent de : agissant aveuglément, inconsciemment, et non comme équivalent de : mécanique au sens de Haeckel. Cependant, toute cette opposition est pour Hegel lui-même un point de vue tellement surmonté qu'*il ne le mentionne même pas* dans aucun de ses deux exposés de la causalité dans la *Logique*, mais le mentionne seulement dans l'*Histoire de la philosophie*, là où il se présente historiquement (donc pur malentendu de Haeckel dû à la légèreté !), et d'une façon tout à fait occasionnelle à propos de la téléologie (*Logique*, III, II, 3), comme forme sous laquelle la métaphysique ancienne a conçu l'opposition de mécanisme et téléologie ; habituellement, il traite cela comme un point de vue depuis longtemps surmonté. Dans sa joie de trouver une confirmation de sa conception "mécaniste", Haeckel a donc mal copié et il arrive ainsi à ce beau résultat que, lorsqu'une modification déterminée est provoquée chez un animal ou chez une plante par

Annexes

sélection naturelle, c'est l'effet d'une *causa efficiens*, et, lorsque la même modification est obtenue par sélection *artificielle*, c'est l'effet d'une *causa finalis* ! L'éleveur *causa finalis* ! Un dialecticien du calibre de Hegel ne pouvait vraiment pas tourner en rond dans l'étroite opposition de *causa efficiens* et de *causa finalis*. Et pour le point de vue actuel, il a été mis fin à tout le verbiage sans issue sur cette opposition par le fait que nous savons par expérience et par théorie que l'on ne peut pas plus créer la matière que son mode d'existence, le mouvement, et qu'ils sont donc leur propre cause finale ; tandis qu'aux causes singulières qui s'isolent momentanément et localement, ou qui sont isolées par notre réflexion, dans l'action réciproque du mouvement de l'univers, on n'ajoute absolument aucune nouvelle détermination, mais seulement un élément de confusion en les nommant causes *agissantes*. Une cause qui n'agit pas n'en est pas une.

N.-B. – La matière, comme telle, est pure création de la pensée et pure abstraction. Nous faisons abstraction des différences qualitatives des choses en les embrassant en tant qu'existant corporellement sous le concept de matière. La matière comme telle, à la différence des matières déterminées existantes, n'a donc pas d'existence sensible. Quand la science de la nature entreprend de dépister la matière une en tant que telle, de réduire les différences qualitatives à des différences purement quantitatives dans la combinaison de particules infimes identiques, elle fait la même chose que si, au lieu de cerises, de poires, de pommes, elle voulait voir le fruit en tant que tel, ou, au lieu de chats, de chiens, de moutons, etc., le mammifère, en tant que tel, de même le gaz en tant que tel, le métal en tant que tel, la pierre en tant que telle, la combinaison chimique en tant que telle, le mouvement en tant que tel. La théorie de Darwin exige ce mammifère primitif, le Promamale (Haeckel), mais elle est forcée en même temps d'admettre que si, en *germe*, il contenait en soi tous les mammifères futurs et actuels, il était en réalité inférieur à tous les mammifères actuels et d'une malfaçon primitive, donc plus périssable qu'eux tous. Comme Hegel (*Encyclopédie*, I, 199) l'a déjà démontré, cette conception, dans laquelle la matière est considérée comme déterminable seulement par voie quantitative, mais identique qualitativement à l'origine, est donc "un point de vue étroit de mathématicien" ; elle n'est "que le point de vue du" matérialisme français du 18^{ème} siècle. C'est même une régression à Pythagore, qui concevait déjà le nombre, la détermination quantitative, comme l'essence des choses.

Georges Plekhanov – 1856-1918

Marx dit : 1845 (publié par Engels en 1888) :

“Le principal défaut de toutes les théories matérialistes du passé, y compris celle de Feuerbach, est que l’objet, la réalité, le monde sensible n’y sont considérés qu’en tant qu’*objet ou conception*, mais non pas en tant qu’activité humaine, en tant que pratique. C’est ce qui explique pourquoi le côté *actif* fut développé par l’idéalisme en opposition au matérialisme, mais seulement abstraitement, car l’idéalisme ne connaît naturellement pas l’activité réelle, pratique en tant que telle³⁸.”

G. Plekhanov – “La conception moniste de l’histoire”

(1895)

“Conscient de cette lacune du matérialisme français, et même de celui de Feuerbach, Marx s’est assigné pour tâche de la *combler*. Son matérialisme “*économique*” répond à la question : comment se développe “*l’activité concrète*” de l’homme, comment, par suite se développe sa *conscience*, comment se constitue l’*aspect subjectif de l’histoire*? Cette question résolue, même partiellement, le matérialisme cesse d’être étriqué, sinistre et désespérant. Il cesse de s’effacer devant l’idéalisme quand il s’agit d’expliquer l’aspect pratique de l’existence humaine. Il se débarrasse du fatalisme qui lui est propre.”

³⁸ “Thèses sur Feuerbach”.

Matérialistes (Sauvages) et Païens (croyants renégats)

• **Saint Augustin**

• **Salvien de Marseille**

Saint Augustin

354-430

...

Romains et Barbares :

“Les ennemis du nom du Christ, ce sont ces Romains que les Barbares ont épargnés à cause du Christ.”

Vraie et fausse Église :

“L’Église à des enfants parmi ses ennemis ; et des ennemis parmi ses enfants ! Ces derniers

- Enseignent le bien en secret, et le mal en public ;
- Dieu a déserté leurs temples et leurs autels.”

Saint Augustin

طالب ٢٠٠٤ – mars 2004

Notice sur Saint Augustin – 354-430

Saint Augustin est, sans contredit, le plus illustre des Pères de l'Église latine ; il dominait évidemment ses contemporains par la grandeur de son génie et par l'immensité de ses travaux : de sorte que, pour écrire sa vie, il faudrait faire l'histoire philosophique et religieuse des quatrième et cinquième siècles.

Né à Tagaste, petite ville de Numidie, en Afrique, l'an 354, d'un père païen et d'une mère chrétienne, sainte Monique, il étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Madaure et à Carthage, où il fit de grands progrès dans la philosophie et dans l'éloquence. Bien qu'il déplore amèrement dans ses *Confessions* les égarements de sa jeunesse, il ne faut pas croire cependant qu'il eût à se reprocher de honteux désordres. Dans le retour qu'il fait sur le passé, saint Augustin se juge au point de vue de la perfection chrétienne. À l'âge de vingt ans, il s'était attaché à une femme qu'il aimait uniquement, et qu'il ne quitta qu'au moment de sa conversion : il en avait eu un fils nommé Adéodat, qui mourut jeune, et qui était né avec le génie de son père. Cependant, au milieu des plaisirs et de la dissipation dont il s'accuse, il sentait qu'il lui manquait quelque chose, et souhaitait ardemment de trouver la véritable sagesse. Il crut l'avoir rencontrée dans la secte des Manichéens, dont il partagea longtemps les erreurs. Il professa successivement la rhétorique à Carthage, à Rome et à Milan, où le préfet Symmaque l'avait envoyé. Dans cette dernière ville, il allait quelquefois entendre saint Ambroise qui excitait, à cette époque, une grande admiration. Touché de ses discours et des larmes de sa pieuse mère, il se convertit, et fut baptisé à Milan le jour de Pâques de l'année 387. Il renonça dès lors à la profession de rhéteur, et retourna à Tagaste, où il distribua son bien aux pauvres, et se consacra entièrement à la gloire de la religion. Quelque temps après, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone ; et il devint lui-même évêque de cette ville en 395. Le reste de sa vie fut rempli de travaux et de vertus. Il combattit, soit par ses discours, soit par ses écrits, les hérésies qui déchiraient l'Église ; instruisit son peuple par ses prédications, soulagea les pauvres, et maintint la discipline dans plusieurs conciles.

Il mourut à Hippone, pendant le siège de cette ville par les Vandales, le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans. Il ne fit point de testament, *parce que*, dit Posidius, évêque de Calame, qui a écrit sa vie, *cet homme de Dieu ne possédait rien*.

La beauté de son génie a excité dans tous les temps une admiration universelle. Les protestants ne le vénèrent pas moins que ne le font les catholiques. "L'Église, dit Luther, n'a point eu, depuis les apôtres, de docteur plus éminent que saint Augustin." On remarque, en effet, dans tous ses écrits un esprit vaste et pénétrant, une force de

Annexes

raisonnement incroyable, et une éloquence singulièrement persuasive, quoique son style ne soit pas exempt du mauvais goût qui régnait alors. Il est de tous les Pères latins celui qui a le plus écrit sur la philosophie. Sans tenir à aucune secte en particulier, il paraît avoir donné la préférence aux Platoniciens.

Il nous reste à dire un mot de la *Cité de Dieu*, qui est, avec les *Confessions*, un des ouvrages les plus remarquables de saint Augustin. Il nous apprend lui-même qu'il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens, qui attribuaient les irruptions des Barbares et les malheurs de l'Empire à l'établissement de la religion chrétienne, et à la destruction des temples. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur oppose continuellement la sagesse humaine à la sagesse divine, l'amour du monde à l'amour de Dieu, la religion à la philosophie. On peut dire que ce livre ferme, en quelque sorte, les temps anciens, et, en achevant la constitution de l'Église, ouvre l'ère des temps modernes.

•••

La Cité de Dieu – Extraits

Saint Augustin (413-426)

Livre premier

Dessein de l'ouvrage

Je me suis souvenu de ta prière et de ma promesse, mon très-cher fils Marcellin, et ne veux pas tarder plus longtemps à défendre la cité de Dieu contre ceux qui ne craignent pas d'opposer leurs idoles à son divin fondateur. Cité glorieuse, soit qu'on la considère dans le cours des temps et dans le lieu de son pèlerinage, encore mêlée aux impies et vivant de la foi, ou dans l'état immuable du séjour éternel, qu'elle attend maintenant avec patience, "jusqu'à ce que la justice soit convertie en jugement", et où elle doit enfin arriver triomphante par une dernière victoire, suivie d'une paix parfaite. L'entreprise est grande et difficile, mais Dieu est mon aide. Eh ! qui n'aurait pas besoin de son secours pour faire comprendre aux esprits superbes ce que c'est que l'humilité, qui, en abaissant l'homme, l'élève infiniment au-dessus de toutes les grandeurs éphémères et chancelantes de la terre ? élévation sans faste, qui n'est point une usurpation de la vanité humaine, mais un don de la grâce divine, comme le roi et le fondateur de cette cité l'a révélé à son peuple, en disant : "Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles." Que dis-je ? cet attribut, qui

Annexes

n'appartient qu'à Dieu, nous voyons l'homme, dans son orgueil, chercher à se l'approprier, et n'estimer rien tant que de s'entendre louer, comme le peuple romain, de savoir "pardonner à l'ennemi abattu qui se soumet, et dompter la résistance orgueilleuse." Aussi, selon que mon sujet l'exigera ou le permettra, m'arrêterai-je à parler de cette cité de la terre, qui, tout en dominant sur les nations, ne laisse pas d'être elle-même esclave de la passion de dominer.

Chapitre premier

Des ennemis du nom de Jésus-Christ, qui, dans la dévastation de Rome, n'ont été épargnés par les barbares qu'à cause de Jésus-Christ.

N'est-ce pas, en effet, de cette cité terrestre que s'élancent ces ennemis, contre l'attaque desquels nous avons à défendre la cité divine ? Plusieurs d'entre eux, il est vrai, abjurant leur impiété, viennent grossir le nombre des serviteurs du vrai Dieu, et font oublier leurs erreurs passées ; mais aussi combien n'en voit-on pas qui, dans leur haine aveugle, poussent l'ingratitude jusqu'à blasphémer le nom de notre divin Rédempteur, eux dont la bouche serait muette aujourd'hui, s'ils n'eussent trouvé dans nos sanctuaires un asile contre le glaive des barbares, et la remise d'une vie, que, dans leur orgueil, ils tournent aujourd'hui contre celui dont ils la tiennent ! Car ces ennemis du nom du Christ, ne sont-ce pas ces mêmes Romains que les barbares ont épargnés à cause du Christ ? Les sépulcres des martyrs et les basiliques des apôtres l'attestent, qui dans cette désolation de Rome, ont accueilli tout ce qui venait s'y réfugier, fidèle ou infidèle ? Au dehors, l'ennemi se baignait, sans scrupule, dans le sang ; mais là s'arrêtait la fureur du glaive ; là des vainqueurs, désarmés par la pitié, amenaient ceux qu'ils voulaient sauver, pour les soustraire aux mains de ceux qui n'éprouvaient pas la même commisération ; et ceux-ci, partout ailleurs farouches et impitoyables, dès qu'ils avaient touché le seuil de ces lieux où leur était interdit ce que le droit de la guerre leur permettait dans le reste de la ville, sentaient leur rage et leurs bras défaillir. Ainsi beaucoup ont échappé à la mort, qui calomnient aujourd'hui les temps nouveaux, imputant au Christ les maux que Rome a soufferts, et n'attribuant qu'à leur destin la conservation de leur vie, laquelle n'est pourtant l'effet que du respect que les barbares ont eu pour le nom du Christ. Cependant, s'ils pouvaient rentrer un moment en eux-mêmes, ne reconnaîtraient-ils pas, dans les maux qu'ils ont endurés, la main de cette Providence qui se sert du fléau de la guerre pour châtier les crimes des hommes, pour corriger leurs cœurs corrompus, et qui se plaît même quelquefois à exercer ici-bas les justes par les mêmes afflictions, pour les faire passer, après cette épreuve, dans un monde meilleur, ou les retenir encore sur la terre et les y faire servir à ses desseins mystérieux ? Et lorsque des barbares, d'ailleurs cruels et sanguinaires, les ont épargnés au nom du Christ et contre toutes les lois de la

Annexes

guerre, soit dans les lieux profanes, soit dans les édifices consacrés à son nom, que les vainqueurs semblent avoir désignés aux vaincus à cause de leur vaste enceinte, pour pouvoir sauver plus de monde, n'en devraient-ils pas faire honneur aux temps chrétiens, en rendre grâces à Dieu et, pour éviter un feu éternel, accourir sincèrement à son nom, dont plusieurs d'entre eux se sont mensongèrement servis pour éviter une mort temporelle ? Car ceux que vous voyez insulter aujourd'hui avec tant d'insolence aux serviteurs du Christ, ce sont ceux-là même, au moins pour la plupart, que le glaive aurait moissonnés comme les autres, s'ils ne s'étaient couverts du titre de serviteurs du Christ. Et maintenant, ô ingratitude de l'orgueil ! ô délire de l'impiété ! dans l'égarément de leur cœur, ils courent au-devant des ténèbres éternelles, en s'élevant contre ce nom sacré, dont ils s'étaient fait un asile pour sauver la jouissance de la lumière temporelle !

Chapitre 34

La bonté de Dieu a tempéré dans Rome les horreurs qui accompagnent ordinairement la prise d'une ville.

Cependant, si vous vivez, c'est encore un bienfait de Dieu qui ne vous épargne ainsi que pour vous avertir de vous corriger et de faire pénitence ; qui a permis que des ingrats comme vous aient échappé au glaive de l'ennemi, soit en se couvrant du nom de ses serviteurs, soit en se retirant dans les églises des martyrs. On dit que Romulus et Remus, pour peupler leur ville, ouvrirent à tous les fugitifs un asile où l'impunité leur était assurée. Merveilleux précédent de ce qu'on a fait naguère en l'honneur de Jésus-Christ ! Les destructeurs de Rome ont imité ses fondateurs ; mais faut-il s'étonner que ceux-ci aient fait, pour accroître le petit nombre de leurs citoyens, ce que ceux-là firent, plus tard, pour sauver la multitude de leurs ennemis ?

Chapitre 35

L'Église a des enfants parmi ses ennemis, et des ennemis parmi ses enfants.

Qu'elle réponde ainsi à ses adversaires, quelle réponde plus abondamment et plus pertinemment encore, si cela est possible, la famille rachetée de Notre Seigneur Jésus-Christ, la cité de ce grand roi, étrangère ici-bas. Qu'elle se souvienne toutefois que ses ennemis cachent dans leurs rangs plusieurs de ses futurs concitoyens, de peur qu'elle ne regarde comme stérile à leur égard la patience avec laquelle elle doit les supporter comme ennemis jusqu'au jour où elle les recevra dans son sein comme confesseurs. Qu'elle se souvienne aussi que, pendant son pèlerinage en ce monde, plusieurs lui sont unis par la communion des sacrements, qui n'auront point de part avec elle dans la gloire éternelle des saints. Ouvertement ou dans l'ombre, ces

Annexes

hommes marqués du sceau divin ne craignent pas de murmurer contre Dieu avec ses ennemis, se mêlant tantôt à eux dans les théâtres, tantôt à nous dans les églises. Mais il ne faut nullement désespérer du retour de plusieurs d'entre eux, puisque parmi ceux-là même qui font profession d'être nos ennemis les plus irréconciliables, nous avons des amis qui sont prédestinés au salut, sans qu'eux-mêmes s'en doutent. Les deux cités sont en effet mêlées et confondues dans le Siècle jusqu'à ce que le jugement dernier les sépare. C'est de leur naissance, de leurs progrès, et de la fin qui les attend, que j'ai dessein de traiter, avec l'assistance divine, pour la gloire de la cité de Dieu, qui tirera de ce contraste un nouvel éclat.

Chapitre 36

Plan des livres suivants.

Mais auparavant j'ai encore quelque chose à dire contre ceux qui rejettent sur notre religion les malheurs de l'empire romain, parce qu'on leur interdit de sacrifier à leurs dieux. Il faut pour cela que je rappelle, autant que ma mémoire me le permettra ou qu'il sera plus ou moins nécessaire à mon sujet, les maux qui ont accablé Rome ou les provinces dépendantes de son empire avant cette prohibition, et qu'ils ne manqueraient pas de nous attribuer, si notre religion eût dès ce temps fait luire sa lumière à leurs yeux, ou qu'elle eût provoqué l'interdiction de leurs sacrifices impies. Je montrerai ensuite à quelles vertus et dans quel but le vrai Dieu, qui tient dans sa main tous les royaumes de la terre, a daigné prêter son assistance pour l'agrandissement de l'empire ; comme aussi je ferai voir que leurs prétendues divinités, loin de les avoir aidés en rien, leur ont plutôt nui par leurs séductions et leurs prestiges. Je m'élèverai enfin contre ceux qui, réfutés et convaincus par les plus irrécusables témoignages, s'obstinent à soutenir qu'il faut servir les dieux, non pour les biens de la vie présente, mais pour ceux de la vie qui suit la mort. Controverse qui, si je ne me trompe, sera d'autant plus laborieuse et d'autant plus haute, que nous aurons affaire aux philosophes, et aux philosophes les plus célèbres et les plus accrédités parmi les gentils, d'accord même avec nous sur beaucoup de points, sur l'immortalité de l'âme, sur la vérité d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers. Mais comme ils ont aussi beaucoup d'opinions contraires à nos dogmes, j'aurai plus d'une fois à réfuter leurs assertions impies : c'est un devoir que je ne puis décliner, et dont je tâcherai de m'acquitter, selon les forces qu'il plaira à Dieu de me départir, et le désir que j'ai de glorifier la cité sainte, la piété véritable, et le culte du Dieu en qui seul l'homme peut trouver la béatitude éternelle. Je vais donc aborder ce nouveau sujet : ce qui m'avertit de mettre fin ici à ce livre.

Chapitre 18

Témoignage de Salluste sur les mœurs des Romains, tour à tour refrénées par la crainte et relâchées par la sécurité.

Je m'arrête donc, et me contente de rapporter le témoignage de Salluste, qui, après avoir dit à la louange des Romains ces paroles sur lesquelles je viens de m'étendre (et cela pour relever ce temps où Rome, délivrée des rois, reçut en très-peu d'années un accroissement presque incroyable) ne laisse pas d'avouer, dès le commencement du premier livre de son histoire, qu'alors même quand le pouvoir passa des rois aux consuls, ou du moins fort peu après, les grands commencèrent à opprimer les petits : ce qui fut cause de la scission des plébéiens et des patriciens, et d'autres dissensions intérieures. En effet, après avoir rappelé qu'entre la seconde et la troisième guerre punique les bonnes mœurs et la concorde régnaient parmi les Romains, ce qu'il attribue, non à l'amour de la justice, mais à la crainte dont ils ne pouvaient se défendre, pendant une paix suspecte, tant que Carthage était debout (d'où vient que Scipion Nasica ne voulait pas qu'on la ruinât, afin de les tenir toujours en haleine), le même Salluste ajoute aussitôt : "Mais la discorde, la cupidité, l'ambition, et les autres désordres qui naissent ordinairement de la prospérité, s'accrurent surtout après la ruine de Carthage," pour nous faire entendre que ces désordres n'étaient pas nouveaux. "Car, dit-il, les injustices des grands, qui provoquèrent la séparation des plébéiens d'avec les patriciens, et autres dissensions intérieures, remontent à l'origine de Rome ; et ce ne fut qu'à l'époque de l'expulsion des rois, tant qu'on eut à craindre les Tarquins, et une guerre sérieuse à soutenir contre l'Étrurie, qu'on tint quelque compte de la justice et de la modération." Vous voyez qu'il dit positivement que, même pendant la vie des Tarquins, on ne s'astreignit à la modération et à l'équité que par crainte de la guerre que le roi exilé faisait avec les Étrusques au peuple qui l'avait chassé du trône et de Rome. Écoutez maintenant la suite du récit de Salluste : "Mais bientôt après les patriciens traitèrent les plébéiens en esclaves, disposant en rois de son corps et de sa vie, le dépossédant du sol, partout maîtres et arbitres souverains. Enfin, exaspérée par tant de violence, accablée par l'usure, par les impôts et les recrues continuelles, la plèbe prit les armes, et se retira sur le mont sacré et le mont Aventin, d'où elle obtint ses tribuns et d'autres garanties. La seconde guerre punique put seule mettre un terme aux dissensions et à la lutte." Vous voyez le temps qu'a duré la vertu des Romains, et ce qu'il faut penser de cette vertu. Une vertu passagère et imposée par la crainte !

Or, si telle a été l'époque vantée comme la plus belle et la plus vertueuse de la république romaine, que dire ou que penser de l'âge suivant, où, "changée peu à peu (pour me servir des expressions du même historien), déchue de tant de beauté et de vertu, Rome tomba au plus bas degré de la corruption ;" et cela, comme il a soin de le

Annexes

faire remarquer, après la destruction de Carthage ? On peut voir, dans son histoire, la description qu'il fait, en peu de mots, de ces temps de décadence, où Rome, corrompue par sa prospérité même, alla d'abîme en abîme se précipiter dans les horreurs des guerres civiles. "Dès lors, dit-il, la dépravation des mœurs, jusque-là lente et graduelle, devint semblable à un torrent qui se précipite : car le luxe et la cupidité avaient tellement corrompu la jeunesse, qu'on peut dire qu'il lui était devenu aussi impossible d'avoir de patrimoine que de souffrir que les autres en eussent." Salluste s'arrête un peu plus longtemps sur la hideuse époque de Sylla ; et ce qu'il en dit est confirmé par les autres historiens, qui sont d'accord avec lui sur les faits, et seulement ne les racontent pas avec la même éloquence.

Cela suffit, ce me semble, pour vous faire voir, à vous et à quiconque veut ouvrir les yeux, en quel gouffre de corruption Rome était tombée avant la venue du Roi de gloire ; car tout cela est arrivé non-seulement avant que Jésus-Christ revêtu d'un corps eût commencé à enseigner sa doctrine, mais avant qu'il eût pris naissance dans le sein d'une vierge. Si donc les païens n'osent imputer à leurs dieux les maux de ces temps antérieurs, tolérables avant la destruction de Carthage, intolérables depuis, bien que ce soient ces dieux malfaisants et rusés qui aient semé dans les cœurs les folles opinions qui ont donné naissance aux maux effroyables dont nous parlons, pourquoi imputent-ils les maux présents à Jésus-Christ, dont la doctrine salutaire enseigne à fuir le commerce de ces dieux faux et trompeurs et qui, détestant et condamnant par une autorité divine les dangereuses et criminelles convoitises des hommes, retire peu à peu sa famille de ce monde corrompu et chancelant sous le poids de tant de misères, pour édifier, non sur les vains applaudissements des hommes, mais sur le jugement même de la vérité, sa glorieuse et éternelle cité ?

Chapitre 19

De la corruption des Romains avant la venue de Jésus-Christ.

Voilà comment la république, "peu à peu changée, et déchu de tant de beauté et de tant de vertu, finit par tomber dans un abîme de corruption." Et je ne suis pas le premier à le dire : leurs auteurs, dont nous l'avons appris pour notre argent, l'ont dit longtemps avant la venue de Jésus-Christ. Voilà comment, depuis la ruine de Carthage et avant l'avènement du Sauveur, "la décadence des mœurs, jusqu'alors lente et graduelle, devint semblable à un torrent qui se précipite : tant le luxe et la cupidité avaient corrompu la jeunesse !" Où sont donc les préceptes que leurs dieux ont jamais donnés au peuple romain contre le luxe, contre la cupidité ? Plût à Dieu qu'ils se fussent contentés de ne pas lui parler de chasteté ni de modestie, sans exiger de lui des pratiques indécentes et honteuses, auxquelles ils donnent une autorité pernicieuse par leur fausse divinité ! Qu'ils ouvrent, au contraire, nos écritures, et

Annexes

qu'ils lisent, à leur honte, ces préceptes sublimes, divins, qui abondent dans les prophètes, dans le saint Évangile, dans les Actes et les Épîtres des apôtres, et qui retentissent de tous côtés aux oreilles des peuples assemblés pour les entendre, non comme les vaines disputes des philosophes, mais comme des oracles du ciel et "des tonnerres qui sortent des nuées de Dieu". Cependant ils n'imputent pas à leurs dieux le luxe, la cupidité, les cruautés, les dissolutions, et tant d'autres désordres qui avaient corrompu la république avant l'avènement de Jésus-Christ ; et ils reprochent à la religion chrétienne toutes les afflictions que leur orgueil et leurs débauches attirent aujourd'hui sur elle. Et pourtant, si les rois de la terre et tous les peuples, si les princes et tous les juges de la terre, si les jeunes hommes et les jeunes filles, si les enfants et les vieillards, et ceux à qui s'adresse saint Jean-Baptiste, publicains et soldats, avaient soin d'écouter et d'observer les règles que donne la religion chrétienne pour bien vivre, la république serait ici-bas heureuse et florissante, et s'acheminerait ainsi vers le royaume bienheureux de la vie éternelle ; mais comme l'un écoute et l'autre méprise, et que les hommes, pour la plupart, préfèrent la douceur mortelle du vice à l'amertume salutaire de la vertu, il reste aux serviteurs de Jésus-Christ, de quelque condition qu'ils soient, rois, princes, soldats, provinciaux, riches ou pauvres, libres ou esclaves de l'un et l'autre sexe, à supporter cette république, quelque corrompue qu'elle soit, pour mériter par leur patience un rang glorieux dans la sainte et auguste cour des anges, dans cette république céleste, dont la volonté de Dieu est l'unique loi.

Chapitre 20

De la félicité et du genre de vie qui plairaient le plus aux ennemis de la religion chrétienne.

Mais qu'importe aux adorateurs passionnés de ces dieux dont ils se plaisent à imiter les dérèglements et les crimes, que leur importe que la république soit vicieuse et corrompue ? Qu'elle continue à subsister, disent-ils, florissante par la force de ses armes, par l'éclat de ses victoires, ou, mieux encore, par la paix et la sécurité, il suffit : que nous importe le reste ? ou, plutôt, il nous importe que chacun puisse accroître ses richesses pour suffire à ses profusions de chaque jour, pour s'assujettir les faibles ; que le pauvre fasse la cour au riche pour avoir de quoi vivre, et pour jouir d'une oisiveté tranquille, à l'ombre de sa protection ; et que le riche abuse du pauvre, instrument servile d'un fastueux patronage ; que les peuples applaudissent, non pas aux tuteurs de leurs véritables intérêts, mais aux pourvoyeurs de leurs plaisirs ; que rien de pénible ne soit ordonné, que rien d'impur ne soit défendu ; que les rois s'inquiètent, non de la vertu, mais de l'obéissance ; que les sujets obéissent aux rois, non comme aux directeurs de leurs mœurs, mais comme aux arbitres de leur fortune

Annexes

et aux intendants de leurs voluptés ; et qu’au lieu de les honorer sincèrement, ils n’aient pour eux qu’une crainte basse et servile ; que les lois protègent plutôt la vigne que l’innocence de l’homme ; que nul ne soit traduit devant les tribunaux qu’autant qu’il a volé, pillé, tué, ou commis quelque autre acte de violence semblable, contre le gré d’autrui ; mais que, du reste, on puisse faire librement tout ce qu’on veut des siens, ou avec les siens, ou avec tous ceux qui y consentent ; que les prostituées abondent dans les rues, pour la joie de ceux qui s’en voudront servir, et principalement de ceux qui n’ont pas le moyen d’entretenir de concubine ; qu’on élève à l’envi des maisons somptueuses ; qu’on célèbre festins sur festins ; que l’on puisse à sa fantaisie, en tous lieux, à toute heure du jour et de la nuit, jouer, boire, rendre gorge, se noyer dans la débauche ; qu’on entende partout le bruit de la danse ; que les théâtres retentissent des clameurs d’une joie dissolue, et frémissent des émotions demandées aux voluptés les plus cruelles ou les plus honteuses ; et que celui qui désapprouvera ce genre de bonheur soit regardé comme un ennemi public ; que quiconque voudra s’y opposer ne soit point écouté, et que la multitude, sans autre forme de procès, le jette dehors et l’assomme ; qu’il n’y ait de vrais dieux que ceux qui ont su procurer aux hommes cette félicité et qui la leur conservent ; qu’on les adore, comme ils le demandent ; qu’ils exigent tels jeux qu’il leur plaira, et qu’ils les obtiennent avec ou de leurs adorateurs : qu’ils fassent seulement que ni la guerre, ni la peste, ni aucune autre calamité, ne trouble un état si prospère. Est-ce là, je le demande à tout homme sain d’esprit, est-ce là l’empire romain ? ou n’est-ce pas plutôt le palais de Sardanapale, ce prince voluptueux qui fit graver sur son tombeau qu’il n’emportait dans la mort que ce qui avait servi à ses plaisirs pendant sa vie ? Ah ! si nos ennemis avaient un roi comme celui-là, qui se prêtât à toutes leurs débauches, je ne doute pas qu’ils ne lui consacraient plus volontiers un temple et un flamme, que les anciens Romains ne l’ont fait pour Romulus dans cette cité dont l’Écriture sainte a dit : “On a publié de toi des choses glorieuses, ô cité de Dieu !”

Chapitre 22

Indifférence des dieux pour la moralité des Romains.

Mais, pour revenir à ce qui fait l’objet de la discussion actuelle, qu’on vante tant qu’on voudra la république romaine telle qu’elle est ou telle qu’elle a été, il est certain que, au témoignage de leurs plus savants auteurs, elle était très corrompue avant l’avènement de Jésus-Christ, ou plutôt qu’elle n’était plus, qu’elle avait péri entièrement, entraînée dans le naufrage de ses mœurs. Or, pour prévenir sa ruine, ses dieux tutélaires n’auraient-ils pas dû donner au peuple qui les adorait des préceptes de sagesse et de conduite, en retour de tant de temples et de prêtres, de tant de sacrifices, de fêtes, de jeux, de cérémonies de toute sorte, que ce peuple leur avait

Annexes

consacrés ? Mais en tout cela, les démons ne songeaient qu'à leurs intérêts, peu soucieux de la manière dont ce peuple vivait, où plutôt prenant à tâche de le corrompre, pourvu toutefois que, retenu par la crainte, il continuât d'être le pourvoyeur de leur culte. Si l'on répond que les dieux lui ont donné quelques préceptes, qu'on les produise, qu'on les montre, qu'on lise les lois divines, au mépris desquelles les Gracques ont allumé de si furieuses séditions, et Marius, Cinna, Carbon, se sont portés à ces guerres civiles injustes dans leur cause, cruelles dans leur cours, plus cruelles dans leur fin ; au mépris desquelles s'est conduit Sylla, dont on ne peut lire la vie dans Salluste et les autres historiens sans frémir d'horreur. Qui n'avouera que déjà la république avait cessé d'exister ?

Oseront-ils, pour justifier leurs dieux, alléguer la corruption des Romains, et dire, avec Virgile, que "les dieux protecteurs de cet empire avaient déserté leurs temples et leurs autels ?" Et d'abord, s'il en est ainsi, quelle raison ont-ils d'accuser la religion chrétienne de cette désertion de leurs dieux, puisque depuis longtemps la corruption de leurs ancêtres avait chassé des autels de Rome, et fait fuir comme des mouches, cet essaim de petites divinités ? Où était d'ailleurs cette foule de dieux, lorsque, longtemps avant la dépravation des mœurs anciennes, Rome fut prise et brûlée par les Gaulois ? Ils étaient présents, mais endormis peut-être. En effet, de toute la ville, tombée au pouvoir des ennemis, il ne restait plus aux Romains que le rocher du Capitole, qui aurait été pris comme le reste de la ville, si les oies n'eussent veillé pendant que les dieux dormaient : ce qui, depuis l'institution de la fête de l'oie, faillit précipiter les Romains dans la superstition des Égyptiens, qui adorent des bêtes et des oiseaux. Mais mon dessein n'est point de parler maintenant de ces maux extérieurs, qui appartiennent plus au corps qu'à l'esprit, et qui sont causés par la guerre ou par quelque autre calamité de ce genre : je ne parle que de la décadence des mœurs, qui, jusqu'alors lente et graduelle devint tout à coup semblable à un torrent qui se précipite, et plongea la république dans une corruption si profonde, qu'encore que les maisons et les remparts fussent debout, de graves auteurs n'hésitent pas à dire qu'elle était dès lors entièrement anéantie. Les dieux, à la vérité, auraient eu raison de désertir leurs temples et leurs autels, et d'abandonner Rome à sa destinée, si effectivement elle eût méprisé leurs bons conseils, leurs leçons de justice ; mais que dire de l'inconséquence de ces dieux qui, ne s'étant jamais mis en peine d'apprendre à bien vivre à leurs adorateurs, répugnent à vivre avec eux, sous prétexte qu'ils vivent mal ?

Chapitre 26

Les démons enseignent le bien en secret, et le mal en public.

Maintenant qu'il est établi que, soit pour plaire aux dieux, soit pour éviter leur courroux, la superstition a fait instituer des spectacles solennels, où les turpitudes et les crimes feints ou véritables de ces dieux sont exposés publiquement aux regards et à l'imitation des hommes, je demande pourquoi ces mêmes démons, qui confessent assez par-là qu'ils ne sont que des esprits immondes, pourquoi, dis-je, ces mêmes démons, dans le secret de leurs sanctuaires, donnent, dit-on, quelques enseignements moraux à un certain nombre d'initiés ? Si cela est, ils trahissent par-là une malice plus raffinée ; car tel est le pouvoir de la droiture et de la chasteté, qu'il n'est personne ou presque personne qui ne soit bien aise d'en être loué, ni de cœur si corrompu qu'il ait perdu le sens de l'honnête. Si donc ils ne se transformaient parfois, comme dit l'Écriture, en anges de lumière, les démons ne sauraient accomplir leur œuvre de séduction. Ainsi l'impudicité monte effrontément sur le théâtre bruyant du monde, et la chasteté murmure dans l'ombre quelques mots à l'oreille d'un petit nombre d'initiés ; les leçons du vice sont publiques, celles de la vertu sont secrètes ; l'honneur se cache, la honte s'affiche ; les mauvaises actions attirent une multitude de spectateurs, les bonnes paroles trouvent à peine quelques auditeurs : comme si l'on devait rougir de ce qui est honnête, et faire gloire de ce qui ne l'est pas ! Mais où cela, sinon dans les temples des démons ? où, sinon dans les réceptacles de l'imposture ? Et pourquoi ? pour séduire les hommes honnêtes, qui sont toujours en petit nombre, et pour entretenir les méchants, qui sont toujours en majorité, dans le vice et l'impiété.

Où et quand les initiés de la déesse Célestis entendaient-ils des paroles de chasteté ? nous l'ignorons ; mais ce que nous savons, c'est que quand nous étions tous rassemblés devant son temple, en présence de sa statue, chacun se tenant où il pouvait, nous regardions les jeux avec une grande attention, considérant tour à tour le cortège lubrique des courtisanes et l'air virginal de la déesse ; d'un côté, l'adoration ; de l'autre, la prostitution. Or, dans la célébration de ces cérémonies divines, nous aurions cherché en vain un histrion qui ne fût pas obscène, une comédienne qui ne fût pas effrontément impudique : chacun remplissait fidèlement son rôle d'infamie. On savait ce qui était agréable à la déesse vierge ; et s'il se trouvait à cette représentation quelque femme pudique, elle sortait du temple plus savante qu'elle n'y était venue. Les plus sages détournaient les yeux de ces postures lascives, mais, au fond du cœur, elles prenaient part à ces leçons du vice. Elles n'osaient, en présence des hommes, arrêter librement leurs regards sur des gestes impudiques ; mais en même temps la présence de la déesse qu'elles adoraient forçait

Annexes

intérieurement leur chasteté à respecter les impuretés qu'elle agréait. On enseignait publiquement dans le temple ce qu'on n'osait faire qu'en secret sous le toit domestique. Après cela, n'eût-ce pas été merveille qu'il restât quelque pudeur pour contenir ces crimes que la religion professait au nom des dieux, et dont ces dieux eux-mêmes exigeaient la représentation, si l'on ne voulait encourir leur colère ? Et quel autre esprit peut remuer intérieurement les cœurs pervers, pour les pousser à commettre des adultères et s'en repaître lorsqu'ils sont commis, que celui qui se complaît dans ses rites impurs, qui érige dans les temples les images des démons, qui sourit dans les jeux aux images des vices, qui murmure dans le secret quelques paroles de justice pour tromper quelques âmes honnêtes, tandis qu'en public, au grand jour, il multiplie les séductions de la volupté pour retenir sous son joug le nombre innombrable des méchants.

Chapitre 27

Funeste influence que les jeux publics en l'honneur des dieux ont exercée sur les mœurs des Romains.

Cicéron, qui était un homme grave et qui se piquait de philosophie, sur le point d'être édile, criait aux oreilles de qui voulait l'entendre qu'entre autres devoirs de sa magistrature, il avait à apaiser Flore par la célébration des jeux institués en l'honneur de cette déesse.

On sait que ces jeux étaient d'autant plus religieux qu'ils étaient plus obscènes. Il dit ailleurs (alors il était consul et la république se trouvait dans une situation très-critique) que l'on avait célébré des jeux pendant dix jours, et que rien n'avait été négligé pour apaiser les dieux : comme s'il n'eût pas mieux valu irriter de tels dieux par la tempérance, que les apaiser par la dissolution ; provoquer leur haine par l'honnêteté, que se les concilier par l'impudicité. Et en effet, les hommes qui donnaient lieu à ces expiations n'auraient pu faire autant de mal, quelques cruautés qu'ils eussent commises, que les dieux en faisaient eux-mêmes en exigeant ces infâmes propitiations. Pour détourner le mal dont l'ennemi menaçait les corps, on recourait à des remèdes qui tuaient l'âme ; et ces dieux que l'on cherchait à se rendre propices ne consentaient à sauver les murs qu'après avoir ruiné les mœurs. Cependant ce culte abominable, immonde, que repoussait l'instinct moral des Romains, dont ce peuple vouait les ministres à l'infamie, les excluant, non-seulement des honneurs, mais de la tribu ; ces fables qui flattaient les dieux en les outrageant, ignominieuses et sacrilèges si elles étaient vraies, plus ignominieuses et plus sacrilèges encore si elles étaient fausses, tout cela composait l'enseignement moral du peuple romain. À voir les dieux se complaire dans ces abominations, il regardait comme un devoir, non-seulement de leur en offrir la représentation, mais encore de

les imiter, plutôt que ce je ne sais quoi de bon et d'honnête, qui se révélait à si peu de personnes et si secrètement (si toutefois on le disait), et que l'on appréhendait plus de voir publié que mal observé.

Chapitre 28

Puissance salutaire de la religion chrétienne.

Il n'y a donc que des méchants, des ingrats, des esprits obsédés et tyrannisés par l'esprit du mal, qui puissent se plaindre de ce que les hommes sont délivrés par le nom de Jésus-Christ du joug infernal de ces puissances impures et de la communauté des peines réservées à leurs crimes, et de ce qu'il leur a été donné, grâce à ce nom, de passer des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité. Eux seuls ne sauraient souffrir que les peuples courent en foule aux églises, où il ne se passe rien que de chaste, où les femmes sont séparées des hommes, où on apprend ce qu'il faut faire pour bien vivre en ce monde, afin d'être éternellement heureux dans l'autre ; où l'Écriture, cet oracle de justice, est lue et enseignée d'un lieu élevé en présence de tous, afin que ceux qui observent ses préceptes les entendent pour leur salut, et ceux qui ne les observent pas les entendent pour leur condamnation. Que si quelques moqueurs viennent se mêler aux fidèles, leur impertinence tombe tout à coup sous l'illumination d'une soudaine conversion, ou du moins s'arrête subjuguée par la crainte ou la honte. Car rien d'impur ni de déshonnête n'est exposé aux yeux du corps et de l'âme là où, en présence du vrai Dieu, on publie ses commandements, on raconte ses miracles, on bénit ses bienfaits, on sollicite ses grâces.

Chapitre 29

Exhortation aux Romains.

Ah ! plutôt tournez les yeux vers ces saints tabernacles, illustres et généreux Romains, noble race des Régulus, des Scévola, des Scipion, des Fabricius ; aspirez à y être initiés, et apprenez à distinguer la vérité pure de ces folies honteuses que la malice des démons inventa pour vous perdre. Un principe naturel de vertu fait le fond de votre cœur, mais il n'y a que la vraie piété qui puisse le purifier et le perfectionner, tandis que l'impiété le rend stérile et en fait même une matière de châtement. Choisissez (vous le pouvez maintenant) qui vous devez suivre, pour que ce ne soit plus en vous, mais dans le vrai Dieu, que vous soyez loués justement. Vous étiez jadis en possession de la gloire humaine ; mais, par un secret conseil de la divine Providence, la vraie religion manquait à votre choix. Réveillez-vous, il est jour ; comme vous vous êtes déjà réveillés en plusieurs d'entre vous dont la vertu parfaite, dont les souffrances pour la vraie foi font notre gloire : intrépides combattants, qui,

Annexes

vainqueurs en mourant des puissances infernales, nous ont enfanté par leur sang la nouvelle patrie que nous habitons. C'est dans cette patrie que nous vous convions d'entrer ; venez, venez grossir le nombre de ses citoyens : c'est ici que les péchés sont véritablement remis, c'est ici, enfants de Romulus, le véritable asile. N'écoutez pas ceux d'entre vous qui, dégénérés de la vertu de leurs pères, calomnient le Christ et les chrétiens, accusant l'ère qui porte son nom comme une ère de calamité ! Qu'est-ce, à leurs yeux, qu'un temps de bonheur ? un temps de sécurité pour le vice, et non de repos pour la vie : ce que vous n'avez jamais accepté, pas même pour la patrie terrestre. Emportez aujourd'hui la patrie céleste : la conquête en est aisée, et, vainqueurs, vous régnerez véritablement et éternellement. Ici, vous trouverez non plus le foyer de Vesta ni la pierre du Capitole, mais le Dieu unique et véritable, qui, "ne vous mesurant ni l'espace ni la durée, vous donnera un empire sans fin".

Cessez de courir après des dieux faux et trompeurs : ah ! plutôt secouez et brisez leur joug avec mépris, et rendez-vous à l'air de la vraie liberté. Ces dieux ne sont point des dieux, mais des esprits malfaisants, dont votre félicité éternelle ferait le supplice. Non, Junon n'envia jamais aux Troyens, dont vous descendez par la chair, la gloire de la cité romaine, comme ces démons, qui sont encore pour vous des dieux, envie au genre humain la félicité des éternelles demeures. Vous avez vous-mêmes assez bien jugé de ces malheureux esprits, quand, leur consacrant des jeux pour les rendre propices, vous avez cependant déclaré infâmes les acteurs de ces jeux. Souffrez qu'on vous affranchisse de la domination de ces esprits immondes, qui vous ont imposé comme un joug la consécration et le culte de leur ignominie. Vous avez exclu des honneurs les acteurs de ces crimes divins : conjurez le vrai Dieu d'éloigner de vous ces dieux qui se complaisent dans la représentation de leurs crimes, représentation honteuse, s'ils sont vrais ; plus honteuse encore et plus criminelle, s'ils sont faux. Vous avez spontanément exclu de la cité les histrions, les comédiens ; c'est bien : achevez d'ouvrir les yeux, et considérez que la majesté divine ne saurait être propice à des hommages qui avilissent la dignité humaine. Comment donc pouvez-vous ranger au nombre des saintes puissances du ciel des dieux qui prennent plaisir à de tels hommages, quand vous avez banni des derniers rangs du peuple les ministres de ces hommages ? N'est-elle pas incomparablement plus glorieuse cette cité d'en-haut, où la victoire c'est la vérité ; où la dignité, la sainteté ; où la paix, la félicité ; où la vie, l'éternité ? Peut-elle compter de tels dieux dans sa société, si dans la vôtre vous avez rougi de compter de tels hommes ? Si donc vous voulez parvenir à cette cité bienheureuse, fuyez la société des démons. Il est indigne de l'honnête homme de servir des dieux que fléchit l'infâme. Que la pureté chrétienne les exclue de votre culte, ces dieux, comme la sévérité du censeur a exclu ces hommes de vos dignités.

Annexes

Quant aux biens et aux maux temporels, seuls biens dont les méchants veulent jouir, seuls maux qu'ils ne veulent pas souffrir, nous ferons voir dans le livre suivant que les démons n'en disposent pas aussi souverainement qu'on le croit ; et quand cela serait, loin de les servir pour obtenir leur propitiation, nous devrions plutôt fouler aux pieds un culte qui nous ferme l'accès à la félicité que ces malins esprits nous envient.

Quand Augustin écrit, la société a un **Empereur** et en Orient depuis **100 ans** ! Que la lutte est rude, pourtant, en Occident !

Le communisme Marxiste n'a presque pas existé, comparativement : **36 ans** en Russie, dont 20 ans de "paix" seulement ; et **25 ans** en Chine (sans soustraire la guerre de Corée et les provocations de l'Inde comme des Khrouchtchéviens).

Si on compte les **destructions** gigantesques des guerres civiles et mondiales, le communisme marxiste n'a même pas eu le temps de "reconstruire" !

Ce ne sont que de petits essais. Tout est à faire. Et tout se FERA ! Et pas à la "périphérie" du Système Noir !

Note de Freddy Malot – mars 2004

Salvien de Marseille

Histoire littéraire des grandes invasions germaniques

Pierre Courcelle, Professeur à la Sorbonne

Hachette – 1948

...

Du Gouvernement de Dieu

Salvien de Marseille – entre 440 et 450

Un moine de Lérins, originaire de la Germanie romaine, écrit vers l’an 440 un long traité *Du Gouvernement de Dieu* pour défendre la Providence, attaquée une fois de plus.

Après le quatrième saccage de Trêves³⁹, la chute de Carthage⁴⁰, l’échec subit de la campagne victorieuse de Litorius, qui avait suscité tant d’espoirs, les Gallo-Romains étaient dans un profond désarroi : “Si tout ce qui se passe dans le monde est le fait d’un Dieu qui prend soin de nous, qui régit et qui juge, pourquoi la situation des Barbares est-elle à ce point supérieure à la nôtre⁴¹ ? Pourquoi Dieu permet-il que nous soyons plus faibles et plus malheureux que tous les peuples ? Pourquoi nous laisse-t-il vaincre par les Barbares, passer au pouvoir de nos ennemis⁴² ? Supposé même que nous soyons des pécheurs et des impies, du moins (c’est incontestable)

³⁹ Salvien, *De Gubernatione Dei*, VI, 8, 39 et VI, 13, 75, éd. Pauly, dans *C. S. E. L.*, t. VIII, p. 136, 6 et 146, 12. Lot, *Les Destinées de l’Empire*, p. 48, n. 58, date les quatre saccages de 407, 413, 420 et 428.

⁴⁰ Salvien, *op. cit.*, VI, 12, 69, p. 144, 20.

⁴¹ *Ibid.*, III, 1, 2, p. 41, 20.

⁴² *Ibid.*, IV, 12, 54, p. 84, 9.

Annexes

nous valons mieux que les Barbares. Aussi est-il manifeste que Dieu ne regarde pas les choses humaines, puisque nous tombons au pouvoir de gens pires que nous⁴³.”

Pour réfuter ces griefs, Salvien a longuement réfléchi dans son île. La seule explication qu’il imagine, pour justifier la Providence, c’est que le châtement des Romains est mérité. Salvien aperçoit en effet avec beaucoup de pénétration les causes de décadence de l’Empire : faiblesse de l’armée, qui compte avant tout sur des contingents étrangers ; indigence du Trésor, que pillent les fonctionnaires chargés de percevoir l’impôt ; lutte de classes provoquée par la misère d’un peuple soumis à mille exactions⁴⁴. Lâcheté, cupidité, esprit de révolte sont l’indice d’un climat moral très malsain ; la débauche, selon Salvien, est à la source de tous ces vices⁴⁵. Mais cette explication n’est valable que si les Barbares ne sont pas en proie aux mêmes vices. Conduit par la logique de son système, Salvien se doit de faire l’éloge des mœurs barbares.

L’idée de la sagesse des Barbares n’était pas nouvelle ; depuis des siècles, les écoles philosophiques avaient admis que Platon s’était instruit au cours de voyages qui l’avaient mené au-delà des limites du monde gréco-romain ; il avait pris contact, disait-on, avec les prêtres d’Égypte, les Mages de Perse et les Brahmanes de l’Inde ; avec Moïse lui-même, assuraient ceux des chrétiens qui reconnaissaient à ses doctrines quelque vérité. Les néo-platoniciens, en particulier, faisaient voyager chez les Barbares non seulement Platon, mais aussi Pythagore, Démocrite ou Pyrrhon⁴⁶. Le mythe de la sagesse des Barbares restait vivant dans la Gaule du Sud-Est, au temps de Salvien : un prêtre de Vienne, Mamertus Claudianus, loue Platon d’avoir uni la sagesse de Socrate et de Pythagore à la sagesse égyptienne et hindoue⁴⁷ ; pour confirmer ses arguments en faveur de l’incorporité de l’âme, Mamertus fait appel au témoignage du perse Zoroastre, des Brahmanes de l’Inde et d’Anacharsis en

⁴³ *Ibid.*, IV, 12, 57, p. 85, 11.

⁴⁴ Sur les Bagaudes, cf. *ibid.*, V, 6, 24, p. 109 et suiv. et Lot, *Les Destinées de l’Empire*, p. 61.

⁴⁵ Voir l’analyse de R. Thouvenot, *Salvien et la Ruine de l’Empire romain*, dans *M. E. F. R.*, t. 38 (1920), p. 145-163. Les textes de Salvien, hostiles à l’impôt, font partie d’une tradition littéraire que l’on peut suivre, du temps de Lactance à celui de Grégoire de Tours ; cf. F. Lot, *L’impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l’époque franque*, dans *Bibliothèque de l’École des Hautes-Études, sciences hist. et philol.*, fasc. 253, Paris, 1928, p. 21 et 93 et suiv.

⁴⁶ Cf. F. Boemer, *Der lateinische Neuplatonismus und Neupythagoreismus in Sprache und Philosophie*, Leipzig, 1936, p. 96-109 et J. Bidez, *Eos ou Platon et l’Orient*, Bruxelles, 1945, p. 21-23.

⁴⁷ Mamertus Claudianus, *Epist. ad Sapaudum*, ed. Engelbrecht, dans *C. S. E. L.*, t. XI, p. 204, 6-14.

Annexes

Scythie⁴⁸. D'autre part, les historiens anciens avaient acclimaté dans la littérature romaine l'idée que les peuplades germaniques se signalaient par leur vaillance et la pureté de leurs mœurs⁴⁹ ; c'était même devenu un thème de déclamation⁵⁰.

L'audace de Salvien est de reprendre ce thème au lendemain des invasions, en dépit des saccages récents. Ennemi de l'hellénisme⁵¹, il espère que le triomphe des Barbares provoquera un retour à la moralité ; seul, échappe à son anathème le petit nombre des Romains qui se sont voués comme lui à la vie ascétique :

“Parmi les Barbares, il en est de deux sortes dans chaque nation : des hérétiques et des païens. Sur eux tous, nous sommes incomparablement supérieurs en ce qui concerne la loi divine ; mais en ce qui concerne la conduite et les mœurs, – je le dis avec une vive douleur, – ils valent mieux que nous. Je ne prétends pas cependant, comme j'ai déjà dit, appliquer ces paroles à l'ensemble du peuple romain ; j'en excepte d'abord tous les religieux, puis quelques personnes du siècle qui valent les religieux ou, si c'est trop dire, qui leur ressemblent par l'honnêteté de leur conduite. Mais tous les autres, ou peu s'en faut, sont plus coupables que les Barbares⁵².”

Salvien n'ignore pas les griefs de la foule contre les envahisseurs ; mais un Barbare n'est pas responsable de ses actes au même titre qu'un Catholique :

“Le peuple saxon est cruel, les Francs perfides, les Gépides inhumains, les Huns impudiques. Mais leurs vices sont-ils aussi coupables que les nôtres ? L'impudicité des Huns est-elle aussi criminelle que la nôtre ? La perfidie des Francs, aussi blâmable que la nôtre ? Un Alaman ivre est-il aussi répréhensible qu'un chrétien ivre ? Un Alain rapace est-il aussi condamnable qu'un chrétien rapace ? La fourberie chez le Hun ou le Gépide est-elle surprenante, puisqu'il ignore que la fourberie soit

⁴⁸ Mamertus Claudianus, *De Statu Animae*, II, 8, éd. citée, p. 130, 10 ; Anacharsis est nommé aussi par Sid. Apoll., *Carm.*, II, 165. Sur Porphyre, source de ces développements, cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 223-235.

⁴⁹ Sur Tacite, cf. ci-dessus p. 7, et déjà César, *Bell. Gall.*, VI, 21.

⁵⁰ Pseudo-Quintilien, *Déclamations*, III, 16 ; Jérôme, *Adversus Iovinianum*, I, 41, *P. L.*, t. XXIII, 270 B et *Epist. ad Ageruchiam*, CXXIII, 8, *P. L.*, t. XXII, 1051.

⁵¹ Sur cette tendance des moines de Lérins, cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 216-221.

⁵² Salvien, *De Gubernatione Dei*, IV, 13, 61, p. 86, 25 ; cf. VII, 3, 14, p. 159, 14, citant Paulin de Nole, *Epist.*, XXXII, 3, éd. Hartel, p. 278, 7 et le désignant clairement comme l'un des rares Aquitains que Salvien excepte de l'opprobre général ; c'est ce qu'a montré C. Weyman, *Beiträge zur Geschichte der christlich. lateinischen Poésie*, Munich, 1926, p. 97-99.

Annexes

une faute ? Le parjure chez le Franc est-il quelque chose d'inouï, puisqu'il pense que le parjure est un discours ordinaire, et non un crime⁵³ ?”

Un parjure fait au nom d'une divinité païenne, qui n'est en réalité qu'un démon, a moins de gravité qu'un parjure fait au nom du Christ⁵⁴. Le vrai crime consiste à pécher, alors qu'on se donne pour un sectateur du Christ ; car c'est compromettre la vérité de sa doctrine⁵⁵.

D'autres barbares sont hérétiques ; tels les Vandales et les Goths ; ils ne possèdent pas l'Écriture dans son intégrité. Mais la faute incombe aux Romains qui les ont fait tomber dans l'hérésie en les convertissant à l'arianisme, par exemple au temps de l'empereur Valens⁵⁶ :

“Ces barbares, étrangers à l'instruction romaine, et même à toute instruction, qui ne savent autre chose que ce qu'ils entendent dire à leurs docteurs, mettent en pratique ce qu'ils entendent. Ignorants des lettres et de tout savoir, ils connaissent les mystères de la loi divine par l'enseignement, plutôt que par la lecture ; aussi est-il fatal qu'ils retiennent ces enseignements plutôt que la Loi⁵⁷.”

Malgré la perversion de leur doctrine, ces hérétiques ont des mœurs pures : “Presque tous les Barbares, pour peu qu'ils ressortissent à un même peuple et à un même roi, s'aiment les uns les autres⁵⁸.” Le régime politique qu'ils instaurent est si doux, que beaucoup de Romains émigrent vers les terres qu'ils occupent :

“Ils vont chercher sans doute, parmi les Barbares, l'humanité des Romains, parce qu'ils ne peuvent plus supporter, parmi les Romains, l'inhumanité des Barbares. Ils diffèrent des peuples chez lesquels ils se retirent ; ils n'ont rien de leurs manières, rien de leur langage, et, si j'ose dire, rien non plus de l'odeur fétide des corps et des

⁵³ *Ibid.*, IV, 14, 67, p. 89, 9 ; cf. VII, 15, 64, p. 176, 11 : “Les Goths sont perfides, mais pudiques ; les Alains impudiques, mais sincères ; les Francs menteurs, mais hospitaliers ; les Saxons d'une cruauté farouche, mais d'une chasteté admirable ; tous les peuples barbares ont des vices, mais aussi des vertus qui leur sont propres. Chez presque tous les Africains (Romains), je ne sais quel désordre ne règne pas.” On notera que les épithètes varient d'un passage à l'autre !

⁵⁴ *Ibid.*, IV, 16, 77, p. 92, 15.

⁵⁵ *Ibid.*, IV, 17, 81, p. 94, 13. Augustin, *Civ. Dei*, I, 9, considérait déjà que les clercs qui ont eu des complaisances pour les pécheurs étaient d'autant plus coupables qu'ils étaient clercs, et avaient mérité de périr dans le saccage de Rome.

⁵⁶ Salvien, *op. cit.*, V, 3, 14, p. 106, 2.

⁵⁷ *Ibid.*, V, 2, 8, p. 103, 24.

⁵⁸ *Ibid.*, V, 4, 15, p. 106, 12. On notera la restriction : c'est que Goths et Vandales se détestent mutuellement.

Annexes

vêtements barbares ; ils préfèrent pourtant se plier à cette dissemblance de mœurs, plutôt que de souffrir parmi les Romains l'injustice et la cruauté. Ils émigrent donc chez les Goths ou chez les Bagaudes, ou chez les autres Barbares qui dominent partout, et ils n'ont point à se repentir de cet exil. Car ils aiment mieux vivre libres sous une apparence d'esclavage, qu'être esclaves sous une apparence de liberté⁵⁹.”

Salvien vante en particulier la domination gothique, où les Romains sont à l'abri de tout excès⁶⁰. Il trace de la vie là-bas un tableau idyllique, en opposition avec la rapacité qui désole les provinces restées romaines : “Que voit-on de semblable chez les Goths barbares ? Qui d'entre eux porte préjudice à son ami ? Qui tombe sous le poignard d'un parent⁶¹ ?” Avec un cynisme tranquille, Salvien se félicite que la civilisation romaine ait reculé dans les pays mêmes d'où il est originaire :

“On peut répondre que ces désordres ne règnent pas dans toutes les cités romaines ; j'en conviens ; j'ajouterai : ils ne règnent même pas là où ils régnaient toujours auparavant ; ils ne règnent plus à Mayence, mais parce que cette ville a été ruinée et détruite ; ils ne règnent plus à Cologne, mais parce que cette ville est pleine d'ennemis ; ils ne règnent plus à Trêves, la capitale, mais parce qu'elle a été renversée quatre fois. Ils ne règnent plus dans la plus grande partie des Gaules et des Espagnes. Ainsi, malheur à nous et à nos iniquités ! Malheur à nous et à nos débordements ! Quel espoir reste-t-il devant Dieu aux foules chrétiennes, puisque tant de crimes n'ont cessé d'exister dans les villes romaines que du moment où ces villes ont passé au pouvoir des Barbares⁶² ?”

Pour lui, l'expérience est décisive : les Romains ont suffisamment montré, depuis un demi-siècle, qu'ils étaient incapables de se réformer. La prise de Rome n'a suscité que des blasphèmes de la part de ses habitants ; ni les Romains de Gaule, ni ceux d'Espagne ne se sont amendés du fait des invasions ; ceux d'Afrique, en particulier, couraient encore au théâtre alors que les Barbares étaient sous leurs murs⁶³. Pourtant, l'invasion a gagné lentement ; Dieu a laissé chaque fois à la province voisine le temps du repentir : Germanie romaine, Belgique, Aquitaine, Gaules, Espagnes, Afrique ont été successivement touchées par l'incendie, parce qu'elles persévéraient dans leurs crimes⁶⁴. Les Gallo-Romains, par exemple, voyaient venir l'invasion sans

⁵⁹ *Ibid.*, V, 5, 21, p. 108, 20.

⁶⁰ *Ibid.*, V, 8, 36, p. 113, 24.

⁶¹ *Ibid.* V, 11, 57, p. 120, 18.

⁶² *Ibid.*, VI, 8, 39, p. 136, 1.

⁶³ *Ibid.*, VI, 12, 69, p. 144, 20.

⁶⁴ *Ibid.*, VII, 12, 50, p. 171, 8 : “sed paulatim id ipsum tamen, ut, dum pars clade caeditur, pars exemplo emendaretur” ; développement de l'idée exprimée par Quodvultdeus, *De Tempore barbarico*,

Annexes

le moindre sursaut d'énergie : "On pressentait la servitude sans la redouter. Toute crainte avait été retirée à ces pécheurs, afin qu'ils ne pussent prendre de précautions. Aussi, tandis que les Barbares campaient, pour ainsi dire, à la vue de tout le monde, les gens restaient sans crainte, les villes sans défense⁶⁵." Salvien n'a que mépris pour ceux qui croient sauver leur ville ou l'Empire en consentant à payer tribut aux Barbares ; ils ne font que se couvrir de ridicule ; car c'est toujours à recommencer⁶⁶. Sous l'effet de l'adversité, les Romains sont devenus pires, au lieu de s'amender. Salvien a été frappé en particulier par l'attitude des habitants de Trèves, sa petite patrie : au moment même où les Barbares enfonçaient les portes, les magistrats de cette ville ont été surpris au milieu des orgies d'un banquet : c'est le signe que la convoitise et l'ébriété ont causé sa ruine⁶⁷ ; qui pis est, après les trois premiers saccages, les survivants, sitôt la ville redevenue romaine, ne songeaient toujours qu'à réclamer les jeux du cirque :

"La ville entière avait brûlé ; les malheurs ne faisaient que croître après les dévastations. Les gens que l'ennemi n'avait pas massacrés étaient accablés de maux... Les uns, couverts de plaies profondes, expiraient des suites de leurs blessures dans une longue agonie ; les autres, à demi consumés par les feux de l'ennemi, en ressentaient longtemps les cruelles tortures. D'autres mouraient de faim ou faute de vêtements, desséchés de langueur ou roidis de froid ; tous, par des genres de mort contraires, couraient au même terme. Que dire de plus ? La ruine d'une seule ville était une calamité pour les autres villes. J'ai vu de mes yeux, – et j'ai pu soutenir pareil spectacle, – j'ai vu épars ça et là des cadavres des deux sexes, nus, en lambeaux, souillant les regards, déchirés par les oiseaux et les chiens. Cette odeur des corps morts devenait une contagion pour les vivants. La mort s'exhalait de la mort ; ceux mêmes qui n'avaient pas assisté aux catastrophes de cette ville, souffraient d'un malheur qui leur était étranger. Et qu'arriva-t-il après tout cela ? Qui pourrait concevoir un pareil excès de démente ? Quelques nobles, qui avaient survécu à la ruine de leur patrie, demandaient aux empereurs les spectacles du cirque, comme remède suprême à la destruction de la ville⁶⁸."

éd. Morin, p. 205, l. 184. "Sed parcit uni ciuitati, dum aliam castigat : et parcit uni prouinciaie, dum aliam flagellat".

⁶⁵ *Ibid.*, VI, 14, 80, p. 147, 23. Ceci est vrai, par exemple, de Paulin de Pella qui tergiversa à quitter sa villa bordelaise ; cf. ci-dessus p. 70.

⁶⁶ *Ibid.*, VI, 18, 99, p. 154, 2.

⁶⁷ *Ibid.*, VI, 13, 72-77, p. 145, 14 à 146, 27.

⁶⁸ *Ibid.*, VI, 15, 82, p. 148, 15.

Annexes

Le mal n'est pas sans cause ; les raffinements de la civilisation ont amené la mollesse dans la conduite. Une province riche et privilégiée comme l'Aquitaine s'est montrée particulièrement dissolue :

“Chacun sait que l'Aquitaine et la Novempopulanie sont comme la moelle de presque toutes les Gaules et possèdent un terroir d'une merveilleuse fécondité, un terroir qui n'est pas seulement fécond, mais encore (ce que l'on juge d'ordinaire préférable) plein d'agrément, de charme et de plaisir. Tout le pays est chargé de vignes, orné de riantes prairies, parsemé de champs cultivés, planté d'arbres fruitiers, ombragé de bosquets, arrosé de sources, entrecoupé de cours d'eau, couvert de moissons ondoyantes ; les petits et les grands propriétaires de cette terre semblent détenir, moins la portion d'un sol terrestre, qu'une image du paradis. Et après cela ? Ils auraient dû, assurément, se montrer plus religieux, ces peuples que Dieu avait comblés de si larges bienfaits... Comme ils étaient dans toutes les Gaules les premiers en richesses, ils furent aussi les premiers en débordements. Nulle part des plaisirs plus raffinés ; nulle part une vie plus dissolue ; nulle part des mœurs plus déréglées. Voilà la reconnaissance qu'ils ont témoignée au Seigneur, en retour de ses dons sacrés⁶⁹ !”

On ne doit donc pas s'étonner si Dieu a permis l'établissement des Goths dans cette province ; car les Goths, sauf exception, ne tolèrent pas la débauche. Leur seule présence purifie la contrée⁷⁰. Pour la même raison, les Vandales ont pu asservir les Espagnols licencieux ; parce qu'ils sont pudiques, Dieu leur a concédé ces contrées, plutôt qu'à d'autres peuplades barbares plus puissantes⁷¹. En outre, Goths et Vandales se fient moins à leur force qu'au secours de Dieu ; la mésaventure récente du général Litorius, qui s'est cru maître de Toulouse parce qu'il avait sous son commandement un fort contingent de Huns, montre qu'on ne peut rien sans l'aide divine : “Notre insuccès dans la dernière guerre en est la preuve. Car les Goths nous redoutaient, mais se confiaient en Dieu, tandis que nous mettions notre espérance dans les Huns. Les Goths nous demandaient la paix ; nous la refusions. Ils nous envoyaient des évêques ; nous les repoussions. Ils honoraient Dieu dans des prêtres étrangers ; nous le méprisions dans les nôtres. L'issue a répondu aux actions des deux partis⁷².” Salvien sait gré aux Goths d'avoir choisi des évêques catholiques pour négocier ; le désastre de Litorius est le châtement qu'il a mérité par son intransigeance ; Théodoric a remporté la victoire par ses mérites et son esprit de

⁶⁹ *Ibid.*, VII, 2, 8-12, p. 147, 15 et suiv.

⁷⁰ *Ibid.*, VII, 6, 24, p. 163, 7.

⁷¹ *Ibid.*, VII, 7, 27, p. 164, 2.

⁷² *Ibid.*, VII, 9, 39, p. 167, 13.

Annexes

pénitence⁷³. De même, si Castinus, le général romain chargé de reconquérir les Espagnes, fut battu par les Vandales en 422, c'est parce qu'il était plein de présomption ; les Vandales, eux, avaient choisi, comme cri de ralliement au combat, des versets de l'Écriture : "Nous avons donc mérité d'être vaincus⁷⁴."

Salvien se réjouit surtout que les Vandales aient pris Carthage, cette ville trop riche, trop intellectuelle, qui était devenue "une sentine de débauche et de fornications, un égout public⁷⁵". À l'exception d'un tout petit nombre de moines⁷⁶, qui du reste étaient persécutés⁷⁷, l'Église même y était corrompue : les fidèles avaient des mœurs dissolues ; quant au clergé, Salvien préfère n'en point révéler les tares, par respect pour le ministère sacré⁷⁸. Comme les Vandales ont eu raison d'instaurer une législation draconienne !

"Enflés par leur élévation, enorgueillis par leur victoire, amollis par la jouissance, ces Barbares bien qu'ils eussent toujours été continents et austères, auraient pu néanmoins se pervertir au milieu de tant de succès et de prospérités ; une fois le pied sur cette terre où coulaient, comme dit l'Écriture (*Exod. XIII, 5*), le lait et le miel, – terre féconde, opulente, enivrée pour ainsi dire de mille délices, – ne pouvaient-ils, sans qu'on eût lieu d'en être surpris, s'abandonner au plaisir, là où le climat lui-même semblait respirer la volupté⁷⁹ ?"

Au contraire, ils ont fait régner la vertu : ils ont supprimé la pédérastie, la prostitution ; non qu'ils aient mis à mort les courtisanes ; ils se sont gardés d'une telle

⁷³ *Ibid.*, VII, 10, 43-44, p. 168, 26. Les mots : "*quantum res prodidit ac probavit*" (p. 169, 5) montrent que c'est pure conjecture de Salvien d'après l'issue des événements, non une donnée historique.

⁷⁴ *Ibid.*, VII, 11, 46, p. 169, 21. Les expressions de Salvien sont volontairement ambiguës : je croirais qu'il exprime simplement, avec beaucoup de rhétorique, l'idée que les Vandales, par leurs bonnes mœurs, mettaient en pratique les paroles de l'Écriture.

⁷⁵ *Ibid.*, VII, 17, 74, p. 179, 17.

⁷⁶ *Ibid.*, VII, 14, 58, p. 173, 23.

⁷⁷ *Ibid.*, VIII, 4, 19, p. 197, 26 ; cf. p. 198, 27. Ces passages établissent l'équivalence : *seruus Dei = sanctus Dei = monachus*. Il est exact que, du fait des Donatistes, les communautés de religieuses ou de moines ont eu du mal à s'implanter en Afrique ; cf. P. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrét.*, t. IV, p. 145 et U. Morrica, *Spunti polemici di S. Agostino contro i nemici e i falsi interpreti del suo ideale monastico*, dans *Misc. Agost.*, t. II, p. 933-975 ; mais Salvien prétend que même les ermites étaient mal vus, ce qui paraît excessif.

⁷⁸ *Ibid.*, VII, 17, 74, p. 179, 20.

⁷⁹ *Ibid.*, VII, 20, 85, p. 183, 16.

Annexes

cruauté ; il leur a suffi de les contraindre à se marier⁸⁰. Seules, la fornication et l'adultère sont punis de mort⁸¹. Cette législation nouvelle porte déjà ses fruits : “Désormais, tandis que chez les Goths les Romains seuls sont impudiques, chez les Vandales, ils ont même cessé de l'être⁸².” Salvien oppose longuement l'État vandale, où est restauré le mariage chrétien, à la *République* de Platon, où Socrate prêchait la mise en commun de toutes les femmes⁸³. La sagesse des Barbares, croit-il, fera régner le christianisme, en supplantant la sagesse hellénique.

L'auteur se rend compte que ses théories sont révolutionnaires et paradoxales : un catholique romain louer des Barbares ariens ou païens ! À plusieurs reprises, il imagine l'indignation que son livre ne manquera pas de susciter chez le lecteur : “Je sais, le plus grand nombre estime intolérable qu'on nous dise pires ou même qu'on ne nous juge pas de beaucoup supérieurs aux Barbares⁸⁴. Vous vous irritez peut-être, vous qui me lisez, et vous condamnez ce que vous lisez ; mais je ne recule point devant votre censure⁸⁵.” Mêmes observations quand il déclare les Goths et les Vandales plus dévots que les Romains, ou quand il vante la nouvelle législation d'Afrique : “Je soupçonne bien que certaines personnes s'offensent de ce que je dis là⁸⁶ ; qu'elles le jugent insupportable⁸⁷.”

Le lecteur moderne est-il plus indulgent ? Il faut avouer pourtant que notre polémiste ne manque pas de cœur. Il lui est arrivé d'écrire un billet de recommandation en faveur d'une Romaine de Cologne, victime de l'invasion :

“Cette veuve, à ce que j'apprends, se trouve dans un tel dénuement, dans une telle indigence, qu'elle ne peut ni rester à Cologne, ni en sortir, car elle n'a ni de quoi y vivre, ni de quoi fuir ; l'unique ressource qui lui reste, c'est de gagner son pain en mercenaire et de louer le travail de ses bras aux femmes des Barbares. Ainsi, elle est exempte, par la miséricorde divine, des chaînes de la captivité, puisqu'elle n'est pas encore réduite à la condition d'esclave ; mais elle est esclave par sa pauvreté⁸⁸.”

⁸⁰ *Ibid.*, VII, 22, 94-97, p. 186, 27 et suiv.

⁸¹ *Ibid.*, VII, 22, 99, p. 187, 25. Cf. Schmidt, *Gesch. der Wandalen*, p. 172-173.

⁸² Salvien, *op. cit.*, VII, 23, 107, p. 191, 5.

⁸³ *Ibid.*, VII, 23, 101 et suiv., p. 188 ; sur la maladresse de Salvien dans sa façon de citer Platon, cf. mes *Lettres grecques en Occident*, p. 220.

⁸⁴ Salvien, *op. cit.*, IV, 3, 60-61, p. 86, 14 et 22.

⁸⁵ *Ibid.*, IV, 13, 63, p. 87, 15.

⁸⁶ *Ibid.*, VII, 9, 38, p. 167, 9.

⁸⁷ *Ibid.*, VII, 23, 101, p. 188, 19.

⁸⁸ Salvien, *Epist.*, I, 6, p. 202, 9.

Annexes

Salvien n'ignore donc pas les misères matérielles qui ont accompagné l'invasion. Mais cela ne compte guère aux yeux de ce moraliste. Intrépide dialecticien, rhéteur porté à l'exagération, mérite-t-il crédit dans ses jugements sur les Romains et les Barbares ? Nous pouvons contrôler au moins ce qu'il dit de l'Afrique. Il semble bien imaginer ses contemporains d'après les diatribes violentes que Tertullien faisait des mœurs africaines deux cent cinquante ans plus tôt⁸⁹. L'un de ses développements est emprunté, il est vrai, à un sermon récent de Quodvultdeus. Mais il en fausse complètement le sens. L'évêque de Carthage ne fustigeait ses fidèles que pour susciter leurs énergies contre l'envahisseur. Salvien ne retient et n'amplifie que les passages relatifs à l'insouciance et à la mollesse des populations⁹⁰ ; il omet systématiquement tout ce que disait Quodvultdeus des Vandales persécuteurs.

De même, la suspicion que Salvien jette, par son habile réticence, sur le clergé catholique d'Afrique, est un outrage gratuit, quand on sait la conduite héroïque de tant de martyrs et d'exilés⁹¹. On croit rêver lorsqu'on lit sous sa plume que les Vandales ont fait régner la vertu. Ignore-t-il le nombre de religieuses qu'ils ont violées en Maurétanie césarienne⁹² ? les horreurs du sac de Carthage, décrites

⁸⁹ J. Waltzing, *Tertullien et Salvien*, dans *Le Musée belge*, t. XIX-XXIV (1920) p. 39-43, a montré que Salvien a plagié parfois textuellement Tertullien et qu'il lui emprunte sans doute sa diatribe contre le théâtre.

⁹⁰ Voici le parallèle le plus frappant :

• Quodvultdeus, *Sermo de Tempore barb.* I, 1, *P.L.*, t. XL, 700 (s'adressant aux fidèles de Carthage) :

“Inter tantas angustias et in ipso fine rerum posita est uniuersa prouincia, et quotidie frequentantur spectacula : sanguis hominum quotidie funditur *in mundo*, et *insanientium* uoces crepitant *in circo*...

P. L. XL, 702 : luxuriantes P. L. XL, 703 : quae mala non fecimus ?... Sacrificauit... et quod est peius... ipsam animam hominis pretiosam... Nec ab hostibus nec a Barbaris, sed a se ipso omnis homo in anima se intus occidit.”

• Salvien, *De Gub. Dei*, VI, 69, p. 144, 19 :

“Quis aestimare hoc *malum* possit ? Circumsonabant annis muros Cirtae atque Carthaginis populi *Barbarorum*, et Ecclesia Carthaginensis *insaniebat in circis*, *luxuriabat* in theatris. Alii foris *iugulabantur*, alii *intus fornicabantur*. Pars plebis erat foris captiua *hostium*, pars *intus* captiua uitiorum ; cuius sors *peior* fuerit incertum est. Illi quidem erant extrinsecus carne, sed isti *intus* mente captiui, et ex duobus letalibus *malis* leufus, ut reor, est captiuitatem corporis Christianum quam captiuitatem *animac* sustinere”.

⁹¹ Voir ci-dessus p. 101, 110, 113.

⁹² Voir ci-dessus p. 100.

Annexes

précisément par Quodvultdeus ? la persécution sanglante à laquelle les Ariens d’Afrique soumettent les catholiques, au moment même où il écrit ? Il est inquiétant de voir un Romain faire, en Provence, un tel panégyrique des Barbares, alors que les Goths portent leur effort contre Arles. Il semble désireux de seconder leur politique. Peut-être a-t-il subi des influences germaniques dans sa jeunesse, puisqu’il est originaire de Germanie romaine. Il ne se contente pas, selon la tradition des *Chants sibyllins*⁹³, de lancer contre Rome des imprécations oratoires ; il participe activement, par sa propagande, à détruire son empire et sa culture ; il prépare les esprits à accepter ou même à appeler de leurs vœux la domination des royaumes germaniques⁹⁴.

⁹³ Voir ci-dessus p. 13.

⁹⁴ Je ne puis souscrire à la conclusion de M. Thouvenot, *art. cité*, p. 162, selon lequel Salvien “reste au fond passionnément romain” ; le texte qu’il allègue p. 162-163 (= *Gub. Dei* VI, 9, 50-51, p. 139, amputé des lignes 18-19), a pour objet non de célébrer “en termes émus... la longue prospérité dont a joui l’Empire”, mais de montrer que cette prospérité matérielle avait pour effet la corruption des mœurs, l’abandon de la religion et le développement des jeux scéniques.

Que pensent les sauvages ?

• **Libre-penseur : Letourneau**

• **Clérical : Christus**

Letourneau

Science et Matérialisme – 1879

Ch. Letourneau⁹⁵

•••

Au point de vue de l'idée religieuse, tous les peuples contemporains peuvent se classer en : peuples athées, peuples fétichistes, peuples polythéistes, peuples monothéistes, peuples panthéistes. Analysons à grands traits ces cinq états moraux.

1- Des peuples athées

Malgré les dénégations des partisans du règne humain, il est impossible de nier l'existence des peuples athées. Quand nous n'aurions d'autres témoignages que celui du docteur Livingstone, la question serait jugée. Car il affirme nettement que l'absence d'idoles et de toute idée religieuse est un phénomène psychique, commun aux Buschmans et aux Cafres Béchuanas, et que non seulement ces derniers sont dépourvus d'idées religieuses, mais qu'ils ne peuvent même les concevoir. Notre collègue, M. Bertillon, a déjà appelé l'attention de la Société sur les passages suivants, que je vais citer de nouveau, puisqu'ils ont été oubliés (tome 1^{er} des *Bulletins*, page 230) : "Ces pauvres païens nous font toujours un bon accueil. Ils écoutent nos paroles avec attention, avec respect, mais quand nous nous mettons à genoux pour prier un être invisible, nous leur paraissions tellement ridicules, tellement insensés, qu'ils sont saisis d'un rire inextinguible.

J'étais présent, lorsqu'un missionnaire essaya de chanter un hymne au milieu d'une réunion de Béchuanas, chez qui la musique, comme la prière, est inconnue ; l'hilarité de l'auditoire fut si grande que chaque visage en était inondé de larmes. Toutes leurs facultés sont absorbées par les besoins du corps, et il en est ainsi depuis que cette race existe. Je ne saurais répondre à ceux qui me demanderaient quels effets la prédication de l'Évangile peut produire sur de pareilles créatures."

⁹⁵ Staline lisait Letourneau en cachette au Séminaire (Note de F. Malot).

Annexes

De même, l'élément religieux manque aux Cafres Makololos. "Nous conservons toujours, disaient ces derniers au docteur Livingstone, ce que vous nous dites à propos des autres choses, et, quand vous nous parlez de sujets bien plus merveilleux que tout ce que nous avons jamais entendu, vos paroles s'enfuient de nos cœurs sans que nous puissions les retenir, etc." Ils seraient en même temps parfaitement étrangers à la compassion.

Le numéro VI (août) de la *Revue Anthropologique de Londres* contient une intéressante communication relative à la question qui nous occupe. L'auteur, un ecclésiastique anglican, le Révérend Farrar, s'élève, preuves en mains, contre cette idée que la notion divine et la croyance à la vie future soient inhérentes à la nature de l'homme. M. Farrar, que sa profession abrite contre tout soupçon de partialité, cite un grand nombre d'autorités, choisies parmi les missionnaires et les voyageurs. De ces citations il résulte, que l'absence de toute idée religieuse a été plusieurs fois constatée chez les Australiens, chez les naturels des îles Salomon (Perty) ; en Afrique chez les Mpongwes (J. Leighton, missionnaire) ; chez les Cafres (Révérend G. Brown) ; chez les Esquimaux (Whitebourne, Ross) ; chez les Veddahs de Ceylan (Sir Emerson Tennent), etc. La Bible nous montre la croyance en Jéhovah en vigueur chez les Juifs, mais M. Farrar prouve par un bon nombre de versets bibliques, que longtemps la notion de l'immortalité de l'âme a été inconnue au peuple de Dieu. Beaucoup de faits curieux ont été mis en lumière dans la discussion, qui a suivi cette communication. Ainsi un des livres bleus (*blue books*) anglais, datant de quinze à vingt ans, a établi, que, dans beaucoup de districts miniers de l'Angleterre, on trouve nombre d'hommes, de femmes, d'enfants totalement ignorants de la divinité. À ce sujet, l'un des membres de la Société, le Révérend M. Kerr, encore un ecclésiastique, dit, que d'après sa propre expérience il y a à Liverpool, et même dans les quartiers occidentaux de Londres, beaucoup de gens dépourvus de l'idée de Dieu. N'accorder aucune valeur à tous ces témoignages, c'est éluder la difficulté, non la détruire.

Naturellement l'intelligence des pauvres peuplades que j'ai citées est le plus ordinairement extrêmement faible. Esclaves, comme les animaux, du besoin et de la sensation du moment, ils raisonnent peu ou point. Les naturels des Moluques, à qui, selon M. Wallace, qui a séjourné parmi eux, on ne peut tout au plus accorder qu'une très vague idée de pouvoirs inconnus (*Anthropological Review*, n° 6), ont une intelligence si débile, que pour additionner 4 et 5, et même des nombres plus faibles, ils sont obligés de ranger devant eux de petits cailloux. Leur langue est dépourvue de termes généraux ; ainsi ils ont des noms pour chaque arbre en particulier, mais n'en ont pas pour désigner l'arbre en général.

Au contraire les athées du docteur Livingstone ne manqueraient pas, selon lui, d'une certaine intelligence relativement à leurs intérêts.

Annexes

Mais la même absence de l'idée de Dieu se constate chez des peuples bien autrement intelligents et civilisés. Écoutons M. Barthélemy-Saint-Hilaire, qui, après avoir longuement étudié et analysé le bouddhisme, conclut ainsi : "Aujourd'hui et en face des révélations si complètes et si évidentes, que nous font les livres du bouddhisme, découverts et expliqués, le doute n'est plus permis. Les peuples bouddhiques peuvent être sans aucune injustice, regardés comme des peuples athées. Ceci ne veut pas dire qu'ils professent l'athéisme et qu'ils se font gloire de leur incrédulité... ceci veut dire seulement, *que ces peuples n'ont pas pu s'élever dans leurs méditations les plus hautes jusqu'à la notion de Dieu*, et que les sociétés formées par eux s'en sont passées, au grand détriment de leur organisation, de leur dignité et de leur bonheur."

Et ailleurs : "Çakyamouni a eu seulement la faiblesse et le malheur d'ignorer Dieu. Il aurait fallu qu'il l'eût combattu, pour qu'on pût avec équité lui reprocher son athéisme. Les peuples, auxquels sa doctrine devait convenir, étaient aussi aveugles que lui, et il a été prouvé par la science de nos jours qu'ils ne connaissent pas Dieu, même de nom. M. Abel Rémusat a constaté, que les Chinois, les Tartares et les Mongols, auxquels on pourrait, je crois, ajouter les Tibétains, n'ont pas de mots dans leur langue pour exprimer l'idée de Dieu (*Foé-Koué-Ki* p. 138, Rémusat). En présence d'un phénomène aussi curieux et aussi déplorable, que confirme d'ailleurs toute une religion, on pourrait se demander, si l'intelligence de ces peuples est faite comme la nôtre, et si dans ces climats, où la vie est en horreur et où on adore le néant à la place de Dieu, la nature humaine est celle que nous sentons en nous. D'ailleurs, la foi de ces peuples, tout insensée qu'elle peut nous paraître, a été si exclusive, qu'ils lui ont consacré leur pensée tout entière. Ils n'ont de livres que leurs livres sacrés" (Barthélemy-Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*).

Que l'on ne vienne pas objecter, que cette religion de l'athéisme est en définitive une religion, qu'elle a une littérature, un clergé, etc. Quand le bouddhiste, après avoir contemplé le monde extérieur et l'incessante transformation des êtres, est pris de lassitude, de dégoût, et veut échapper par l'anéantissement au mouvement de rotation, qui entraîne le monde animé, il fait simplement un raisonnement, pour lequel il n'est pas besoin d'invoquer des facultés spéciales. Cela prouve qu'il est beaucoup plus intelligent que le chien, le chimpanzé et aussi que le Béchuana, l'Australien, qui seraient également incapables d'enchaîner ensemble tant de raisonnements et de déductions, mais cela ne prouve pas autre chose, et il n'y a pas là de place pour le surnaturel. Occupons-nous maintenant des conceptions religieuses où l'on voit poindre cette croyance au surnaturel, c'est-à-dire à l'existence d'êtres invisibles.

2- Du fétichisme

C'est le premier degré de l'idée religieuse, et le plus intéressant à étudier au point de vue qui nous occupe. Il n'est pas besoin de l'examiner longtemps pour voir qu'il repose tout entier sur une émotion vive, donnant lieu à un raisonnement des plus élémentaires.

Ainsi, l'homme-enfant, d'âge ou de race, éprouve-t-il à la vue d'un être, d'un animal, d'un phénomène naturel, une impression, une émotion forte, admiration ou terreur, plus ordinairement terreur ; il en garde longtemps la mémoire. L'être qui lui a donné cette émotion, il le considère comme beaucoup plus puissant que lui ; il s'humilie devant lui, c'est-à-dire l'adore ; il lui offre des présents, des sacrifices intéressés ; en un mot, il le divinise, et comme en raison de sa faiblesse et de son ignorance extrêmes il est surpris ou terrifié par une foule d'êtres, de phénomènes naturels, son panthéon se peuple sans cesse. L'exemple suivant fait bien voir et comprendre comment se forment ces idées grossières. C'est un des premiers missionnaires français à la Nouvelle-Calédonie, le Père Rougeyron, qui le raconte. Pour se protéger contre les rapines des naturels, les missionnaires avaient fait venir d'Europe un chien boule-dogue. Or, la Nouvelle-Calédonie étant complètement dépourvue de quadrupèdes, l'animal sembla un être prodigieux aux Néo-Calédoniens. Il leur inspira une terreur profonde ; et, raisonnant avec la logique élémentaire du sauvage, ils résolurent de se concilier, si possible, cet être dangereux et supérieur. Aussi, un jour, ils lui envoyèrent une députation chargée de lui offrir des fruits, des ignames, et de lui faire un long discours, dans lequel on sollicitait son amitié et on vantait sa puissance. C'est évidemment par un procédé analogue, que nombre de peuples anciens et modernes sont arrivés à l'adoration des animaux. Le serpent de l'Ouidah, le lézard de Bénin, le vautour de l'Ashantie, le loup des prairies américaines, qu'adorent encore, selon l'abbé Domenech, les Selischs et les Sahaptins, les animaux sacrés de l'antique Égypte, etc., ont été déifiés de cette façon.

Le fétiche n'est pas toujours un animal, mais c'est toujours un être, un objet pris dans la nature, un arbre, un rocher, une montagne, un fleuve. Outre ces grands fétiches il y en a de petits, très capricieusement choisis et tout-à-fait individuels : une pièce de bois jaune ou rouge, une dent d'animal, une arête de poisson, etc. Ou bien ces petits fétiches sont des parties du grand fétiche populaire, ou bien ce sont des objets divers, auxquels, dans un moment d'émotion quelconque, le nègre (les fétichistes sont généralement nègres) a attribué une puissance spéciale. J'ai eu tort de dire, que la croyance au surnaturel commençait à poindre dans le fétichisme. Il n'y a là aucune croyance à des êtres immatériels, tout est généralement concret, visible. Il y

Annexes

a seulement une émotion forte et un raisonnement faux. Or, quelle différence y a-t-il entre l'émotion et le raisonnement du nègre adorant un animal dangereux, un fléau quelconque, et l'émotion et le raisonnement du chien, qui ayant commis une faute, et craignant un châtement, rampe aux pieds de son maître pour lui demander pardon ? L'homme et l'animal sentent et raisonnent de la même manière ; chacun d'eux seulement s'agenouille à sa façon.

Mais l'homme, ayant plus d'intelligence, plus de mémoire, plus d'imagination, fait au sujet de l'émotion éprouvée un raisonnement un peu plus complexe. Longtemps il garde le souvenir de la terreur éprouvée ; il en craint le retour et cherche les moyens de le prévenir. D'où les offrandes, les prières, les idoles faites à l'image de l'être redouté, s'il s'agit d'un être concret et tangible, et il en est toujours ainsi dans le vrai fétichisme. Toute cette psychologie est fort simple ; elle ne diffère en rien de celle de l'animal. Ce sont les mêmes facultés, fonctionnant de la même manière ; un peu plus puissantes seulement chez l'homme. Il n'y a là rien pour l'immatériel, rien même pour le surnaturel et, appliqué au fétichisme, le vieux vers tant de fois cité : "Primus in orbe deos fecit timor" (Pétrone, fragment V, vers 1) est l'expression exacte de la vérité.

La croyance aux génies est un degré supérieur de l'idée religieuse. C'est la transition entre le fétichisme et le polythéisme. Ce n'est pas encore l'immatériel, mais c'est déjà le domaine de l'invisible. Ainsi le Chaldéen, entendant un coup de tonnerre, se le figurait immédiatement comme l'acte d'un être corporel, d'une organisation analogue à la sienne, ou à celle des êtres qu'il redoutait le plus, seulement d'une étoffe plus éthérée, plus impalpable. Les Djinns des Musulmans, les Peris des Persans étaient des créations imaginaires analogues. Le génie a du reste les passions, les faiblesses, les infirmités même de l'homme qui l'a inventé ; il naît ; il meurt quelquefois ; il est bon ou mauvais. C'est un homme moins imparfait. Faut-il voir dans cette conception le signe distinctif entre l'animal et l'homme ? Non. Pas encore. Il n'y a là qu'une différence de degré. Les émotions communes à l'homme et aux animaux s'accompagnent nécessairement de faits psychiques analogues. Le cheval, qu'effraie dans une nuit claire l'ombre d'un arbre ; le bœuf, qui pendant une éclipse de soleil, menace de ses cornes un invisible ennemi⁹⁶, et l'homme, qu'un coup de tonnerre fait trembler, sont dans des états psychiques à peu près identiques. Tous trois ont peur ; tous font un raisonnement plus ou moins élémentaire ; tous les trois se figurent des êtres qui n'existent pas, des périls, qu'ils ont l'habitude de redouter. Mais l'homme garde plus longtemps le souvenir du danger couru et de l'image créée à ce sujet par son imagination. Souvent il tâche de représenter cet être fictif par une

⁹⁶ Arago. *Annuaire du bureau des longitudes*, 1846.

idole, s'il a pour cela assez d'adresse et d'industrie. Très généralement il ne tarde pas à confondre le symbole et l'être symbolisé et c'est l'idole elle-même, fabriquée de ses mains, qu'il adore et qu'il prie.

“Un ouvrier, dit le prophète Isaïe, coupe des cèdres ou des chênes rouvres, les choisit parmi les arbres de la forêt et plante en leur place le pin, qui croît à la faveur de la pluie.

Ces arbres servent à l'homme à faire du feu ; il en prend et il se chauffe ; il en allume dans son four pour cuire son pain. Et il en fait aussi des dieux qu'il adore ! et c'est devant une sculpture qu'il se prosterne !

Une partie de l'arbre est consumée par le feu ; avec cette partie, il a fait cuire sa viande, a préparé son rôti pour se rassasier ; il s'est chauffé aussi et s'est écrié : Ah ! que je suis bien ; je me sens réchauffé !

De l'autre partie, il fait un dieu, une idole, devant laquelle il se prosterne et qu'il adore, devant laquelle il s'écrie : Conserve-moi, car tu es mon Dieu” (*Isaïe*, chap. XLIV)⁹⁷.

Pour trouver des exemples d'une confusion analogue, il n'est pas nécessaire d'aller chez les sauvages ou de fouiller la Bible.

Voilà l'analyse succincte du premier degré de l'idée religieuse. Elle ne nous montre aucune différence radicale entre l'homme et l'animal. Les degrés supérieurs s'expliquent et se comprennent tout aussi facilement. C'est toujours un raisonnement basé sur une impression, seulement le raisonnement est d'autant plus complexe, d'autant plus juste, d'autant plus large que l'homme est plus intelligent, et il y a entre la forme religieuse et la race, un rapport intime, sur lequel je reviendrai plus loin.

3- Du polythéisme

Entre le fétichisme, le culte des génies et le polythéisme il n'y a aucune différence bien tranchée. C'est toujours l'homme surpris, effrayé, quelquefois frappé d'admiration (ce qui est rare dans le fétichisme) en face des phénomènes naturels. Mais ici l'homme est mieux doué ; il généralise mieux ; ses dieux sont moins multiples ; il en change moins, car il entrevoit déjà que la nature est régie par un petit nombre de forces. Seulement ces forces, il les vivifie, il les divinise ; il leur donne un corps, quelquefois un corps d'animal, généralement un corps d'homme, et naturellement, il les gratifie de toutes ses passions, de besoins, de désirs analogues

⁹⁷ Traduction de M. Mallet de Chilly.

Annexes

aux siens. Ils s'aiment, se haïssent, se jaloussent. L'homme peut les faire varier à volonté par des prières, des sacrifices. En résumé, le polythéisme, c'est l'adoration des éléments, vivifiés, imaginés, figurés par l'homme et le plus souvent à son image. On ne peut pas concevoir encore, que les grandes forces naturelles agissent aveuglément, insciemment, et sont inhérentes à la matière. Mais l'homme confond moins que dans le fétichisme l'emblème et la force représentée. C'est au-delà du phénomène perçu qu'il en cherche la cause ; cette cause visible ne lui suffit plus ; il tâche de remonter à l'origine première.

Toutes les religions polythéistes peuvent se ramener à ce petit nombre de faits généraux ; qu'on les observe dans la mer du Sud ou sur le continent Américain, dans la Grèce antique ou chez les Gaulois et les Scandinaves.

Plus la race est civilisée, intelligente, plus son polythéisme se simplifie, plus aussi il s'y mêle d'éléments humains. Le polythéisme grossier et primitif n'est guère que la divinisation des grands corps, des grands phénomènes naturels, des astres, de la terre, de la mer. Mais plus l'homme est intelligent, plus son petit monde intracérébral grandit et prend à ses yeux d'importance. Il divinise ses émotions fortes, ses passions. Les remords s'incarnent dans les Euménides ; la volupté et la génération deviennent Vénus en Grèce et Freya chez les Scandinaves ; l'amour s'appelle Eros ; la fureur guerrière, c'est Mars. On arrive même à diviniser des idées morales. La sagesse revêt un corps, c'est Minerve, en Grèce ; en Scandinavie, la ruse se personnifie dans Loke. Ailleurs les grandes phases de la vie organique sont déifiées. La génération, la nutrition et la mort deviennent dans l'Inde Brahma, Vichnou et Siva. On divinise même des idées purement abstraites, intellectuelles, comme le temps. Mais tout cela se mélange et le Temps-Saturne siège dans l'Olympe à côté d'Apollon-Soleil. Les deux polythéismes se relient, se confondent. Le dernier s'observe surtout chez la race Caucasique et on l'explique aussi sans recourir à des facultés spéciales. L'homme arrive même quelquefois, comme en Perse, au dualisme simple. D'un côté, tout ce qui paraît mal ; de l'autre, tout ce qui paraît bien : Ahriman et Ormuzd. Un pas de plus et le monothéisme apparaît.

Analyser les degrés religieux supérieurs, ce serait aborder un sujet brûlant et qu'il ne convient guère d'étudier ici, aussi me bornerai-je à en dire quelques mots.

4- Du monothéisme

Ce n'est qu'une généralisation plus large. L'homme, de plus en plus éclairé et intelligent, éprouve de la difficulté à concevoir l'existence simultanée de ses dieux

multiples, aussi se rattache-t-il à l'idée d'une cause unique, matérielle ou immatérielle, d'une force créatrice, distincte du monde qu'elle régit et a tiré du néant.

5-° Du panthéisme

Ici l'intelligence humaine ne conçoit plus Dieu et la matière comme distincts l'un de l'autre. Elle confond le monde et les forces qui l'animent. La divinité n'est plus, dans cette manière de voir, qu'un pouvoir intelligent, infus dans l'univers, et le monde visible n'est plus que la manifestation nécessaire de cette divinité, qui comprend tous les êtres et est noyée dans leur sein, mais sans forme ni limites. C'est plutôt un système philosophique qu'une religion, aussi quoiqu'on trouve le panthéisme au fond des dogmes du Brahmanisme, ce n'a jamais été la religion des masses.

Certes, si l'on ne tenait compte que des grands systèmes religieux panthéistiques, monothéistiques, même polythéistiques, on pourrait y voir quelque chose de spécial à l'humanité. Jamais animal n'a conçu l'idée d'un être immatériel et intelligent ; mais il n'y a point de lacune dans l'échelle, car, du fétichisme au panthéisme, on suit une lente série de développements intellectuels parfaitement gradués, reliant l'émotion forte éprouvée par le sauvage et sur laquelle il base un raisonnement grossier, aux conceptions religieuses les plus sublimes, de sorte que pour trouver un vrai critérium, il faudrait retrancher du genre humain la moitié des hommes.

Au bas de l'échelle, on voit dominer l'impressionnabilité à peu près identique chez l'animal supérieur et chez l'homme inférieur. Puis, peu à peu, l'impressionnabilité cède du terrain à l'intelligence et, au sommet, l'émotion a presque disparu, tout est conception intellectuelle, raisonnement complexe. Il serait superflu de faire remarquer, que les autres grandes manifestations intellectuelles, la littérature, les arts, les sciences ont toujours eu un développement exactement parallèle aux idées religieuses. Mais un point, sur lequel il importe d'insister quelque peu, c'est que l'homme n'est point arrivé d'emblée aux conceptions religieuses les plus hautes. C'est lentement qu'il a parcouru l'échelle, en s'élevant d'autant plus qu'il était plus perfectible.

Consultons les œuvres littéraires de tous les peuples. Les plus antiques datent ordinairement de la période polythéistique, et ce sont aussi les plus lyriques, les plus émues ; car l'impressionnabilité est encore très puissante chez l'homme. Peu ou point de littérature chez les races fétichistes ; car cette forme de l'idée religieuse existe seulement chez les races les moins avancées, les plus voisines de la bestialité, mais il est probable que partout, avant d'arriver au polythéisme, l'humanité a passé par le

Annexes

fétichisme, période qui ne laisse pas plus de traces dans les annales des peuples que la première enfance dans la mémoire de l'individu.

À partir du polythéisme il est généralement facile de suivre le développement de la pensée religieuse chez les grandes familles humaines. Ainsi le Rig-Véda nous montre les Aryas à l'état pastoral, groupés en familles, en tribus, adorant les éléments, les phénomènes naturels, l'éther, l'air, le feu, personnifiés sous les noms d'Indra, de Roudra, d'Agni ; le ciel et la terre, sous ceux de Divaspati et Prithivi. Pas de traces alors de la grande trinité indienne ; les dieux ne sont pas encore pourvus de généalogie. Ils n'ont pas non plus les formes fantastiques, sous lesquelles le dévot se les représentera plus tard. Jamais ils n'ont de têtes ou de bras multiples. Le croyant les voit ordinairement sous la forme humaine et c'est ainsi que les décrit le poète, qui va les chanter de tribu en tribu. Plus tard apparaissent Brahma, Siva, Vichnou et en même temps ou peu après la notion panthéistique. Car l'Inde ne paraît pas avoir passé par le monothéisme, et là, après avoir déifié séparément les diverses énergies de la nature, l'homme les a fondues dans une cause unique, une divinité noyée dans le sein de la nature, non créatrice, mais dont toutes les créatures sont des émanations.

Les Grecs ont été polythéistes pendant toute leur période historique, depuis les Pélasges jusqu'au christianisme, mais déjà leurs philosophes avaient atteint la notion d'un dieu unique.

Avant Mahomet, les Arabes étaient polythéistes et idolâtres. Les Juifs retombaient de temps en temps, en pleine religion de Jéhovah, au culte des idoles adorées jadis. Nos ancêtres Gaulois, au milieu de leur polythéisme, commençaient à donner la prééminence au dieu Esus, c'est-à-dire à entrevoir le monothéisme. Les Scandinaves avaient fait de même pour le dieu Odin. Les insulaires les plus avancés de la mer du Sud, les Taïtiens, considéraient Taaroa comme le maître des dieux, le maître du monde, qui *n'était que sa coquille* (Moerenhout, d'Anvers). Certaines tribus de l'Amérique du Nord reconnaissent de même un grand esprit comme supérieur aux autres dieux (Domenech). Les autres races n'ont guère entrevu ni le monothéisme, ni le panthéisme.

[La Race]

Il y a même, entre la forme de l'idée religieuse et la race, un rapport bien remarquable. Aujourd'hui le fétichisme est le lot de la race nègre. L'athéisme par cécité intellectuelle, très différent de l'athéisme philosophique dont je ne m'occupe pas ici, ne se trouve aussi que chez quelques peuplades nègres. Le polythéisme paraît

Annexes

encore exister chez de nombreuses fractions de la race Américaine, dans la Nouvelle-Zélande, etc.

La race jaune serait une exception bien remarquable. Les Mongols ont en majorité adopté la religion bouddhique, dont le fond paraît être l'athéisme, et cependant ils sont arrivés à un développement social et intellectuel assez remarquable. Ce défaut d'aptitude aux conceptions religieuses coïncide nécessairement avec une impressionnabilité faible. Aussi la littérature chinoise est-elle terne et froide. Pas de poésie dans le Chou-King ; c'est un fade et ennuyeux recueil de préceptes de morale appliquée et d'économie sociale. Je n'entends parler évidemment que des grandes masses, car certaines sectes, par exemple celle des Tao-ssé, paraissent ne le céder en rien en superstition aux exaltés religieux de tous les pays.

De même, en disant qu'une race est monothéiste ou polythéiste, on n'entend parler évidemment que de la généralité, car on peut souvent trouver, surtout dans les races supérieures, chez les individus isolément considérés, toutes les formes de l'idée religieuse. Ainsi la race blanche s'est seule élevée en masse aux grandes conceptions religieuses, mais aujourd'hui encore on trouverait très facilement en France des athées par impuissance intellectuelle, des fétichistes en grand nombre et aussi des polythéistes. De même on prouverait sans peine, que chacun de nous passe successivement, de l'enfance à l'âge adulte, par les divers degrés de l'idée religieuse, en commençant par l'athéisme inconscient pour s'élever ensuite plus ou moins haut.

Aussi, à cause de l'inégalité native des races humaines et même de l'inégalité évolutive de l'individu comparé à lui-même aux différentes périodes de sa vie, il est impossible qu'une même formule religieuse puisse convenir à tous les hommes. La religion, qui aura chance de réunir le plus de sectateurs, sera celle dont les dogmes seront vagues, flexibles, s'adaptant à un grand nombre d'interprétations, celle dont le culte sera assez complexe pour se prêter à toutes les formes d'idées religieuses, depuis le fétichisme jusqu'au panthéisme. À l'aide de ces artifices on pourra réunir des hommes, dont les facultés, les tendances, les manières de voir seront très diverses ; mais l'unité n'existera que dans la forme, le drapeau. Vouloir inoculer le protestantisme, froid et sans cérémonies, aux nègres fétichistes, est une entreprise presque sûrement stérile, comme l'a montré une récente discussion à la Société anthropologique de Londres.

Les insulaires de la mer du Sud, qui d'eux-mêmes étaient arrivés au polythéisme et presque au monothéisme, sont un peu moins réfractaires à la religion chrétienne.

•••

En résumé : dans le domaine psychologique, c'est-à-dire cérébral, comme dans celui de l'anatomie générale et de l'organologie, point de différence capitale entre

Annexes

l'homme et les animaux supérieurs, si l'on veut tenir compte de tous les types humains, des plus infimes aussi bien que des plus nobles.

L'homme et l'animal ont des facultés analogues, plus puissantes seulement chez l'homme, et on ne peut par l'analyse psychologique constater chez l'homme une faculté spéciale dite *religiosité*. Ce néologisme inutile doit donc être rayé du vocabulaire scientifique.

Les faits religieux ne sont pas d'un ordre à part, mais on les ramène très facilement à des faits cérébraux, communs à l'homme et à l'animal.

Enfin, au degré le plus humble, le plus élémentaire des croyances religieuses, degré qui se relie au plus élevé par une chaîne ininterrompue de transitions, c'est-à-dire dans le fétichisme, la religion n'est plus qu'un raisonnement grossier basé sur une émotion forte.

Donnons donc à l'homme, dans le monde animé, la place qui lui convient. Trop grand pour être ravalé absolument au niveau des autres êtres organisés, trop chétif pour être juché dans les nues, l'homme n'est ni un dieu, ni un demi-dieu, ni un ange, ni même un être à part dans l'univers : c'est le premier, le plus intelligent et le plus perfectible des animaux.

•••

[Dialogue entre Commoro et sir Baker]

“Un jour, dit sir Baker, après que les danses funèbres eurent été terminées, j'envoyai chercher Commoro, et, par le moyen de mes deux interprètes, j'eus avec lui un long entretien sur les coutumes du pays. Je voulais, autant que possible, découvrir l'origine de la mode extraordinaire, qui faisait exhumer les cadavres après leur sépulture : peut-être, pensais-je, cet acte tient-il à une croyance en la résurrection... Je lui demandai pourquoi on laissait sans sépulture les corps des guerriers tués sur le champ de bataille. – C'était une coutume qui avait toujours existé, mais il ne pouvait pas m'en expliquer le motif. – Mais, répliquai-je, pourquoi déranger les os de ceux qui ont déjà été enterrés et les exposer hors de la ville ? – C'était l'usage de nos aïeux, et nous l'avons conservé, répondit-il. – Ne croyez-vous pas à une autre existence après la mort, et cette croyance n'est-elle pas exprimée par l'acte de déterrer les os après que la chair est tombée en pourriture.

Commoro. – Existence après la mort ! Est-ce possible ? Un homme tué peut-il sortir de son tombeau, si nous ne le déterrons pas nous-mêmes.

Annexes

Moi. – Croyez-vous qu'un homme est comme une bête brute, pour laquelle tout est fini après la mort ?

Commoro. – Sans doute ; un bœuf est plus fort qu'un homme, mais il meurt, et ses os durent plus longtemps ; ils sont bien plus gros. Les os d'un homme se brisent promptement ; il est faible.

Moi. – Un homme n'est-il pas supérieur en intelligence à un bœuf ? N'a-t-il pas une raison pour guider ses actions ?

Commoro. – Beaucoup d'hommes ne sont pas aussi intelligents qu'un bœuf. L'homme est obligé de semer du blé pour se procurer de la nourriture ; le bœuf et les bêtes sauvages l'obtiennent sans semer.

Moi. – Ne savez-vous pas qu'il y a en vous un principe spirituel différent de votre corps ? Pendant votre sommeil ne rêvez-vous pas ? Ne voyagez-vous pas par la pensée dans les lieux éloignés ? Cependant votre corps est toujours au même lieu. Comment expliquez-vous cela ?

Commoro (riant). – Eh bien ! Comment expliquez-vous cela, *vous* ? C'est une chose que je ne comprends pas, quoiqu'elle m'arrive chaque nuit.

Moi. – L'esprit est indépendant du corps ; le corps peut être garrotté, non l'esprit ; le corps mourra et sera réduit en poussière ou mangé par les vautours : l'esprit vivra pour toujours.

Commoro. – Où ?

Moi. – Où le feu vit-il ? Ne pouvez-vous pas allumer du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre ? pourtant vous ne voyez pas le feu dans le bois. Cette flamme, qui est sans force et invisible dans le bois, n'est-elle pas capable de consumer le pays tout entier ? Quel est le plus fort, le petit bâton qui produit le feu, ou le feu lui-même ? L'esprit est l'élément qui existe dans le corps, de même que le feu est l'élément qui existe dans le bois ; l'élément est supérieur à la substance où il se trouve.

Commoro. – Ah ! Pouvez-vous m'expliquer ce que nous voyons la nuit, lorsque nous sommes perdus dans le désert ? Je me suis égaré, et, errant dans l'obscurité, j'ai vu un feu au loin ; en m'approchant, le feu a disparu ; je n'ai pu en savoir la cause, ni retrouver l'endroit où j'ai cru voir le feu.

Moi. – N'avez-vous aucune idée de l'existence d'esprits supérieurs à l'homme ou aux animaux ? Ne craignez-vous aucun mal hors celui qui provient de causes physiques ?

Commoro. – Je crains les éléphants et les autres animaux, quand je me trouve de nuit dans un fourré ; mais voilà tout !

Annexes

Moi. – Alors vous ne croyez à rien, ni à un bon ni à un mauvais esprit ? Vous croyez qu'à la mort, l'esprit périt de même que le corps ; que vous êtes absolument comme les autres animaux, et qu'il n'y a aucune distinction entre l'homme et la bête ?

Commoro. – Sans doute.

Moi. – Ne voyez-vous aucune différence entre les bonnes et les mauvaises actions ?

Commoro. – Si, chez les hommes et chez les bêtes, il y a les bons et les mauvais.

Moi. – Croyez-vous que les hommes bons ou mauvais ont le même sort, qu'ils meurent les uns et les autres, et que c'en est fait d'eux pour toujours ?

Commoro. – Oui. Que peuvent-ils faire ? Comment peuvent-ils s'empêcher de mourir ? Nous mourrons tous, bons et mauvais.

Moi. – Les corps périssent, mais les esprits subsistent : les bons dans le bonheur, les mauvais dans la peine. Si vous ne croyez pas en la vie à venir, pourquoi un homme serait-il bon ? Pourquoi ne serait-il pas méchant, si sa méchanceté lui est une cause de prospérité ?

Commoro. – La plupart des hommes sont mauvais ; s'ils sont forts, ils pillent les faibles. Les bons sont tous faibles ; ils sont bons parce qu'ils n'ont pas assez de force pour être méchants.

Un peu de blé avait été tiré des sacs pour la nourriture des chevaux, et, comme il s'en trouvait quelques grains sur la terre, j'essayai de démontrer à Commoro la vie à venir au moyen de la sublime métaphore, dont saint Paul fait usage. Creusant avec le doigt un petit trou dans la terre, j'y déposai un grain. “Ceci, dis-je, c'est vous, lorsque vous mourrez.” Puis recouvrant le grain d'un peu de terre. “Ce grain, continuai-je, périra ; mais de lui sortira la plante qui produira sa forme première.”

Commoro. – Très bien. Je comprends cela. Mais ce grain, que vous avez enfoui, ne reparait pas ; il se pourrit comme l'homme et meurt. Le fruit produit n'est pas le grain qui a été enseveli, c'est le résultat de ce grain. Il en est ainsi de l'homme. Je meurs, je tombe en corruption, et tout est fini ; mais mes enfants croissent comme le fruit du grain. Quelques hommes n'ont pas d'enfants, et quelques grains périssent sans donner de fruit ; alors tout est fini.

Je fus obligé de changer le sujet de la conversation. Ce sauvage n'avait pas même une seule idée superstitieuse, sur laquelle je pusse enter un sentiment religieux. Il croyait à la matière, et son intelligence ne concevait rien qui ne fût matériel. Il était extraordinaire de voir une perception aussi claire unie à tant d'incapacité pour saisir l'idéal.”

Notons que sir Baker, qui a recueilli les observations précédentes, n'est point infesté du cancer de la libre pensée ; c'est un anglican sincère, citant volontiers la Bible et implorant l'aide divine dans les moments de crise. On ne peut donc mettre en

Annexes

doute sa bonne foi ou supposer qu'il ait vu à travers ses désirs. Le dialogue, que nous avons cité, nous paraît d'ailleurs porter en lui-même son cachet d'authenticité. Mélange de naïveté et de bon sens ; il est tout à fait comparable aux raisonnements théologiques d'un enfant de six ans, chez qui le jugement, non encore faussé, mais borné comme l'intelligence, se traduit en répliques, qui embarrasseraient saint Thomas d'Aquin lui-même.

•••

Peuples Athées

Non, l'existence de Dieu n'est point un fait évident et éclatant comme la lumière du soleil. Nous le disons au risque d'encourir vos anathèmes, messieurs les théologiens, et vos dédains, messieurs les professeurs de philosophie. À défaut d'autre preuve, la vérité de notre affirmation serait suffisamment établie par vos seules façons d'agir. À quoi bon, en effet, empiler volume sur volume pour prouver ce qui, suivant vous, est incontestable ? Pourquoi refaire sans cesse des raisonnements toujours parfaits, uniquement afin de démontrer aux hommes, que l'idée de Dieu est une notion primitive et toujours innée dans leur cerveau ? Où est l'astronome assez naïf pour s'amuser à prouver, à grand renfort de syllogismes, que le soleil existe et brille ?

Mais nous n'avons ici à examiner qu'un seul des arguments employés de temps immémorial par les défenseurs terrestres du Dieu omnipotent et omn créateur, un argument favori, il est vrai, et sur lequel les théolâtres ont coutume d'accouder leur démonstration. C'est la preuve tirée de l'universalité de la croyance en Dieu. "Retenez ceci, jeunes élèves. Entendez bien, dévotes ouailles. Tous les hommes, nous disons tous, à tous les degrés de latitude et de longitude ; tous les hommes ; que leur peau soit blanche ou noire, jaune ou rouge ; que leur cerveau soit grand ou petit ; leur crâne long ou élargi ; tous les hommes croient à l'existence d'un Dieu quelconque ; or tous les hommes ne se peuvent tromper, donc Dieu existe. Sans doute, ça et là, quelques individus nient ou ont nié l'existence de Dieu ; mais ce sont là des faits monstrueux, des anomalies ; c'est que certains hommes naissent privés de l'idée innée et nécessaire de la divinité, comme certains fœtus naissent pourvus d'une queue ou dépourvus d'une tête. Et qu'importe, après tout, la protestation de ces tristes hères dans l'unanime concert de l'humanité ? Tout le monde a toujours plus d'esprit que quelqu'un ou que quelques-uns." Voilà la substance d'un raisonnement commode, dont le lecteur a eu certainement les oreilles rebattues.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir protester contre le lieu commun tyrannique immolant, à l'opinion générale, l'opinion individuelle. La plupart des

Annexes

grandes idées, des grandes découvertes, ont germé dans un cerveau isolé avant de conquérir (souvent avec quelle peine !), non point l'assentiment universel, car il n'est pas une idée sur laquelle tous les hommes soient d'accord, mais l'assentiment général. Colomb, croyant aux Indes Occidentales, avait plus d'esprit que tout le monde de son temps. Copernic, affirmant le mouvement de translation de la terre, avait raison contre tout le monde. Harvey, découvrant la circulation du sang, avait plus d'esprit que toutes les têtes contemporaines, avec ou sans perruque doctorale, etc., etc. C'est que la grande déesse de l'avenir, celle qui tuera tous les dieux actuels, la Vérité scientifique, existe par elle-même, en dépit du consentement universel, et elle réserve encore bien des ébahissements à l'humanité future.

Mais venons au fait et essayons le caduc argument de l'universalité de la croyance en Dieu ou en un dieu, quel qu'il soit, avec la pierre de touche de l'observation et de l'expérience. Hélas oui, il y a des peuples athées. Il y en a un peu partout, en Asie, en Océanie, en Amérique, Afrique. Les témoignages fourmillent. Citons pour mémoire les Khasias de l'Indoustan, qui, au dire du docteur Hooker, n'ont point de religion, et, au dire du colonel Yule, ont une religion "dont la pratique principale consiste à casser des œufs de poule." Bizarre religion ! Mais on peut avoir une religion et néanmoins être athée. C'est le cas de la plupart des Mongols. M. Abel Remusat a constaté que les Chinois, les Tartares et les Mongols n'ont pas, dans leur langue, de mots pour exprimer l'idée de Dieu. Selon M. Barthélemy de Saint-Hilaire, il faut ajouter à cette liste les Tibétains. Additionnons ; nous avons là presque toute la race mongole, des centaines de millions d'athées ; car il est bien évident que l'idée fait défaut là où le mot manque, et, en effet, les témoignages des voyageurs, des missionnaires, l'étude des grandes religions mongoliques, confirment le fait signalé par la philologie. Ainsi les Jésuites, qui tentèrent les premiers de catéchiser la Chine, affirmèrent que tous les lettrés chinois étaient des athées. En effet, on chercherait en vain l'idée de Dieu dans des préceptes moraux, formulés par Confucius et même dans le Chou-King. À peine y trouve-t-on ça et là une vague mention d'une puissance indéterminée, la *raison* ou le *ciel*. Voilà pour les adhérents aux doctrines de Confucius. Les sectateurs de Bouddha sont plus athées encore, s'il est possible, puisque l'athéisme est le fond même du bouddhisme. En effet, le bouddhiste ne reconnaît pas de dieu personnel. Il déclare renoncer à la recherche des causes premières, vouloir s'attacher seulement aux phénomènes. Il n'admet dans l'univers qu'un principe matériel, doué d'une force motrice et existant par lui-même. Le but auquel il aspire, le rêve qu'il veut réaliser à tout prix, c'est de sortir à jamais du cercle de l'existence, c'est d'échapper à la dure nécessité de la transmigration, c'est de s'anéantir dans l'absolu repos, dans le *Nirvana*. Or, si le bouddhisme est à peu près éteint dans l'Inde, sa patrie d'origine, il fleurît en revanche dans le Népaül, le Thibet, l'Ava, la Chine, l'Indo-Chine, le Japon,

Annexes

l'île de Ceylan. C'est à 250 ou 300 millions, qu'il faut évaluer le nombre des bouddhistes, rien moins que le tiers ou le quart du genre humain.

Si l'idée de Dieu fait défaut à la presque totalité de la race mongolique, qui pourtant occupe le second rang dans la hiérarchie humaine, à plus forte raison doit-elle être absente chez nombre de peuplades inférieures, dont l'existence tout entière est absorbée par les exigences de la vie nutritive. Comment les insulaires des Moluques et ceux de la Nouvelle-Guinée, par exemple, s'amuseraient-ils à édifier des spéculations théologiques ? Les pauvres gens ne savent pas même compter sur leurs doigts, et, pour trouver le total de deux et deux, il leur faut aligner devant eux de petits cailloux. M. Wallace, qui a longtemps séjourné parmi eux et à qui nous empruntons ces détails, doute fort qu'ils puissent même comprendre l'idée de Dieu. Leur langue est si pauvre qu'elle se compose seulement de termes concrets. Ainsi, ils ont des mots pour désigner chaque arbre, chaque plante en particulier. Ils n'en ont point pour dire, d'une façon générale, un *arbre*, une *plante*. Même ignorance impie chez les Veddahs de Ceylan. Sir J. Emerson Tennent dit, qu'ils n'ont ni idoles, ni autels, ni gris-gris, ni culte, ni prières ; qu'ils n'ont aucune religion, aucune connaissance de Dieu, d'une vie future. Ces faits sont confirmés par Bailey, qui a longtemps résidé parmi ces populations. Aux questions réitérées, qu'il leur posait à ce sujet, ils ripostaient par les questions suivantes : "Où est donc Dieu ? Sur quel rocher ? Sur quel arbre ? Jamais nous n'avons vu de dieu."

Après un séjour de plusieurs années en Australie, au cap York, le docteur Aram affirme de son côté, que les indigènes de cette partie de l'Australie sont absolument dépourvus de religion. Pourtant, dit-il, depuis qu'ils connaissent les Européens, ils espèrent revivre après leur mort à l'état d'homme blanc et jouir alors de ce qu'ils considèrent comme la félicité suprême, c'est-à-dire de la faculté de fumer du tabac à volonté.

Certains Australiens du centre seraient un peu plus gravement atteints de religiosité, au dire du père Salvado, qui a tâché de les convertir. (Voir *le Dernier des Hommes*, p. 322.) Pour trouver, dans ces grotesques puérités, les idées de Dieu et d'une vie future, il faut avoir inventé la doctrine du règne humain fondé sur la religiosité. Citons encore les principaux faits analogues, consignés en si grand nombre dans les relations des voyageurs et des missionnaires.

Le docteur Mouat dit, des Mincopies ou Andamènes, qu'ils n'ont aucune idée d'un être suprême, d'une cause ; qu'ils ne sont pas même polythéistes. L'un d'eux, fait prisonnier, dit, que ses compatriotes n'avaient aucun culte et ne soupçonnaient pas l'existence de Dieu.

Même irréligion chez les Tasmaniens, qui n'avaient pas de mots pour dire créateur.

Annexes

L'Amérique a aussi et surtout a eu son contingent d'athées. Ross dit, des Esquimaux de la baie de Baffin, qu'ils n'ont aucun culte, aucune idole, aucune idée de Dieu ou de l'âme. Quand on leur parle d'un dieu, invisible, on les épouvante extrêmement. Crantz (*Histoire du Groenland*) dit aussi que les Esquimaux du Groenland n'ont ni religion, ni culte idolâtrique, ni aucune cérémonie qui y tende. D'après le témoignage de l'abbé Domenech, les tribus des Selischs et des Sahaptins, dans l'Amérique du Nord, n'ont d'autre divinité que le loup des prairies. Or, en bonne conscience, un loup ne peut être accepté comme un dieu de bon aloi. Au dire de La Martinière, les Caraïbes étaient athées. Jean de Léry en dit autant des naturels du Brésil. Spix et Martius affirment aussi que les Brésiliens ne croyaient point à l'existence d'un dieu mais qu'ils admettaient très bien l'existence d'un diable, ce qui se conçoit sans peine ; car, au début des civilisations, l'homme est si désarmé, si faible en face de la nature ambiante, qui l'étreint et l'écrase sans pitié ! Aussi, dès que son imagination s'éveille, dès qu'elle anime et vivifie le monde extérieur, c'est pour y refléter ses craintes, c'est pour le rendre plus terrible encore en le peuplant d'êtres fantastiques et malfaisants.

Mais reprenons notre énumération. Au dire des missionnaires, les Indiens du Gran-Chaco, dans l'Amérique méridionale, "n'ont aucune croyance religieuse ou idolâtrique, aucun culte quelconque. Nulle idée d'un dieu ou d'un être suprême. Ne faisant point de distinction entre le bien et le mal, ils sont, par conséquent, sans crainte de châtement et sans espoir de récompense dans le présent ou dans l'avenir. Il n'y a pas non plus chez eux la crainte mystérieuse d'un pouvoir surnaturel, qu'on puisse chercher à apaiser par des sacrifices ou des cérémonies superstitieuses." Pour ne point allonger outre mesure cette énumération, nous nous hâtons de passer aux peuplades athées du continent africain. Les témoignages qui les concernent sont d'ailleurs particulièrement intéressants par la netteté, la précision, la richesse des détails, et ils suffiraient seuls à établir le bien fondé de notre thèse.

Si, comme nous l'affirment nombre de gens, dont la science et le désintéressement ne sauraient sans péché être mis en doute, le degré de bonheur dans tous les mondes est proportionnel à l'intensité de la ferveur religieuse, les noirs riverains du haut Nil sont bien à plaindre. L'intrépide explorateur des sources du Nil, le pieux sir Samuel Baker, nous a donné sur leur état spirituel des renseignements aussi navrants qu'authentiques. Il nous a appris, que les indigènes de l'Ounyoro n'ont aucune idée soit de Dieu, soit de la vie future, qu'ils n'adorent rien et croient seulement à la magie.

Leurs voisins, les Obbos, ont le malheur d'être plus sages encore. Jamais aucune conception supranaturelle n'a germé dans leur cerveau. Pourtant ils usent de certains charmes pour guérir leurs malades ; ils croient pouvoir, à coups de sifflets, condenser les nuages en pluie fécondante. Quelques anthropologistes, déterminés à trouver

Annexes

partout de la religiosité, en ont vu des traces dans ces quelques pratiques superstitieuses. Nous voulons bien admettre que l'avenir religieux des Obbos n'est pas absolument sans espoir, puisque ces pauvres gens observent mal et raisonnent faux ; mais nous constatons, et cela nous suffit, qu'actuellement ils sont athées. Plus au midi, à quelques degrés seulement de l'équateur, sir Baker séjourna dans la tribu des Latoucas, absolument athées et nullement superstitieux. Notre voyageur, qui ne vit même pas de faiseurs de pluie parmi eux, eut avec leur roi Commoro une très curieuse conversation sur le sujet qui nous occupe. Nous avons cité précédemment cet intéressant dialogue.

Le délit d'athéisme n'est pas moins flagrant dans l'Afrique australe que dans l'Afrique septentrionale. Bushmen, Cafres et Hottentots rivalisent d'impiété. Les témoins à charge sont nombreux et dignes de foi.

Thompson a appris, de la bouche même des Hottentots Korannas, qu'avant la venue des missionnaires européens, ils n'avaient pas d'idée distincte d'un dieu tout-puissant, des peines et des récompenses d'une autre vie. De son côté, Van der Kemp remarque, dans ses relations sur les Cafres, que ces populations n'ont aucune idée de l'existence de la divinité ; que, dans leur langue, il n'y a point de mot pour dire Dieu.

Le missionnaire Moffat, qui a, pendant vingt-trois ans, catéchisé les indigènes de l'Afrique australe, est tout aussi affirmatif, et sa relation est toute émaillée de détails curieux, qu'il faut citer pour l'édification de nos théologiens, clercs et laïques : "Leur ignorance, dit-il, en parlant des Hottentots Namaquois, était décourageante au dernier point et renversa toutes mes idées préconçues sur les idées innées et sur ce qu'on appelle les lumières intellectuelles. Je trouvais pourtant de loin en loin quelques lueurs d'intelligence ; mais je m'aperçus, à ma grande mortification, que cette lumière leur venait des "hommes à chapeaux", c'est ainsi qu'ils appelaient les habitants de la colonie, ou bien, "de ceux qui parlent de Dieu" (les missionnaires)... Je demandai un jour à un Namaquois : "Avez-vous jamais entendu parler d'un Dieu ? – Oui, nous avons entendu dire qu'il y a un Dieu ; mais nous ne le connaissons pas bien. – Qui vous a dit qu'il y a un Dieu ? – Nous l'avons appris par d'autres hommes, etc." (*Journal du missionnaire Schmelen*, cité par Moffat, 28 mai 1815).

Un Hottentot converti, homme énergique et relativement intelligent, à qui M. Campbell demandait quelle idée il se faisait de Dieu avant de connaître le christianisme, répondit qu'il ne pensait jamais à ces choses, qu'il ne songeait absolument qu'à son bétail. Il disait avoir entendu parler d'un Dieu dans la colonie ; mais le mot Dieu lui représentait un être, qui aurait pu se trouver sous la forme d'un insecte ou sous le couvercle d'une tabatière.

Les Cafres Béchuanas n'étaient pas moins irréligieux que leurs voisins les Hottentots. N'ayant jamais eu ni idoles, ni culte, ni idée religieuse, ils ne pouvaient

Annexes

concevoir quel pouvait être le but des missionnaires. “Chez les Béchuanas, dit M. Moffat, pas d'idolâtrie, aucune tradition des anciens jours. Le démon qui a séduit la grande majorité de la race humaine par une variété innombrable de fausses divinités, est arrivé au même résultat à l'égard des Béchuanas, des Hottentots et des Buschmen, en arrachant de leur esprit tout vestige d'impression religieuse, en ne leur laissant pas un seul rayon de lumière pour éclairer leurs ténèbres, pas un seul chaînon pour se rattacher au ciel...” – “Pendant plusieurs années d'un travail en apparence inutile, j'ai souvent désiré de découvrir quelque idée religieuse, qui me donnât accès auprès des indigènes ; mais aucune notion de ce genre n'avait jamais traversé leur esprit. Leur dire, qu'il existe un créateur, maître du ciel et de la terre, leur parler de la chute de l'homme, de rédemption, de résurrection, d'immortalité, c'était leur parler de choses qui leur semblaient fabuleuses et plus extravagantes que leurs ridicules légendes, relativement aux lions, aux hyènes et aux chacals. On peut comparer notre travail aux efforts que ferait un enfant pour saisir la surface polie d'un miroir, etc.”

On ne décidait les Béchuanas à écouter les prédications qu'en leur donnant du tabac ou d'autres présents. Puis après plusieurs heures de prédication, ils demandaient : “Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vos fables sont fort merveilleuses.” Ou bien ils se bornaient à s'écrier : “Pur mensonge !” Les plus pratiques d'entre eux observaient, “que tout cela ne remplit pas l'estomac.”

L'un d'entre eux engagea Moffat à ne plus revenir sur de telles billevesées, s'il ne voulait passer pour un fou. Quand, plus tard, le missionnaire réussit à faire quelques conversions réelles, car souvent il y avait des conversions simulées dans un but d'intérêt purement temporel (chose qui se voit seulement en Afrique), les prosélytes affirmèrent, qu'auparavant ils n'avaient idée ni de Dieu ni de la vie future. “L'homme, disaient d'autres, n'est pas plus immortel que le bœuf et l'âne. On ne voit pas les âmes, etc.”

M. Casalis, fondateur d'une mission protestante chez les Bassoutos, tribu des Béchuanas, relate des faits analogues. Les Bassoutos croyaient le monde éternel et ne pouvaient admettre, que le ciel et la terre fussent l'ouvrage d'un dieu invisible. Le père de Moscheh, roi des Bassoutos, répondait aux prédications en pinçant le nez et les oreilles du missionnaire. Le vieux Libé, oncle du roi, est prêt à se convertir, si Dieu peut le rajeunir, etc.

M. Casalis est d'ailleurs beaucoup moins net que son collègue Moffat sur le sujet qui nous occupe ; néanmoins, on est en droit de conclure de sa relation, que les Bassoutos sont athées. Ils croient seulement, que l'homme laisse derrière lui, après sa mort, une ombre, un résidu flottant composé de particules organiques. Ces ombres

Annexes

errent, selon eux, calmes, silencieuses, sans joie ni douleur. Elles s'intéressent à leurs descendants, à leurs parents et parfois les protègent.

La relation du docteur Livingstone est, à notre point de vue, bien autrement intéressante. Le docteur affirme bien d'une façon générale, que les idées de Dieu et d'une âme immortelle sont familières à tous les Africains ; mais les faits particuliers, cités par lui, disent le contraire avec une grande netteté. Ou le docteur a manqué de logique, ou bien des censeurs pieux, attachés à l'office des missions anglicanes, ont revu et augmenté son texte dans l'intérêt des bonnes croyances ; mais cela importe assez peu, car si l'on néglige quelques assertions générales, le témoignage de Livingstone ne dément pas celui de M. Moffat, son prédécesseur. Les Béchuanas étaient athées du temps de Moffat ; ils n'ont pas cessé de l'être. Les preuves fournies par Livingstone sont si nombreuses que nous devons nous borner à citer seulement les principales. Le missionnaire arrive bien à convertir Séchélé, chef de la tribu des Bakouains, qui est terrifié par les dogmes chrétiens ; mais le reste de la tribu est tout à fait rebelle. "Vous imaginez-vous, disait le monarque, en parlant de son peuple, qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire croire ce que vous dites ? Moi, je ne puis rien en obtenir qu'en les battant. Si vous voulez, j'appellerai mes chefs, et, au moyen de nos litupas (fouets en peau de rhinocéros), nous aurons bientôt fait de les décider à croire, etc., etc... J'aime la parole de Dieu, et pas un de mes frères ne l'écoute avec moi."

Un chef béchuana intelligent affirme à Livingstone, que beaucoup de ses compatriotes feignent de se convertir uniquement pour se mettre dans les bonnes grâces des missionnaires, ou pour se donner de l'importance.

La tribu des Bakalaharis est encore plus rebelle à la grâce : "Il est difficile, dit le docteur, de faire comprendre à un Européen, le peu d'effet, que produit l'instruction religieuse sur ces peuplades sauvages. On ne peut se figurer le degré d'abaissement où est restée leur intelligence, au milieu de la lutte incessante à laquelle ils sont condamnés pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Ils écoutent nos paroles avec attention, avec respect ; mais quand nous nous mettons à genoux pour prier un être invisible, nous leur paraissions tellement ridicules, tellement insensés, qu'ils sont saisis d'un rire inextinguible... J'étais présent lorsqu'un missionnaire essaya de chanter au milieu d'une réunion de Béchuanas, chez qui la musique était une chose inconnue. L'hilarité de l'auditoire fut si grande, que chaque visage était baigné de larmes. Toutes leurs facultés sont absorbées par les besoins du corps, et il en est ainsi depuis que cette race existe, etc."

Non loin du Zambèze, dans la tribu des Makololos, voici le langage, que tenaient au missionnaire les indigènes les plus intelligents : "Presque tous les enfants parlent des choses étranges, dont vous étonnez leurs oreilles ; mais les vieillards secouent la

Annexes

tête en disant : “Pouvons-nous rien savoir des objets dont il nous entretient ?...” – “D’où cela peut-il venir, ajoutèrent quelques-uns d’entre eux ; nous conservons toujours ce que l’on nous dit à propos des autres choses, et quand vous nous parlez de sujets bien plus merveilleux que tout ce que nous avons jamais entendu, vos paroles s’enfuient de nos cœurs, sans que nous puissions les retenir ? La masse est beaucoup moins intelligente. Elle admet sans commentaires les vérités qu’on lui annonce et ajoute avec indifférence : “Est-ce que nous savons ? Est-ce que nous pouvons comprendre ? etc.”

En outre, et d’accord en cela avec tous les explorateurs, le docteur affirme que, chez les Cafres proprement dits, aussi bien que chez les Cafres Béchuanas, il n’y a ni idoles, ni culte public, ni sacrifice quelconque.

Dans la Béchuanasie, les missionnaires européens ont adopté, pour dire Dieu, l’expression indigène *Morimo* ou *Barimo*, mots synonymes ; car dans les Idiomes Cafres, *Mo* et *Ba* sont des articles, et il faudrait écrire : *Ba-rimo*, *Mo-rimo*. Mais au dire de M. Moffat, l’expression *Morimo* désigne simplement, dans l’esprit des Cafres Béchuanas, soit les mânes matérielles dont nous avons parlé, soit un animal inconnu et dangereux. “Les Béchuanas, dit Moffat, considèrent leur *Morimo* comme un reptile malfaisant : “Que ne puis-je l’atteindre et le percer de ma lance !” s’écriait un chef, qui ne manquait pas de jugement sur d’autres matières.”

Avant de terminer cette revue, il faut signaler une petite erreur, qui n’a pas peu contribué à faire vivre le dogme philosophique et religieux de l’universalité de la croyance en Dieu. De même que l’on retrouve parfois, au centre du continent africain, des cotonnades de Manchester et de Liverpool, on y rencontre aussi des lambeaux de légendes chrétiennes, transmis de proche en proche, à des centaines de lieues de distance, dit M. Moffat, dans des régions où les missionnaires n’ont jamais paru, et où le voyageur abusé prend très facilement pour indigènes des croyances importées.

Nous voyons là un motif de consolation pour les déistes, chrétiens ou non. Aujourd’hui, il est fort difficile d’établir, preuves en main, que l’idée de Dieu fleurit plus ou moins chez tous les peuples ; mais laissons aux missions chrétiennes le temps de se fonder un peu partout, et il en sera tout autrement, car des vestiges de la notion divine se rencontreront probablement dans tous les pays, quand une fois on les y aura semés.

Quant à présent, cette notion manque évidemment à bien des peuples, comme elle manque à nos enfants d’Europe et même aux adultes du même continent, alors qu’ils sont vierges de toute instruction chrétienne. Ce dernier fait est constaté par un rapport, qui, il y a une vingtaine d’années, fut publié dans un *blue book* anglais.

De ce document, il résulte, que, dans les districts miniers, beaucoup de personnes étaient totalement ignorantes de la divinité, et que beaucoup d’hommes, de femmes

Annexes

et d'enfants, firent à ce sujet, des réponses, que la commission d'enquête qualifie de déplorables.

C'est qu'il y a d'abord dans l'esprit des peuples et des individus table rase complète, absence absolue d'idées, y compris celle de Dieu. Puis, quand l'intelligence peut se fortifier et la mémoire s'enrichir, la pensée germe et grandit. Quand l'homme a gagné quelque loisir, quelque trêve dans son duel avec la nature, il commence à spéculer, au sujet des émotions, des étonnements qu'éveille en lui le monde extérieur. Les explications qu'il se forge, d'abord puériles, deviennent de plus en plus sages ; car l'expérience les contrôle incessamment. Très peu expert au début dans la recherche des causes, l'homme crée d'abord des talismans, des charmes ; il adore les animaux qui lui font la guerre, les fléaux naturels qui épouvantent et tuent. C'est ainsi que l'Aïno a déifié l'ours ; le Japonais, les trombes ; l'ancien Mexicain, la syphilis ; les anciens Romains, la fièvre paludéenne, etc. Peu à peu, la synthèse finale se construit ; les dieux diminuent en nombre et se simplifient. On leur ampute un jour tel attribut, un jour tel autre. C'est un seul dieu, croit-on ensuite, qui tient le gouvernail de l'Univers. Ce Dieu lui-même s'amoindrit, s'atténue de plus en plus, pour arriver en fin de compte à n'être plus que l'impalpable entité des spiritualistes modernes. C'est la halte dernière. De là à l'athéisme complet, raisonné, scientifique, il n'y a qu'un pas, et ce pas l'Europe le fait en ce moment.

Christus

Manuel d'histoire des religions⁹⁸ – 1913

Par Joseph Huby,
professeur au scolasticat d'Ore Place, Hastings

•••

Œuvre collective, ce *Manuel* est aussi œuvre de catholiques. Nous ne croyons pas que, sur ce terrain de l'étude des religions, le christianisme mette un historien ou un philosophe en pire condition que le rationalisme expéditif de Voltaire ou de ses disciples attardés. S'il est vrai que pour comprendre jusqu'aux moelles la religion chrétienne, il ne suffit pas de l'avoir regardée comme un palais d'exposition, ni même de l'avoir traversée comme une hôtellerie de passage, mais qu'il faut en avoir fait la vie de sa vie et l'âme de son âme, en revanche le christianisme ne peut qu'affiner le sens historique et psychologique nécessaire à quiconque étudie les autres religions. Le chrétien qui pratique une religion qui est tout à la fois lettre et esprit, corps et âme, raisonnable et mystique, qui sait ce que sa propre psychologie religieuse peut receler de complexité, se défiera des théories simplistes et des hypothèses unilatérales. Sous le rite externe il cherchera à deviner la signification spirituelle, sous le symbolisme parfois grossier l'inspiration intime, souvent plus haute que son expression ; à côté ou plus profond que la magie pure, le fétichisme ou l'animisme, il saura retrouver le véritable sentiment religieux, ici confus comme un instinct, là plus explicite et raisonné, suivre ce que saint Paul a appelé les tâtonnements de l'humanité à la recherche du vrai Dieu.

•••

Prise d'ensemble, l'humanité est religieuse. “Qu'il n'y eut jamais une époque dans l'histoire de l'homme où il vécut sans religion, c'est là une affirmation que quelques écrivains ont essayé de démontrer fausse, en produisant des tribus sauvages étrangères (assurait-on) à toute idée religieuse. Nous n'avons pas l'intention de discuter ce point, parce que – tout anthropologiste le sait – il est à présent enseveli

⁹⁸ C'est sur quelque chose de ce genre que Staline devait bachoter au séminaire ! (Note de F. Malot).

Annexes

dans les limbes des controverses mortes. Des écrivains abordant le sujet de points de vue aussi différents que ceux adoptés par le professeur Tylor, Max Müller, Ratzel, de Quatrefages, Waitz, Gerland, Peschel, sont tous d'accord pour affirmer qu'il n'y a pas de race humaine, si misérable soit-elle, dépourvue de toute idée religieuse."

Quant à l'état numérique du monde religieux actuel, il n'est pas aisé à dresser dans le détail. Reprenant et révisant avec le plus grand soin les nombres donnés par les statisticiens von Jurascheck, Scobel, Fournier de Flaix, etc., H. Krose arrive au tableau suivant qui, dans ses grandes lignes, peut être tenu, à quelques millions d'unités près, pour exact. (J'arrondis les chiffres en supprimant les fractions de millions) :

Population totale du globe : environ 1 537 millions.

Chrétiens de toute dénomination : 549 millions, dont 265 millions seraient catholiques.

Juifs : 11 millions.

Mahométans : 202 millions.

Brahmo-Hindouistes : 210 millions.

Fidèles des anciens cultes de l'Inde : 12 millions.

Bouddhistes : 120 millions⁹⁹.

Tenants du Confucianisme et du culte des ancêtres : 235 millions.

Taoïstes : 32 millions.

Shintoïstes : 17 millions.

Païens fétichistes ou Idolâtres : 145 millions.

Non-identifiés religieusement : 3 millions.

•••

La méthode rationaliste consistera : 1) à restituer de proche en proche l'état primitif, à retrouver sous les apports successifs la forme première, originale, de l'émotion ou de l'attitude religieuse ; 2) à tracer la courbe, à décrire les vicissitudes de l'évolution des religions dans l'humanité. Divers procédés serviront à cette fin : on s'efforcera par exemple d'éliminer ce qu'il y a de particulier dans chaque religion ; le résidu commun fournira un point de départ à l'enquête ultérieure. Ou bien l'on

⁹⁹ L'énorme chiffre attribué souvent aux tenants du Bouddhisme provient de ce qu'on fait rentrer dans le Bouddhisme tous les habitants de la Chine et du Japon, sur lesquels la mentalité bouddhique a sans doute agi, mais dont la grande majorité ne professe nullement le Bouddhisme comme croyance principale.

Annexes

remontera, par degrés, jusqu'au primitif, en étudiant ce qui s'en rapproche le plus : simples, enfants, sauvages, – animaux.

Sur ces procédés, l'on remarquera que le premier, injustifiable (on l'a vu plus haut) en bonne philosophie, a mené, en fait, les divers érudits manipulant les mêmes données aux résultats les plus différents. L'élément religieux fondamental est pour C. P. Tiele les esprits, pour J. G. Frazer la magie, pour W. Robertson Smith le totem et l'alliance par le sang, pour Guyau et Durkheim l'instinct social, pour H. Huber le sacré ! Le second procédé n'est guère plus défendable : il s'en faut que le sauvage soit toujours un "primitif". Il est plutôt, du point de vue de la civilisation, un "raté", quelquefois un dégénéré. Ses coutumes religieuses et sociales, loin d'être simples, sont d'habitude extrêmement compliquées ; mais pour des raisons inhérentes soit à la race, soit aux circonstances, ce développement a été manqué.

Quant aux principes sur lesquels se fonde la méthode rationaliste, ils relèvent manifestement de la philosophie, non de l'histoire. Ce qu'il faut noter ici, c'est que, une fois admis, ils inclinent nécessairement l'esprit à juger des faits, à les envisager d'un angle donné, à les "caporaliser", si l'on me permet ce terme. Ceux par exemple qui sembleraient contredire la loi d'évolution seront minimisés, "expliqués", à la limite supprimés. De même, l'on devra chercher une explication *purement* naturelle, et immanentiste, de la religion d'Israël et du christianisme.

Les catholiques ne peuvent prétendre, et ne prétendent pas plus que leurs adversaires, à envisager les faits bruts, indépendamment de toute idée préconçue, ou, si l'on veut, préformée. Les raisons indiquées plus haut, et amenant à conclure que les principes de philosophie générale influent *toujours* sur la présentation et l'interprétation des faits, valent pour tout homme raisonnable, et qui s'occupe d'histoire. Il importe de le savoir pour n'avoir pas l'illusion de ceux qui estiment que l'avenir du christianisme se jouera sur le champ de bataille de l'histoire comparée des religions. Beaucoup des combats qui se livrent sur ce terrain, et, en réalité, les plus importants, sont d'avance décidés par des options prises ailleurs, dans la région, réputée sereine, des principes de la philosophie.

Ce que les catholiques ont le droit et le devoir de revendiquer, et d'établir, c'est d'abord l'excellence intrinsèque de leurs principes. C'est encore la liberté d'esprit qu'autorisent ces principes dans l'étude des religions. Ils n'ont pas à tenir compte des étroitesse d'un naturalisme exigeant, du manque d'élasticité des cadres évolutionnistes, des postulats d'un déterminisme vieilli¹⁰⁰.

¹⁰⁰ Là-dessus M. A. **Loisy** reconnaît lui-même dans *la Religion d'Israël*, Paris, 1908 p. 64-65 : "Le concept de l'évolution religieuse n'est, à le bien considérer, qu'une hypothèse, une théorie propre à encadrer les données principales que fournit l'étude des religions. À ce titre il peut offrir des avantages

Annexes

Convaincus de l'existence d'un Dieu unique, Père et Providence de la race humaine, sachant positivement que ce Dieu peut entrer en relations directes avec ses créatures raisonnables, les catholiques ne nient pas *a priori* les faits allégués par les différentes religions qui se partagent l'humanité. Ils savent, par une tradition historique dont les fondements sont certains, que Dieu est réellement intervenu, qu'ayant parlé autrefois par ses Prophètes, il a parlé finalement par son Fils¹⁰¹. De ce fait, ils ont pour garant et les prophéties accomplies, et les miracles constatés, et la sainteté surhumaine du Fils de Dieu, et le témoignage permanent donné au monde par le Saint-Esprit dans l'Église catholique elle-même, une, sainte, indéfectible, féconde en biens infinis, capable de promouvoir, en elle et hors d'elle, la réforme, le relèvement moral et religieux de l'humanité. Tranquille dans cette foi, méritoire à la fois et raisonnable, dont les mystères dépassent son esprit sans le contredire, le catholique peut étudier sans crainte les religions distinctes de celle qu'il sait être la seule vraie.

Hors de cette religion – patriarcale, ou israélite, ou chrétienne-catholique – il sait qu'il y a des hommes “cherchant à tâtons” ce que lui possède dans la lumière relative de la foi ; des hommes adorant “le Dieu inconnu¹⁰²” qui lui a été annoncé, à lui, et qu'il connaît en disant : “Notre Père, qui êtes aux cieux”. Et il sait aussi que des restes des vérités primitives subsistent encore chez ces peuples, se transmettent, mêlés à de multiples et effroyables erreurs, de génération en génération. Il sait que ces peuples ont une âme comme les chrétiens eux-mêmes, des désirs, des aspirations religieuses bâties sur le même plan, faites pour la même Fin. Il ne s'étonne pas, en conséquence, de voir ces désirs, ces aspirations se traduire par des institutions, par des sentiments, par des rites analogues : ce que lui-même cherche et trouve en vérité, dans les dogmes, les rites, les sacrements chrétiens, – les autres peuples le cherchent aussi, sans le trouver, et ils tâchent de suppléer par des essais, par des efforts, à la grande Miséricorde qu'ils n'ont pas reçue.

Ou plutôt : *qu'ils n'ont pas reçue dans sa plénitude*. Car les catholiques savent enfin que, de même qu'il n'y a pas de salut pour ceux qui “pèchent contre la lumière”, et se séparent volontairement de l'unité catholique qu'ils ont une fois connue comme divine, – de même “ceux qui, souffrant d'une ignorance invincible touchant notre sainte religion, suivant fidèlement les préceptes de la loi naturelle gravés par Dieu

pour la classification des faits observés. Mais on doit se garder de prendre le cadre abstrait pour la loi nécessaire et le programme infaillible de toute l'histoire religieuse, attendu que l'histoire ne montre pas une application continue de cette prétendue loi.”

¹⁰¹ Hébreux, I, 1.

¹⁰² Act. Apostol., XVII, 22 sqq.

Annexes

dans le cœur de tous, et prêts à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et droite, peuvent, par la vertu de la lumière divine et de la grâce [qu'ils ignorent], acquérir la vie éternelle. Car Dieu qui voit, scrute et pénètre jusqu'au fond les esprits, l'âme, les pensées et les habitudes de tous les hommes, Dieu infiniment bon et clément, ne souffre nullement qu'aucun [adulte] soit puni des peines éternelles, qui n'ait pas à répondre d'une faute volontaire¹⁰³".

Forts de ces principes, et attentifs à discerner le grain des faits dans la paille des interprétations et des présentations tendancieuses ; fiers d'appartenir à une Église, comme à une religion, qui "n'a besoin que de la vérité", les catholiques peuvent aborder sans crainte, surtout dans des ouvrages non influencés par les préjugés rationalistes décrits plus haut, *l'étude des religions*.

Léonce De Grandmaison

•••

Les populations de culture inférieure

Questions préliminaires

La première difficulté qu'on éprouve en parlant des populations de culture inférieure, est de leur attribuer un nom qui leur convienne.

"Sauvages", ces peuples ne le sont pas, si l'on entend par ce mot des êtres humains vivant à l'état errant, sans lois, sans conventions, sans organisation familiale et sociale. Des "sauvages" de ce genre, il n'y en a pas, et peut-être n'y en a-t-il jamais eu.

Au moins, seraient-ils des "non civilisés" ? – S'ils n'ont pas notre genre de culture, ils en ont une autre, adaptée à leur nature et à leur condition, grâce à laquelle ils se développent et jouissent de la vie, au point que, expérience faite, ils préfèrent leur civilisation à la nôtre. Il peut y avoir des individus non civilisés, – même ailleurs qu'au centre de l'Afrique ; il n'y a pas de groupements humains dépourvus de civilisation.

Faudra-t-il donc les appeler "Primitifs" ? – Si l'on entend par ce mot l'état de civilisation qui paraît le plus simple, le moins avancé, le plus rapproché même de celui de l'homme préhistorique, c'est peut-être encore celui qui conviendrait le mieux. Mais, en l'employant, nous ne pensons nullement vouloir identifier nos populations

¹⁰³ Encyclique de Pie IX, *Quanto conficiamur...*, 10 août 1863, dans Denzinger-Bannwart, *Enchiridion* 10, n°1677.

Annexes

inférieures actuelles avec les premiers hommes, et surtout avec le premier homme ; la condition de ceux-ci nous reste inconnue.

Il ne nous serait pas possible, non plus, d'établir pourquoi ces "Primitifs" sont tels. Est-ce parce qu'ils se sont trouvés arrêtés dans leur évolution vers une civilisation plus haute ? Est-ce parce qu'ils sont tombés, par dégénérescence, dans un état social plus bas ?

Le fait est que l'histoire nous permet de constater parmi eux bien des cas de régression. L'examen approfondi de leurs coutumes, aussi, nous les montre souvent beaucoup plus compliqués qu'il conviendrait à des peuples qui viennent de naître. Et enfin, les races les plus sauvages ne sont-elles pas, en fait, aussi anciennes que les plus civilisées ?

Mais, d'autre part, d'immenses espaces, tels que le Continent africain, ont été parcourus sans révéler aucune trace de civilisation antérieure¹⁰⁴ ; les témoignages les plus anciens de l'histoire nous montrent les Noirs tels à peu près qu'ils sont encore, et Ctésias (5^{ème} siècle av. J.-C.) fait des Pygmées d'Afrique un portrait qui n'a pas cessé d'être exact. Il y a mieux. Depuis que Boucher de Perthes a trouvé, dans les couches quaternaires du sol picard, les témoins que l'on sait, des découvertes du même genre se sont multipliées, qui semblent bien nous reporter à la date même de la première apparition de l'homme sur la terre d'Europe. Or, tout, dans ces trouvailles intéressantes, les outils, les armes, les parures, les sépultures, et jusqu'à la conformation des ossements, nous rappelle certaines races qui vivent encore et que nous pouvons voir de nos yeux, dans les forêts d'Afrique, en Australie, dans les régions polaires : de sorte que les Primitifs de la Préhistoire – au moins en Europe – seraient assez semblables à ceux de l'Histoire, et ceux-ci à nos sauvages contemporains.



Les Bantous auraient-ils donc la connaissance de Dieu ?

Assurément. Et rien ne prouve mieux cette assertion, que, dans toutes leurs langues, Dieu a un nom, et un nom qui se trouve toujours exprimer ou représenter son objet, autant qu'il est possible à l'homme d'exprimer ou de représenter l'Être "ineffable". Ainsi, on l'appellera d'un qualificatif composé du mot *amba*, dire, faire, arranger, ou autre équivalent, et ce sera "Celui qui fait, l'Organisateur, le Créateur" ; ailleurs, on prendra pour racine le mot *eza*, pouvoir, et ce sera "le Puissant, le Maître, le Grand" ; ailleurs, on aura recours au mot *ima*, vivre, et ce sera "le Vivant" ; ailleurs,

¹⁰⁴ Les ruines grandioses de Zimbabwe, près du Zambèze, furent vraisemblablement le centre d'une colonie étrangère.

Annexes

on se servira de noms se rattachant à l'habitat supposé, à la ressemblance, etc. et ce sera "Celui d'en haut, Celui de la lumière, Celui du ciel, Celui du soleil", etc.

Est-ce à dire que ces sauvages sont des monothéistes au sens des Juifs, des Musulmans et des Chrétiens ? – Le prétendre serait singulièrement dépasser notre pensée et la leur. Si la notion d'un Être supérieur à tout, – qu'on ne peut vraiment identifier ni avec le ciel, le soleil, la pluie, etc., ni avec les mânes d'un ancêtre, ni avec un esprit quelconque, – auquel un nom spécial et caractéristique est donné, et qui ne nous paraît pouvoir être mieux traduit que par le mot "Dieu", si cette notion n'est nulle part absente au pays noir, elle est loin cependant d'être également précise et vivante dans tous les esprits. Et puis, quel est ce grand Être ? Où est-il ? Que veut-il de nous ? Autant de questions qu'on ne se pose même pas. C'est en quelque sorte une notion diffuse qui, sur certains points et à certains moments, se caractérise avec une netteté qui étonne, et qui, ailleurs, dans le cours ordinaire de la vie, reste flottante et comme abandonnée à elle-même.

Enfin, si l'on compare l'extraordinaire précision des données linguistiques des Bantous avec leurs idées actuelles, on a l'impression que cette notion de la Divinité a subi chez eux une régression évidente, et qu'elle était beaucoup plus nette à l'époque de la formation de la langue.

Autres constatations, dont il est inutile de souligner l'importance et qui caractériseront mieux encore l'idée que nos Noirs se font ou se sont faite autrefois de la Divinité :

1- Nulle-part, dans le monde bantou, Dieu n'est censé pouvoir être influencé, appelé ou localisé de force par des cérémonies magiques : ce procédé est exclusivement appliqué aux mânes, aux esprits ou aux génies. En d'autres termes, la magie n'a pas prise sur Dieu.

2- Nulle part, non plus, Dieu n'est représenté sous une forme matérielle quelconque, ni supposé demeurer soit dans une caverne, soit dans un temple. Dieu n'a pas de fétiche. L'idée même de présenter un objet matériel comme Dieu, paraîtrait extravagante, ridicule : de sorte que l'idolâtrie véritable, en tant qu'adoration d'une image comme figurant Dieu, ou renfermant Dieu, ou étant Dieu, est inexistante au pays noir. Ce qu'on y trouve, c'est le culte rendu à des images ou fétiches, où sont censés résider, ou exercer leur influence, des esprits ou génies qui y ont été appelés, et que, dans nos langues et par le fait de notre éducation latine, nous appelons improprement des "dieux" : confusion que nos Noirs ne font jamais.

3- Nulle part, enfin, Dieu n'est, à proprement parler, blasphémé, pas plus, au reste, qu'il n'est réellement adoré, au sens que nous donnons à ce mot. Que peut l'homme en face de lui, sinon se taire et attendre ?

•••

Les Hottentots. Les Nigritiens. Les Hamites.

D'abord, nous trouvons partout la famille établie, et, partout, la religion, en étroit rapport avec elle. Sans doute, ce n'est pas la famille qui a créé la religion, mais nous pouvons dire que c'est la religion qui a organisé la famille dans ces sociétés primitives, qui l'a maintenue, qui l'a protégée, et que la famille, à son tour, a gardé la religion dans ses principaux éléments. Centre de la croyance, elle a été le centre du culte, qui, de là, s'est étendu au campement ou au village, au clan et à la tribu.



On le voit, la foi des sauvages en un Être Suprême est désormais un fait acquis à la science. Si l'on ne peut prouver encore son universalité, on doit convenir qu'elle est, ou du moins qu'elle a été très générale. Il est peu de mythologies qui ne gardent comme son empreinte. De quelque côté que l'on regarde, pourvu qu'on le fasse avec attention, on voit apparaître sur le fond obscur des plus anciens mythes, la même figure du Dieu suprême, père et auteur de toutes choses.

Il est bon cependant de ne rien exagérer. Cette foi existe partout, mais elle n'est pas active partout. Là même où elle l'est le plus, elle a souvent moins d'influence sur la vie et le culte que les autres croyances superstitieuses de ces mêmes peuples.

Serait-ce donc qu'il y a chez les sauvages croyance théorique en un Être transcendant, sans religion qui s'y rapporte ?

Lang a souvent protesté contre ceux qui refusaient à l'*All-Fatherism* des primitifs le nom de *religion*. Tout dépend ici, ainsi qu'il le faisait justement remarquer, du sens que l'on attache à ce mot religion. Si l'on ne veut le donner qu'à un système *développé* de sacrifices et de prières, il faudra sans doute le refuser aux idées de maintes tribus sauvages sur leur Être Suprême. Mais il n'est pas difficile de discerner chez la plupart des fidèles de l'*All-Father* autre chose qu'une foi nue et inféconde. Elle est accompagnée généralement d'un culte, très rudimentaire, il est vrai, mais qui n'en est pas moins un culte religieux, le témoin ou vestige d'une religion proprement dite.

“Quiconque pense, écrit Lang, que la croyance à l'Être que nous avons décrit, *plus* l'obéissance morale à cet Être, plus des danses, plus l'invocation du Nom sacré de cet Être, constitue une religion, aura pour lui l'autorité de Howitt, et pourra tenir qu'il y a en Australie [et, ajoutons-le, en Amérique et sur tous les points du monde sauvage], une religion qu'ils n'ont empruntée à personne, qui est spontanée chez eux, – et qui est souverainement désagréable aux anthropologues en général.”

Il y aurait bien quelques réserves à faire sur ce jugement d'A. Lang. Il y aurait à discuter, ce qui n'est pas présentement la question, sur l'origine ultime de ces hautes croyances, et tout en reconnaissant le rôle capital de la spontanéité naturelle dans la

Annexes

genèse de l'idée de Dieu, il faudrait se garder d'exclure, – ce que Lang d'ailleurs ne fait pas, – la possibilité, la probabilité d'un surcroît de lumière accordé par Dieu.

•••

Conclusion

À quelles conclusions nous amène cette étude rapide ?

Partout et toujours, les hommes se montrent à nous rassemblés en familles, et ces familles nous apparaissent reliées par une religion : voilà une première constatation.

À la base des civilisations antiques, comme dans les sociétés à forme primitive qui se sont maintenues jusqu'à nous, sur divers points de la terre, nous voyons en outre que les éléments principaux de cette religion sont, au fond, identiques. Les différences sont dans le revêtement extérieur et adventice, que, suivant son génie, sa nature particulière, son degré de culture, la richesse, la poésie ou l'âpreté de son imagination, les dévergondages de son esprit ou la discipline de son organisation sociale, chaque peuple a su donner à ce fond commun, à ce lot primitif de croyances et de pratiques déterminées. Et c'est là ce qui nous explique ce fait, déconcertant au premier abord, mais parfaitement compréhensible à tout esprit qui n'est pas enfermé dans un système préconçu, que les Romains et les Grecs nous apparaissent avec une religion plus chargée, mais moins épurée, que les Assyro-Chaldéens, ceux-ci avec des croyances moins élevées que les Égyptiens, ceux-ci avec des pratiques plus multipliées et plus complexes, mais moins faciles à pénétrer que celles des tribus hamitiques, nigritiennes et bantoues, et ces dernières, enfin, avec des données religieuses plus diffuses et moins simples, et, dès lors, moins claires et moins pures que celles de nos humbles Pygmées, dont la pauvre imagination n'a rien trouvé pour enrichir – si c'est là une richesse ! – le fond dogmatique et moral qu'ils emportent dans leur vie errante, et qui les a maintenus, quand même, à travers la longue série des siècles passés.

Ce n'est pas, assurément, que ces populations, dans les cinq parties du monde, aient, à proprement parler, une religion commune, pouvant s'exposer en un système cohérent et défini. Mais, si nous enlevons à chacune des formes particulières de ces religions locales ce qui les spécifie et les caractérise, que trouverons-nous, finalement, au-dessous de toutes ces couches, qui, à la manière des dépôts géologiques, se sont superposées, fort inégalement d'ailleurs, dans la suite indéfinie des temps, sur la surface nue de l'âme humaine ?

Un petit nombre de croyances, de pratiques, d'obligations morales et d'institutions, qui, étant à la base de tout le reste, peuvent être raisonnablement considérées comme les éléments primaires et fondamentaux de la Religion.

Annexes

•••

Ces éléments, que nous dégageons des superfétations de la mythologie, de la superstition et de la magie, et qui, ici plus effacés, là plus précis, se trouvent néanmoins partout, sont à peu près les suivants :

1- Distinction entre le monde visible ou naturel et le monde invisible ou surnaturel¹⁰⁵ ;

2- Sentiment de dépendance de l'homme par rapport à ce monde supérieur, particulièrement dans l'usage de la nature ;

3- Croyance en un Pouvoir suprême, organisateur et souverain du monde, maître de la vie et de la mort ;

4- Croyance en des esprits ou êtres nuisibles et mystérieux, les uns tutélaires, les autres hostiles ;

5- Croyance en l'âme humaine, survivant à la dissolution du corps ;

6- Croyance en un monde de l'au-delà, où nous entrons par la porte de la mort ;

7- Sens moral universel, basé sur la distinction d'un bien et d'un mal ; sentiment de la justice, de la responsabilité, de la liberté, du devoir, de la pudeur ; reconnaissance explicite ou implicite de la conscience ;

8- Prescriptions et interdits en vue d'un but moral ou réputé tel ; notion du péché, avec sanction appliquée par l'autorité du monde invisible ou de ses représentants ;

9- Organisation cultuelle : prière, offrande, sacrifice, rites, cérémonies, symboles, etc., comme expression de soumission, de pénitence, de reconnaissance ou de supplication ;

10- Sacerdoce, d'abord représenté par le chef de la famille, puis par des anciens, des "voyants" ou des prêtres spécialement chargés des fonctions sacrées, puis par des corps organisés ;

11- Distinction entre le *profane* et le *sacré*, pouvant affecter les personnes, les lieux, les objets, les paroles, etc. ;

12- Organisation et maintien de la famille, centre religieux et social, cherchant à conserver la pureté de son sang, s'imposant des lois, se distinguant par des marques spéciales, et se fortifiant par des alliances.

Peut-être ce tableau pourrait-il être allongé de quelques articles ; mais il ne semble pas qu'on soit fondé à en retrancher. Tous ces éléments, pareils à des paillettes d'or semées en des tas de sable et de matières impures, se retrouvent en effet dans toutes

¹⁰⁵ Le mot *surnaturel* est ici pris dans son sens le plus large.

Annexes

les religions de tous les temps et de tous les peuples. C'est un fait, et un fait constamment vérifiable.

En ces éléments essentiels et fondamentaux nous ferons donc consister la RELIGION DES PRIMITIFS.

•••

À cette religion quel nom donner ?

Beaucoup d'écrivains, qui s'occupent des religions surtout pour essayer de les démolir, appliquant à ces délicates matières les lois d'une évolution aveugle en même temps que créatrice, ont voulu que l'homme, sortant de l'animalité, comme l'animalité serait sortie de la matière inconsciente et inerte, ait d'abord été naturiste, puis animiste, puis fétichiste, puis idolâtre, puis polythéiste, puis théiste. Malheureusement pour la théorie, les faits sont loin de se présenter ainsi ! Qu'il y ait du naturisme, de l'animisme, du fétichisme, et de l'idolâtrie, dans toutes ou presque toutes les religions des peuples non civilisés, et même civilisés, on peut l'admettre : encore faut-il avoir soin de savoir toujours distinguer ici la religion de ce qui est sa contrefaçon, et c'est ce que l'on fait trop rarement. Mais aucune religion n'est totalement, et au sens propre du mot, naturiste, animiste ou fétichiste : il faut trouver une autre dénomination plus exacte et plus juste.

•••

Nous ne nous attacherons point, non plus, à rechercher l'origine de ce que nous avons cru pouvoir donner comme la religion primitive. Mais, en face des éléments qui la constituent, une réflexion s'impose à l'esprit : c'est qu'aucun d'eux ne dépasse les forces naturelles de notre raison, de sorte qu'il n'apparaît pas théoriquement impossible que cette religion soit un simple produit de l'esprit et de la conscience de l'homme.

Cependant, il faut reconnaître que, en fait, l'hypothèse d'une assistance providentielle, ou d'une révélation divine socialisée dans la famille, expliquerait, de façon plus satisfaisante, l'ensemble, remarquable quand même, de ces croyances, de ces pratiques et de ces institutions, leur universalité, leur transmission, et surtout, si elle était prouvée, leur coexistence avec les premiers groupements humains.

Qu'aurait-il fallu pour cela, et que faut-il encore ? – Simplement que la raison et la conscience aient été et restent maintenues et dirigées, à travers toutes les erreurs et toutes les fautes dont l'humanité est capable, par un secours surnaturel ordinaire, en tout homme "de bonne volonté".

•••

Annexes

Et plus nous cherchons, plus nous nous sentons ramenés vers cette conclusion finale, que, dans cette grande question, “tout se présente à nous comme si l’Espèce humaine, irradiant d’un point commun sur lequel elle aurait apparu, à une époque que la science est impuissante à fixer d’une façon précise, avait été mise en possession d’un fond de vérités religieuses et morales, avec les éléments d’un culte, le tout prenant racine dans la nature même de l’homme, s’y conservant avec la famille, s’y développant avec la société, et donnant peu à peu, – suivant les mentalités particulières à chaque race, sa portée intellectuelle, les conditions spéciales de sa vie, – ces formes à surfaces variées, mais fondamentalement identiques, que nous appelons les religions, – religions auxquelles, partout et dès le principe, les viciant, les déformant, les détournant de leur objet, se sont attachées les mythologies, les superstitions et les magies¹⁰⁶”.

A. Le Roy, évêque d’Alinda

¹⁰⁶ M^{gr} A. Le Roy, *les Pygmées*, Tours, 1905. *La Religion des Primitifs*, Paris, 1909.

Table

Sommaire	2
La Mentalité Religieuse	4
La Foi	5
La Mentalité Religieuse	7
La Réalité Religieuse	10
I	11
Commentaire :.....	11
II a	13
Commentaire :.....	13
II b	15
Commentaire :.....	15
III	17
Commentaire :.....	18
Notes	21
Les “Quatre Temps”	22
I	25
Dieu et De-dieu :.....	25
II a	27
Complémentarité :.....	27
Pondérée :.....	27
II b	28
Polarité :.....	28
Défaillance :	28
Angoisse :.....	28
Confiance – Angoisse	29
LES AGRÉÉS DU CIEL	30
LES DAMNÉS DE L’ENFER	32
Âge Classique-Dramatique.....	33
Idéalisme et Empirisme	34
III	39
Les vrais Fidèles :	39

Brûlé vos vaisseaux :.....	39
Hégémonie :.....	39
Dieu le veut !.....	39
Rabattre un coin du voile (Lessing) :	39
Conversion :.....	40
Réforme Révolutionnaire :.....	40
Dieu Perfectible	41
Deux Révolutions Totales	44
La Religion : Racine de la Civilisation	45
Origine du Temps	45
Deux Traditions	47
Quel est l'avenir de la Religion ?	50
Questions	52
Issue	53
Le Matérialisme, ce spectre qui hante le Croyant	58
Deux Matérialismes.....	58
Matérialisme "Originel"	65
Héritage	69
La Tragédie du Paganisme Intégral.....	72
Réforme Totale... ..	72
... et Révolution Totale	76
Annexes.....	78
Les 3 espèces de la race-Homme	79
Genèse 1 : 27.....	80
Job.....	81
Le "Pari" de Pascal	82
3- Infini-rien : Le Pari	82
4- Soumission et usage de la Raison	86
5- Utilité des preuves par la machine : l'automate et la volonté	89
L'Éducation Divine du Genre Humain.....	91
Saint Paul – Éphésiens 6 : 10	92
Un "Veilleur" Musulman	93
Descartes.....	94
Ô Faute heureuse !.....	95
Panthéistes et Classiques	97
Temps modernes.....	99

Cycle Moderne	100
Panthéisme Sensualiste	101
Alméric de Bène	102
Dictionnaire universel des Hérésies, des erreurs et des schismes	102
Alméric de Bène (ou Amaury) :.....	102
David de Dinan :.....	103
Histoire du Pape Innocent III et de ses contemporains	104
Friedrich Engels.....	108
Préface (éditions sociales).....	108
Lettre de Engels à Marx, du 30 mai 1873	108
Dialectique de la Nature – Extraits.....	110
Sur l’incapacité de Nægeli de connaître l’infini – Nægeli, p. 12, 13.....	110
Sur la conception “mécaniste” de la nature	118
Georges Plekhanov – 1856-1918.....	122
Marx dit : 1845 (publié par Engels en 1888) :	122
G. Plekhanov – “La conception moniste de l’histoire” (1895).....	122
Matérialistes (Sauvages) et Païens (croyants renégats).....	123
Saint Augustin.....	124
Notice sur Saint Augustin – 354-430.....	125
La Cité de Dieu – Extraits	126
Chapitre premier	127
Chapitre 34	128
Chapitre 35	128
Chapitre 36	129
Chapitre 18.....	130
Chapitre 19.....	131
Chapitre 20	132
Chapitre 22	133
Chapitre 26	135
Chapitre 27	136
Chapitre 28	137
Chapitre 29	137
Salvien de Marseille.....	140
Que pensent les sauvages ?	151
Letourneau.....	152
1- Des peuples athées.....	152

2- Du fétichisme	155
3- Du polythéisme	157
4- Du monothéisme	158
5-° Du panthéisme.....	159
[La Race].....	160
[Dialogue entre Commoro et sir Baker].....	162
Peuples Athées.....	165
Christus	174
Les populations de culture inférieure	178
Questions préliminaires	178
Les Hottentots. Les Nigritiens. Les Hamites.	181
Conclusion	182
Table.....	186
